

Pitt Press Series.

LASCARIS

OU LES GRECS DU XVE. SIÈCLE,

NOUVELLE HISTORIQUE

PAR

A. F. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

WITH A BIOGRAPHICAL SKETCH OF THE AUTHOR,
A SELECTION OF POEMS ON GREECE,
AND NOTES HISTORICAL AND PHILOLOGICAL.

BY

GUSTAVE MASSON,

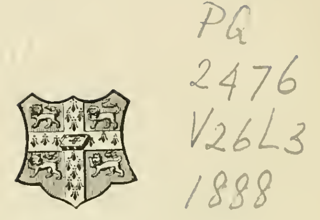
B.A. UNIV. GALLIC., OFFICIER D'ACADÉMIE,
ASSISTANT MASTER AND LIBRARIAN OF HARROW SCHOOL,

EDITED FOR THE SYNDICS OF THE UNIVERSITY PRESS.

Cambridge:
AT THE UNIVERSITY PRESS.

London: C. J. CLAY AND SONS,
CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS WAREHOUSE,
AVE MARIA LANE.

1888



Cambridge:
PRINTED BY C. J. CLAY, M.A. & SONS,
AT THE UNIVERSITY PRESS.

INTRODUCTION.

THE enthusiasm excited fifty years ago by the Greek insurrection told in a most extraordinary manner upon French literature. Both poets and prose-writers turned their attention towards the East, and the heroic struggle which the descendants of Themistocles and Miltiades carried on against the Turks marked with an indelible stamp the brilliant efforts of the Romantic school. It was a kind of modern *Renaissance* produced by the combined influence of political liberalism and artistic fervour; those who could not offer their sword to the cause of regenerated Hellas, paid to it the homage of their genius; and the result was a number of works which have obtained great and merited reputation. The historical novel composed by M. Villemain under the title of *Lascaris ou les Grecs du xve siècle* (1825, in 8vo.) is undoubtedly one of the best productions which that movement called forth; a critic called it *à la fois un bon ouvrage et une bonne action*, and, as a model of style, it deserves to be placed on the list of books recommended for the use of those who wish to become familiar with elegant and idiomatic French.

In order to add to the interest of this little volume, I have completed it by a selection of poems belonging to the same date, and suggested by the same inspiration. Mess. Pierre Lebrun, Casimir Delavigne, Lamartine, Victor

Hugo welcomed, like Villemain, the restoration of Greece to its proper rank amongst the European states; and it would have been almost a sin to exclude André Chénier from a *recueil* of this description, although the immortal author of *La jeune captive* died long before the day when the Hellenes of the nineteenth century at last threw off the yoke under which they had been groaning since the time of Lascaris.

The biographical sketches, philological and historical notes, &c. are intended to supply the student with all *necessary* help, but nothing more. An editor, in my opinion, is guilty of a great mistake when, under the pretence of illustrating some difficult passage, he discourses *de omnibus rebus et quibusdam aliis*. The biographical notice on M. Villemain is taken from Vapereau's *Dictionnaire des Contemporains*, by express permission of the publishers, Mess. Hachette, of Paris.

GUSTAVE MASSON.

HARROW-ON-THE-HILL.

NOTICE SUR M. VILLEMAIN.

VILLEMAIN (Abel-François), célèbre professeur et écrivain Français, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, ancien pair de France et ancien ministre, est né à Paris, le 11 juin 1790. Il suivit les cours du lycée impérial (aujourd'hui lycée Louis-le-Grand), comme élève de la pension tenue par l'helléniste Planche. À peine âgé de douze ans, il prenait part aux représentations de tragédies Grecques organisées par ses camarades, et l'on raconte que, plus de trente ans plus tard, il récitait encore en Grec tout son ancien rôle d'Ulysse dans le *Philoctète* de Sophocle. Il eut pour professeur de rhétorique Luce de Lancival, qui laissa, dit-on, plus d'une fois son jeune élève le remplacer dans sa chaire auprès de ses condisciples. Malgré son étonnante supériorité, M. Villemain n'eut que d'insignifiants succès au concours général.

Ses classes terminées, il commença l'étude du droit ; mais bientôt de Fontanes, qui le rencontra dans le monde, fut charmé de son esprit et voulut lui ouvrir la carrière littéraire, en l'appelant dans l'enseignement. Il le nomma, pour ses débuts, professeur suppléant de rhétorique au lycée Charlemagne (1810), et, peu de temps après, maître de conférences de littérature Française et de versification Latine à l'École normale. Lorsqu'en 1811, l'usage du discours latin fut rétabli dans la solennité du concours général, ce fut M. Villemain qui fut chargé de la prononcer, et il sut se faire applaudir.

L'année suivante s'ouvre la série de ses succès académiques. Son *Éloge de Montaigne*, couronné par l'Académie Française, le 23 mars 1812, obtint le plus brillant accueil. Le jeune lauréat avait eu pour concurrents des lauréats émérites, tels que Victorin Fabre, Droz, Jay, etc. Mais il avait déployé dans ce premier essai, avec un sentiment exquis des détails, une puissance déjà grande de généralisation et surtout ce don naturel d'une langue harmonieuse et forte qui promettait un grand écrivain. Il se vit reçu et fêté dans tous les salons littéraires : Suard, le comte de Narbonne, la princesse de Vaudémont, Benjamin Constant, se

disputèrent le jeune lauréat, qui eut, dès cette époque, comme causeur, un prodigieux succès. On dit que le comte de Narbonne le recommanda à l'Empereur.

Le second triomphe littéraire de M. Villemain eut un bien autre éclat. Le sujet du nouveau discours couronné par l'Académie Française était : *Avantages et inconvénients de la critique.* Par une dérogation extraordinaire, l'auteur fut admis à lire lui-même son mémoire dans la séance solennelle de l'Institut. C'était le 21 avril 1814, au début de la première Restauration : toute l'élite de la société royaliste et de l'armée des alliés assistait à cette séance ; le roi de Prusse et l'empereur Alexandre étaient aux premiers rangs. M. Villemain préluda à sa lecture en adressant à ses augustes auditeurs de brillants éloges que plusieurs de ses biographes lui ont amèrement reprochés comme un crime de lèse-nationalité, sans tenir assez de compte des dates et des différences qui distinguent, dans leurs caractères et dans leurs conséquences, la première et la seconde Restauration. Quoi qu'il en soit, les journaux de l'époque présentent cette solennité comme l'une des plus belles fêtes dont la France ait pu offrir aux étrangers le spectacle.

Deux ans après, M. Vilemain reçut encore de l'Académie Française une couronne pour *l'Éloge de Montesquieu* (25 août 1816). Il occupait, dès lors, une chaire à la Sorbonne, la chaire d'histoire moderne, comme suppléant de M. Guizot. Royer-Collard le fit passer à la chaire d'éloquence Française, qui lui convenait mieux et que, sauf quelques interruptions, il occupa pendant une première période de dix années (1816-1826). Il traita amplement de la littérature Française aux XVe, XVIe et XVIIe siècles.

En 1819, le jeune professeur fit paraître son *Histoire de Cromwell, d'après les mémoires du temps et les recueils parlementaires* (2 vol. in-8), œuvre sérieuse et accueillie et discutée comme telle ; car, malgré le dédain avec lequel il est devenu plus tard de mode d'en parler, ce livre était impatiemment attendu du public et il fut aussitôt traduit dans diverses langues : il y régnait, avec le style simple et ferme que réclame l'histoire, une modération libérale qui valut à l'auteur à la fois de grands éloges et de vives critiques. M. Villemain, favorablement accueilli par le roi Louis XVIII. entra, à cette époque, dans la vie politique : appelé aux fonctions délicates de chef de la division de l'imprimerie et de la librairie, il devint en outre, sous le ministère de M. Decazes, maître des requêtes au conseil d'État. Il concourut, sous l'influence du parti doctrinaire auquel il s'etait attaché, a l'élaboration des lois sur la presse. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1820.

Ses talents et ses travaux littéraires lui valurent bientôt une

plus flatteuse récompense. En 1821, il se vit ouvrir les portes de l'Académie française : il y remplaça son ancien protecteur, de Fontanes. Reçu par l'académicien Roger, il fut chargé, l'année suivante, lui qui était de beaucoup le plus jeune de ses confrères, de recevoir le vénérable Dacier, qui en devenait le doyen. Cette même année, M. Villemain donna sa traduction de la *République* de Cicéron, d'après le manuscrit récemment découvert par Angelo Maï, avec un discours préliminaire et de savantes annotations (1822). Un peu plus tard, les événements de la Grèce et les sympathies que le peuple de ce pays excitaient en Europe, tournèrent ses études vers l'histoire récente des Hellènes, et il publia successivement l'étude dramatique intitulée : *Lascaris, ou les Grecs du* XVe *siècle* (1825, in-8), qu'on a appelée un bon ouvrage et une bonne action, et un *Essai sur l'État des Grecs depuis la conquête Musulmane* (même année).

Vers la fin du ministère de Villèle, M. Villemain, qui s'efforçait d'unir, dans ses livres et surtout dans ses cours, avec son dévouement au roi ses instincts de libéralisme, passa peu à peu dans l'opposition. En 1827, il fut chargé, avec Lacretelle et Chateaubriand, de rédiger la supplique adressée à Charles X par l'Académie Française contre le rétablissement de la censure (loi du 24 juin). Il se vit dépouillé de ses fonctions de maître des requêtes ; mais sa popularité en augmenta, et ses cours qu'il avait repris à la Sorbonne, à côté de MM. Cousin et Guizot, donnaient lieu à de véritables ovations. *Le Globe* appelait ses leçons " un des événements intellectuels les plus importants de l'époque." Au commencement de 1830, il fut envoyé à la Chambre des Députés par le collége électoral d'Évreux (Eure).

M. Villemain prit place dans les rangs du parti libéral et signa l'Adresse des 221. Il eut une part assez importante aux travaux et aux discussions parlementaires qui signalèrent la transformation de la monarchie constitutionnelle. Membre du comité de révision de la Charte, il combattit l'article relatif au catholicisme déclaré religion de la majorité. Mais il siégea un an à peine à la Chambre, et n'obtint pas aux élections générales qui suivirent le renouvellement de son mandat. Nommé par Louis-Philippe, en 1831, membre du conseil royal de l'instruction publique, dont il devint vice-président en 1832, il fut, le 5 mai de cette même année, élevé à la dignité de pair de France. Il devenait presque en même temps secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Nous ne dirons rien de la part que M. Villemain a prise aux questions politiques du jour ; c'est comme littérateur exclusivement que nous voulons l'apprécier. Tout le monde s'accorde à reconnaître dans M. Villemain un des écrivains les plus heureusement doués de notre temps. Il réunit, dans un style inimitable,

avec la science des mots et des tours, la variété et l'étendue du savoir, les spirituelles saillies, l'intelligence des plus hautes idées et le sentiment des grandes choses. Il a l'éclat et la mesure. Indépendant et modéré, également éloigné des témérités de l'esprit d'innovation et des vulgarités de l'esprit de routine, il a su garder, par un sage équilibre entre l'imagination et la raison, la plus complète harmonie des facultés littéraires.

Parmi les écrits qu'il nous reste à citer de M. Villemain, il faut placer en première ligne le résumé de ses leçons des années 1828-1829, sous le titre de *Cours de littérature Française, tableau du* XVIIIe *siècle* (5 vol. in-8, plusieurs édit.). Rappelons ensuite: *Discours et mélanges littéraires* (1823, in -8); *Nouveaux mélanges historiques et littéraires* (1827, in-8); *Études de littérature ancienne et étrangère* (1846, in-8); *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle* (2e édit., 1849); *Études d'histoire moderne* (1846, in-8); *Choix d'études sur la littérature contemporaine* (1857, in-8); ainsi qu'un grand nombre d'*Essais*, *Études*, *Discours*, *Notices*, *Rapports* adressés à l'Académie Française, *Préfaces*, et tant d'autres morceaux, marqués tous de la grande manière de l'auteur, et publiés à part ou insérés dans divers recueils, et ensuite réunis en volumes. En général, ses livres, imprimés d'abord dans le format in-8, ont reparu dans le format in-8. M. Villemain est mort dans la nuit du 7 au 8 mai 1870. Son histoire du Pape Grégoire VII., longtemps annoncée, a paru en 1873.

PRÉFACE DE LA TROISIEME ÉDITION, EN 1826.

TOUT ce qui parle de la Grèce attire l'intérêt public. Il y a dans cette faveur générale un mouvement de curiosité, autant que d'enthousiasme et d'espérance ; il est naturel de se demander quel a été, depuis tant de siècles, ce peuple oublié si longtemps, et tout à coup ressuscité pour l'histoire.

Ainsi on a pu lire quelques scènes historiques du xve siècle, où les Grecs paraissent aussi différents de ce qu'ils sont aujourd'hui, que des cendres le sont de la vie. Nous avions essayé de les peindre en effet tels que sont les peuples civilisés qui vont mourir, ingénieux, diserts, capables même d'enthousiasme, mais d'un enthousiasme spéculatif, qui ne fait ni l'existence d'une nation ni le génie d'un homme. C'est de ce néant pompeux qu'est sortie la race Grecque, pour reparaître à demi barbare, mutilée par les stigmates et les vices d'une longue servitude, mais ayant conservé la croyance et retrouvé le courage.

Les Grecs d'aujourd'hui sont comme ces hommes longtemps obscurs, dans la vie desquels on recherche toutes les époques, lorsqu'ils deviennent célèbres. Comment cette nation, morte depuis trois siècles, a-t-elle lentement repris la vie, et s'est-elle régénérée d'une vieille civilisation par un esclavage qui lui donnait la barbarie? Tout acquiert de l'importance, dans ce nouveau point de vue. Les moindres détails de mœurs, les plus tristes images de misère et d'oppression, les plus faibles indices de courage et d'esprit national, les superstitions populaires s'agrandissent par le dénoûment glorieux qu'elles préparaient et que nous voyons éclore.

Il faut le dire cependant, cette résurrection d'un peuple était naguère encore près de s'évanouir ; et l'héroïque résistance de 1820 semblait menacée d'aller se perdre, avec la nation elle-même, dans l'abîme de la tyrannie Musulmane, et de n'être qu'un dernier épisode un peu long de ces tristes annales.

L'armée Égyptienne, transportée par des vaisseaux Chrétiens, servie par des officiers et des artilleurs Chrétiens, conseillée, préconisée par des hommes d'État Chrétiens, avait occupé le sol presque entier de la Morée. Tout périssait ou fuyait. Ibrahim, à la tête de ses nègres et de ses Arabes, enrégimentés en lignes, et faisant un feu régulier, avait, d'après l'avis de ses conseillers diplomatiques, emprunté l'humanité comme la tactique de l'Europe ; il ne brûlait pas d'abord tous les villages ; il ne massacrait pas tous les vaincus ; il avait une espèce de clémence moderne, qu'on lui avait soigneusement recommandée comme un moyen de victoire et de prochaine extermination. Il était, de Vienne à Trieste, célébré comme un vainqueur clément et un sage politique. Enfin, soit puissance de la discipline, soit supériorité du nombre, soit influence de l'intrigue et de l'or, le pacha voyait tout tomber devant lui ; mais il fut bientôt las de cette humanité apprise qui le privait du meurtre et ne lui donnait pas un sujet de plus. Les incendies, les massacres des prêtres, les envois de têtes coupées, recommencèrent avec une cruauté plus atroce que jamais. Ibrahim ne fit plus que des morts ou des captifs. Le fanatisme Mahométan s'acharna même sur la malheureuse Grèce avec un redoublement de fureur ; et l'été de 1825 parut près de devenir le terme de cette guerre et la fin du nom Chrétien dans la Grèce.

De nouveaux efforts ont enfin détourné ce péril : tandis que le plus expérimenté des anciens Clephtes ramenait au combat ses bandes irrégulières, la discipline Européenne a commencé de s'introduire parmi les Grecs de la Morée. Le système d'immobilité politique qui frappait de réprobation le courage de ce malheureux peuple, a été tout à coup ébranlé par un grand événement.

Le monde voyait avec étonnement, depuis cinq ans, un monarque d'une âme élevée, sensible à la religion et à la gloire, qui s'interdisait tout signe de pitié envers un peuple dont il partageait la foi, et dont ses ancêtres avaient souvent excité le zèle. Cette conduite s'expliquera peut-être par un sentiment de devoir singulièrement placé, mais concevable dans un homme qui se croyait garant de la paix de l'Europe et sacrifiait tout au scrupule de cette mission ; elle peut aussi s'expliquer par ce besoin de repos et cette hésitation à tenter la fortune que devait éprouver un prince jeté, malgré lui, dans une guerre immense, dont il était sorti vainqueur avec une dictature paisible, qu'il ne voulait pas compromettre. Enfin les troubles récents de la Russie peuvent indiquer un genre de péril connu du dernier empereur, et qui occupait tous ses soins. Mais s'il en est ainsi, on avouera que le succès n'a pas été proportionné à la grandeur du sacrifice. On conçoit difficilement qu'une guerre religieuse

et nationale eût autant nourri les germes de mécontentement et de sédition, qu'a dû le faire le repos forcé d'un million de soldats, en présence du massacre des Grecs.

Souvent une guerre étrangère fut une diversion qui éloigna des troubles intérieurs, et il semble que les jeunes officiers du Nord engagés contre la Turquie auraient plus facilement oublié ces idées de révolution, qu'on les accuse d'avoir recueillies dans leurs expéditions d'Occident. Faudrait-il donc en conclure que là, comme ailleurs, la politique la plus généreuse eût été la plus habile ?

Peut-être cette pensée a-t-elle troublé les derniers moments d'un prince qui comptait sur une vie plus longue et qui méritait de n'emporter aucun remords dans la tombe. On dit qu'Alexandre, en voyant la résistance obstinée des Grecs, en entendant les cris de tant de victimes égorgées dans les ennemis de la croix, fut souvent inquiet sur l'inaction qu'il s'était imposée, et qu'enfin il voulait en sortir, lorsque la mort le prévint. À l'époque du débordement de la Néwa, il n'avait pas vu sans douleur la religieuse consternation de son peuple interprétant ce désastre comme un signe de la colère céleste, pour l'abandon des Chrétiens de Grèce. Avant son départ pour la Crimée, il n'avait pas entendu sans émotion, le jour de la fête de saint Alexandre Newsky, un vénérable archevêque qui s'était écrié, en lui présentant la croix, au milieu de la cérémonie sainte : "Elle est foulée aux pieds par les infidèles ; et elle ne trouve pas de vengeur !" Mais la Providence ne permet pas toujours aux hommes de faire le bien qu'ils ont longtemps différé ; et, dans un coin de cette Grèce abandonnée et sanglante, la garnison de Missolonghi a célébré l'office des morts pour l'autocrate Alexandre Paulowitz.

Il semble que désormais les puissances de l'Europe ont envers la mémoire d'Alexandre la même dette qu'envers l'humanité. On a peine à concevoir quels intérêts peuvent s'y opposer encore.

"L'empire des Turcs, disait un grand écrivain au milieu du siècle dernier, subsistera longtemps ; car si quelque prince que ce fût mettait cet empire en péril, en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances commerçantes de l'Europe connaissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur-le-champ. C'est leur félicité, que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs et des Espagnols, c'est-à-dire les hommes du monde les plus propres à posséder inutilement un grand empire."

Un siècle ne s'est pas encore écoulé depuis cette prédiction, et les Espagnols ont perdu la plus riche moitié de ce grand empire qu'ils possédaient inutilement, suivant Montesquieu ; et la plus active des puissances commerciales s'est très-bien ar-

rangée de ce changement; et les autres attendent l'occasion d'y prendre part. La Turquie peut également perdre la Grèce. où elle n'avait colonisé que la barbarie, sans que le commerce de l'Europe ait à redouter ce changement. Car il gagnerait plus à l'activité des Grecs exploitant un sol fertile, qu'il n'a pu gagner jamais à l'indolente pénurie des Turcs.

Cependant ce vieux colosse de l'empire Ottoman ne pourrait encore tomber, du consentement de toutes les puissances; car il est plus difficile à partager qu'à détruire. Mais du moins qu'on ne lui rende pas ce qu'il a perdu, ce qu'il ne peut reprendre que par la destruction de tout un peuple! qu'on ne ranime pas la barbarie Turque expirante; qu'on laisse vivre les Chrétiens échappés à cinq ans de guerre et de massacres! Voilà ce que demandent le bon sens, l'humanité, la politique. Que la Grèce soit enlevée aux bêtes féroces qui la déchirent! ce n'est pas là une question de théorie sociale; c'est un vœu de religion et d'humanité. Nous avons rappelé à cet égard ce qu'avaient entrepris plusieurs pontifes, dans le xve siècle et le siècle suivant. Pourquoi la même autorité sainte n'a-t-elle pas parlé de nos jours? Que n'eût-elle pas fait dans une semblable cause? et qu'il eût été beau de voir, dans une occasion solennelle, le pontife de Rome appelant, sur les malheurs de la Grèce et la désolation de ses temples, la pitié de tous les Chrétiens d'Occident! Il y a trois ans, lorsque la mort du vénérable Pie VII. fut annoncée dans la Grèce, tous les vaisseaux Grecs se couvrirent de drapeaux noirs. Portera-t-on le deuil de la Grèce dans l'Europe Chrétienne?

Depuis cinq ans, rien de décisif pour la Grèce, excepté son héroïsme. Aucun signe de salut ne s'est levé sur l'horizon Chrétien. Le Nord est immobile: la diplomatie voyage et délibère; cependant le sang coule, le sacrifice s'achève; la faim, la misère, le sabre des Turcs moissonnent cette nation coupable d'avoir osé revivre au Christianisme et à la liberté.

La Grèce meurt longtemps. Une de ses villes attire les yeux de toute l'Europe, par son intrépide résistance et l'incertitude de sa destinée. Missolonghi, sous les feux qui l'écrasent, sous les assauts redoublés des Barbares, est enveloppé pour nous d'un sombre nuage. Il semble par moments qu'il se dissipe, et que nous pouvons encore apercevoir sur des débris quelques hommes qui combattent au pied d'une croix. L'admiration publique les suit de ses vœux; elle tremble; elle espère; elle annonce leur victoire.

Ils ne peuvent avoir d'autre salut; l'empire Ottoman ne veut plus même d'esclaves. Dans le sanguinaire orgueil de sa puissance au déclin, il aime mieux multiplier les cordons de têtes humaines attachées aux portes du sérail: c'est la réponse qu'auront les ambassadeurs Chrétiens.

Et toutefois, peut-on songer sans frémir que jamais plus affreux abus de la guerre ne fut plus facile à réprimer? La barbarie n'égorge en ce moment que sous la tolérance des États civilisés. Un conseil, une menace expressive feraient rentrer la Turquie dans le néant de son impuissance. Mais il faut pour cela l'accord de plusieurs gouvernements ; il y a des intérêts difficiles à régler, des troubles dangereux à prévenir. Ah ! croyez-vous qu'aucun des grands hommes dont s'honore l'histoire, eût été, dans de pareilles circonstances, arrêté par de tels obstacles? Est-il un autre exemple d'une si longue atrocité soufferte en pleine civilisation, à la lumière du Christianisme? Veut-on donc promulguer hautement que la religion, la justice, l'humanité, ne sont que de vains mots? Veut-on décréditer les solennités du culte interrompues par les cris lointains des martyrs de la croix? Que sont en effet les pratiques d'une piété facile et quelquefois ambitieuse, à côté de la communion vraiment sainte de ces guerriers quittant l'autel pour aller mourir, dévoués à leur Dieu et à leur pays?

Partout, il est vrai, dans l'Europe, la pitié publique se manifeste ; des aumônes sont réunies, des secours sont envoyés. En France, d'éloquentes protestations sont consacrées par les suffrages de l'un des grands corps de l'État. On voit à Paris les femmes les plus distinguées à tous les titres faire de pieuses quêtes pour les combattants et les blessés de la Grèce : tous les arts rivalisent de zèle et de générosité ; le même sentiment éclate, le même exemple se renouvelle dans toutes nos villes. La Suisse, la Belgique, une partie de l'Allemagne, quelques hommes de l'Angleterre ne montrent pas moins d'humanité ; mais que seront tous ces secours, si la pitié ne vient pas encore de plus haut?

Il est à croire que l'empire Turc, aidé, recruté, dirigé par les secours de la civilisation moderne, pourrait, dans peu d'années, beaucoup avancer la destruction de la race Grecque. Ces familles errantes, ces populations de vieillards et de femmes, réfugiées sur des îlots déserts, s'éteindraient promptement ; les bandes irrégulières ou disciplinées qui résistent encore succomberaient à leur tour. Alors, des hordes nouvelles seraient transplantées dans la Grèce ; une nouvelle avant-garde de peste et de barbarie viendrait border ce côté de l'empire Turc ; Hydra, le dernier espoir de la Grèce, périrait assiégé par quelques-uns de ces vaisseaux Turcs construits dans nos ports ; une race Chrétienne aurait disparu lentement, difficilement, par une glorieuse agonie ; quelques malheureux restes échappés au massacre se répandraient dans l'Europe, comme ces Grecs réfugiés de Byzance, il y a trois siècles. Cette fois, ce ne seraient pas des théologiens et des lettrés, débris d'un peuple vieilli, mais quelques

enfants de ces héros, gloire immortelle d'un peuple rajeuni. Nous fonderions apparemment des hospices pour eux. Mais peut-on dire assez quel serait le sentiment de honte et de douleur, le sinistre malaise qui suivrait ce spectacle d'un peuple exterminé tout entier, pour avoir voulu conserver son culte et son indépendance ! Ah ! pour l'honneur de la religion, pour la paix des empires, qu'un si grand malheur ne s'accomplisse jamais !

Et si, comme tout l'annonce, ce dénoûment funeste est retardé à force de courage ; si d'affreux désastres laissent encore quelque espérance, puisse la politique Européenne profiter de cette trêve qui lui est laissée pour s'absoudre elle-même, et pour sauver un peuple dont la destruction achevée flétrirait à jamais notre époque ! Puisse le sacerdoce faire entendre sa voix, et se rappeler ces belles paroles de Chrysostôme conseillant un acte de justice et d'humanité : "Il ne s'agit pas seulement ici du sort d'une ville, mais de l'honneur du Christianisme tout entier." Et cependant que les efforts de la charité publique ne se lassent pas ! que ce zèle si ingénieux à secourir le malheur s'anime et se multiplie ! que partout il parle, il agisse ! la civilisation à elle seule peut sauver la Grèce.

P. S. Enfin l'indifférence flegmatique des hommes d'État s'est lassée ; le temps a marché. Les effroyables spectacles que nous déplorions sont devenus des souvenirs. Missolonghi a péri dans le sang et la flamme ! Quelques centaines de guerriers, traînant, au milieu d'eux, des enfants et des femmes, ont traversé, entre des batteries, par une route jonchée de leurs morts, le camp d'Ibrahim. Ces restes de la Grèce nouvelle sont allés mourir devant la citadelle d'Athènes, assiégée par les Turcs.

Mais ici, je ne sais par quel motif, notre Europe a eu plus de pitié pour des ruines que pour des héros. On n'a pas voulu peut-être que le Parthénon périt dans une explosion dernière. On s'est interposé en faveur de la garnison d'Athènes ; et grâces en soient rendues à un noble sentiment ! On a voulu sauver ce généreux Français, éprouvé par tant de fortunes diverses, et qui serait mort avec ceux qu'il avait défendus. Là commence, il faut le croire, une conduite nouvelle et décisive pour le salut de la Grèce. Le traité du 20 juin 1827 est venu promettre, par la signature de trois grandes puissances, un secours qui ne saurait être inutile, sans une dérision flétrissante. Vainement on remarque les expressions timides ou ambiguës de ce traité, le soin de garder une sorte de neutralité entre les bourreaux et les victimes, la menace éventuelle en réserve contre les malheureux Grecs ; il faut admettre ces précautions, en partie dictées par la pudeur du passé, et par les difficultés même qui sont

nées d'une fausse et cruelle politique. On ne peut pas renier tout à coup le langage que l'on a tenu si longtemps ; on ne peut pas dire anathème à sa propre conduite. Que la cause de l'humanité soit sauvée, quoique bien tard ; c'est encore un sujet d'éloge et de joie.

On sent ici la puissance de la justice et de la vérité. Il n'y a pas longtemps encore, la tribune de France a retenti de sophismes et d'invectives contre les Grecs. Une réponse éloquente et simple justifia les victimes, et montra ce que le zèle de quelques Français et la générosité publique avaient fait pour soulager un peuple malheureux. Ces secours, fruit de tant d'efforts, étaient bien faibles sans doute, si on les compare aux maux effroyables dont six ans de guerre et de ravage ont affligé la Grèce. Mais l'exemple avait été plus salutaire encore que le bienfait. Tant de voix qui se sont élevées de toutes parts, et surtout de la France, pour accuser une apathie barbare, ont agi sur ceux même qui semblaient les dédaigner. La supplique des Grecs avait été durement repoussée du Congrès de Laybach ; mais le cri de l'Europe, émue d'horreur, a lentement pénétré dans les conseils des princes. L'indignation des peuples a réveillé la conscience des politiques. C'est un des services qu'a rendus au monde cette liberté de la presse, tant accusée, mais accusée surtout du bien qu'elle a fait.

La France a vu le succès de ses vœux au moment où elle venait de perdre la liberté, qui lui avait servi si noblement à les exprimer. Et l'on peut dire que l'opinion a joui de sa plus belle victoire, le jour même où elle subissait l'affront d'une chaîne nouvelle. Depuis cette époque a paru la réponse du divan, écrite avec cette bonne foi d'un depotisme ignorant, que l'on inquiète dans ses massacres. Aucune ironie de publiciste n'aurait sans doute été plus amère que la prétention de ces Barbares à séparer le monde en souverainetés absolues, parmi lesquelles ils réclament leur part de droit divin et d'oppression inviolable. Certes, la liberté de la presse n'aurait pas trouvé, contre les abus du pouvoir arbitraire, un plus piquant sarcasme que ce naïf et injurieux parallèle allégué par la chancellerie de Constantinople. Il semble nous prédire que le vœu des trois puissances d'Europe va trouver des obstacles. Quand cesseront-ils ? quand la destruction s'arrêtera-t-elle pour la Grèce ? La face du monde est si changeante et la mort si prompte, que l'homme d'État auquel arrive la pensée du bien, doit se hâter de l'accomplir et d'honorer son nom.

Déjà l'un des auteurs du traité du 20 juin, le ministre qui, promettant partout l'émancipation et la justice, avait fondé son pouvoir sur l'attente de toutes les âmes généreuses, Canning a cessé de vivre. Interprète éclatant plutôt que soutien néces-

saire du vœu public, il laisse après lui des hommes qui n'abandonneront pas son ouvrage ; et, quoique le salut de la Grèce soit une question secondaire dans les vœux de la philanthropie Anglaise, l'esprit de liberté doit la soutenir ; et, sans doute, la politique saura bien y gagner quelque chose.

De grands motifs d'ambition rappellent aussi sur la Grèce l'ancienne protection de la Russie. La France arrive la dernière ; elle semble traînée vers le but, où l'opinion nationale l'aurait portée dès longtemps. Puisse du moins cette coalition être sincère dans le vœu de conserver ce qui reste du peuple grec ! puissent enfin ses flottes ne pas arriver pour ensevelir des morts ! Il est manifeste que tous les conseils des souverains hésitent avant de porter le premier coup à l'empire Turc. On craint le commencement d'une guerre et l'ébranlement de l'Europe ; mais la nécessité des choses pousse à cette guerre ; elle est tôt ou tard inévitable ; et il vaut mieux s'y préparer sous de favorables auspices, en sauvant la vie d'un peuple. La politique, dans ses entreprises, n'a pas toujours de si heureux commencements.

LASCARIS

NOUVELLE HISTORIQUE.

En l'année 1453, quelques Italiens de noble famille étaient venus pour visiter la Sicile, et voir de près le mont Etna, dont les cimes fumantes attirent depuis tant de siècles la curiosité des voyageurs. C'étaient des jeunes gens de Venise et de Florence, qui avaient étudié la scolastique sous les plus habiles docteurs, connaissaient les lettres Latines, et faisaient quelquefois des vers en langue vulgaire. Savants et polis comme ils étaient, la Sicile leur semblait un pays barbare, où rien ne leur rappelait les belles cités de l'Italie et le riche commerce de Gênes et de Venise. Ils passaient les jours à parcourir avec étonnement ces contrées malheureuses, au milieu de tous les dons de la nature, et malgré la fécondité d'un sol échauffé par le volcan. Ils erraient sous ces fraîches allées[1] de platanes, qui descendent depuis Taurominium jusqu'au pied de l'Etna, tandis que d'un côté de riches vignobles s'élèvent en amphithéâtre, et que de l'autre la mer présente au loin la perspective continue de ses flots, et mêle ses mugissements à ceux de la montagne.

Ces grands spectacles ne pouvaient détacher entièrement leur souvenir de ce qu'ils avaient admiré dans leur patrie. En voyant, sur cette terre si fertile, un peuple rare, pauvre, rude dans ses mœurs et dans son langage, ils comprenaient

[1] Ces descriptions appartiennent à la Sicile du XV[e] siècle, telle que Bembo la représente dans un dialogue plein d'imagination sur l'Etna. Les mêmes lieux sont aujourd'hui incultes et stériles.

ce que les arts et le travail peuvent donner à l'homme; et ils redisaient, à la gloire de l'Italie, quelques vers de Pétrarque. Plus d'une fois aussi, pour se délasser de la contemplation des ruines, assis sur les débris d'un temple Grec, ou dans un cirque Romain, ils se rappelaient quelques-unes de ces fictions frivoles qui avaient rendu les noms de Boccace et du Pogge si fameux dans toute l'Italie: tels étaient alors le goût et le génie des Italiens. La ferveur enthousiaste et guerrière qui avait animé le moyen âge, et qui commençait à s'affaiblir dans toute l'Europe, n'avait depuis longtemps chez ce peuple presque aucun pouvoir. La cour de Rome, la démocratie de Florence, la politique, le commerce et les voluptés de Venise, tout cela repoussait également les mœurs chevaleresques.

Ces jeunes voyageurs avaient bien entendu dire, avant de quitter l'Italie, que le sultan des Turcs, Mahomet II, devait bientôt assiéger Constantinople avec une formidable armée; mais cette nouvelle ne leur avait paru exciter dans les esprits qu'un médiocre intérêt en faveur d'un peuple schismatique, follement obstiné dans une erreur qu'il avait en vain promis de rétracter, au dernier concile de Florence. Ce n'était plus le temps des croisades, et Byzance n'était pas Jérusalem. L'annonce du péril de la ville impériale n'avait donc sérieusement occupé que quelques marchands de Pise et de Venise, qui négociaient dans les mers du Levant, et qui avaient saisi cette occasion de vendre à la fois aux Grecs et aux Turcs de la poudre et des armes. Mais la Sicile était alors tellement dénuée de commerce et d'industrie, que l'on ne s'y était avisé d'aucune expédition semblable; et l'on ignorait, dans cette île, quel était le sort ou le danger de Constantinople. Un zèle aveugle pour la religion Romaine rendait seulement le nom de Byzance odieux parmi le peuple, qui regardait les Grecs comme des impies, ennemis de Dieu et des saintes images.

Un soir que nos jeunes voyageurs s'étaient arrêtés à l'orient de Catane, pour contempler les derniers feux du soleil qui, près de s'éteindre, coloraient d'une lumière rougeâtre la cime enfumée de l'Etna, et semblaient répéter dans les flots l'incendie du volcan, la vue d'un vaisseau s'avançant vers la côte à force de rames frappa leurs regards.

La voile Latine demi-pliée autour du mât, la croix qui la surmonte, tout annonce un navire Chrétien. Il approche, il aborde ; et tandis que les esclaves Turcs, enchaînés sur les bancs de rameurs, laissent voir, au milieu de leur misère, une sorte de joie insultante et féroce, des hommes d'un maintien noble, mais abattu, des vieillards gémissants paraissent sur le tillac, et saluent avec des cris de douleur la rive prochaine. Ils descendent, et tombant à genoux, rendent grâce à Dieu qui les a sauvés. Du navire sortent des enfants, des blessés, des femmes. Couvertes de longues robes blanches, le visage caché sous un voile, étouffant par pudeur même le désespoir, ces femmes, immobiles sur le rivage, semblaient à la beauté de leur taille, des statues antiques.

Un homme qui, par la majesté de ses traits, paraissait commander aux autres, élève la voix : "Nous fuyons de Constantinople, dit-il ; nos frères sont morts ou captifs ; l'empereur est tué ; le temple de Sainte-Sophie est souillé par Mahomet : et nous venons chercher un asile dans cette Europe Chrétienne qui n'a pas voulu nous secourir."

Ces paroles, cette image de deuil, cette soudaine apparition d'une si grande infortune frappent vivement les voyageurs Italiens et quelques habitants accourus au bord de la mer. L'aversion superstitieuse qui s'attachait au nom des Grecs semble vaincue dans les Siciliens eux-mêmes par l'empressement du zèle et de la curiosité. On entoure les fugitifs ; on les conduit dans un monastère élevé sur la côte, et dont les bâtiments extérieurs étaient, suivant l'usage, un asile ouvert aux étrangers. Naguère, les religieux de ce couvent auraient craint d'en laisser franchir le seuil à des schismatiques de l'Église d'Orient, et les Grecs de Byzance auraient eux-mêmes cru devenir profanes, en approchant d'une église Romaine ; mais le malheur fait oublier un moment ces tristes haines.

Parmi les voyageurs Italiens, un jeune Médicis surtout ne pouvait contenir sa vive douleur, en voyant ces derniers débris d'un grand peuple. "Qu'avons-nous fait ? s'écria-t-il. Comment Constantinople, cette ville que l'on disait encore si puissante, est-elle tombée au pouvoir des Turcs ? N'aviez-vous pas des richesses, d'immenses trésors enviés par

l'Europe? — Il n'y avait plus parmi nous d'amour de la patrie, répondit celui qui paraissait le chef des fugitifs; les citoyens ont gardé chacun leurs richesses, et l'État tout entier a péri. — Mais quoi! reprit Médicis, les Génois occupaient vos faubourgs, étaient vos alliés, vos marchands! — Ils nous ont trahis, répondit le malheureux Grec. Pourquoi nous auraient-ils été fidèles? Ils feront le même commerce avec les Turcs: c'était le courage désintéressé, c'était la foi religieuse de l'Europe qui seule aurait pu nous sauver."

Alors l'étranger, retenant à peine ses pleurs, raconte en peu de mots que Mahomet avait amené de l'Asie contre Byzance un immense appareil de vaisseaux, de soldats, et fatigué tout son empire pour assiéger cette ville, qu'il regardait comme une capitale dérobée à ses conquêtes. "Seuls, dit-il, que pouvions-nous contre de telles volontés et une telle puissance? Depuis quarante jours, animés par le courage de notre empereur, nous supportions les attaques des Barbares. La mer, bien que remplie de leurs vaisseaux, nous était encore favorable, et semblait nous promettre des secours de l'Occident. Une chaîne de fer inexpugnable fermait l'entrée du port de Byzance, et s'ouvrait pour donner passage à quelques vaisseaux amis. Mais, avec cette puissante et brutale obéissance d'un million de bras esclaves, Mahomet, dans une seule nuit, fait transporter par terre et jeter tout à coup dans ce port inaccessible une flotte chargée d'armes et de soldats. Quel fut le réveil qui nous montra, dès l'aube du jour, la guerre dans notre plus sûr asile, le reste du monde séparé de nous, et partout Mahomet! Alors notre généreux prince, rappelant à lui toute l'antique majesté des Césars, réunit les grands, le peuple et quelques étrangers fidèles, pour leur annoncer le dernier combat et le dernier jour. Lorsque Constantin, dans cette nuit funéraire, après avoir demandé pardon à ses sujets, vint recevoir la communion au pied de l'autel, il semblait que cet Empire Romain qui, déjà vieux il y a douze siècles, avait une seconde fois reçu la vie par le Christianisme, allait enfin mourir. Le jour suivant ne trompa pas notre désespoir. Nous avons vu dans cet horrible assaut l'empereur combattre jusqu'à la dernière heure; nous l'avons entendu proférer ce dernier cri de mort

de l'empire: "N'y a-t-il point ici quelque Chrétien fidèle, pour me couper la tête?"

En disant ces mots, Lascaris semble succomber à l'horreur d'un tel souvenir; ses forces lui manquent; le sang coule d'une blessure récente que cachent à peine ses vêtements. Ranimé par les soins hospitaliers des étrangers qui l'entourent: "Et moi aussi, s'écrie-t-il, ne devais-je pas mourir, moi, descendant des empereurs, et de si près allié à ce sang glorieux que le dernier Constantin vient de consacrer par son martyre? Malheureux fugitifs, ne sommes-nous pas coupables? Étrangers, Siciliens, dites-moi, ne nous méprisez-vous pas? Nous vivons encore." Tandis qu'un murmure de respect et d'admiration semble repousser l'injuste remords du brave Lascaris, il reprend ainsi: "La religion nous ordonnait de tenter tous les efforts pour sauver de la fureur des Barbares quelques-unes de ces faibles victimes, que menace plus cruellement la licence de la victoire. Dans ce jour affreux, où, sur les débris de nos murailles, à travers nos rangs mutilés, la foule innombrable des Turcs inondait Constantinople, une pieuse croyance avait rassemblé, dans l'église de Sainte-Sophie, nos familles tremblantes et les vierges de nos monastères. On espérait, sur la foi d'une antique légende, qu'à l'heure même où les Barbares approcheraient des portes du temple, un ange du Seigneur se dévoilant, exterminerait ces bandes sacriléges; mais, hélas! j'avais appris de l'histoire et de la religion elle-même que Dieu laisse tomber les empires vieillis, et que, s'il veut quelquefois les secourir, le miracle de sa main, c'est de leur envoyer un grand homme. L'héroïsme et la vertu du dernier Constantin n'avaient pu nous racheter de la ruine: que pouvions-nous attendre encore? J'enlève loin du sacré, mais faible asile de Sainte-Sophie, quelques femmes illustres du sang des Comnènes; et, réunissant des amis courageux, je traverse, le fer à la main, les spectacles de sang, de débauche et d'impiété qui remplissaient déjà la vaste enceinte de Constantinople. Dieu puissant! que de crimes entassa devant nos yeux la barbarie de la guerre, cent fois redoublée par la fureur de ces peuplades sauvages, déchaînées au milieu du brillant séjour de la politesse et

des arts[1]! Exécrables ennemis! ah! que jamais ces villes d'Europe qui nous abandonnent à vous ne soient la proie d'une de vos victoires, et ne connaissent cette guerre impitoyable, où le droit du meurtre ne s'arrête qu'où commence l'esclavage! Réfugiés à Galata, parmi des alliés d'une foi douteuse, nous sommes parvenus, dans le tumulte de cette horrible conquête, à nous embarquer impunément. Nous portons en Italie notre nom de Chrétiens, notre infortune, et d'immortels trésors; ce sont les ouvrages des grands génies de notre patrie, ces dieux pénates de la Grèce ancienne, que j'ai sauvés du milieu des ruines de Constantinople, comme Énée dans sa fuite emportait le feu sacré de Vesta."

Ces paroles de Lascaris, le tableau de cette grande catastrophe redoublèrent l'intérêt et le respect de ceux qui l'avaient entendu; et tandis qu'on le laissait, avec ses compagnons, prendre quelque repos dans l'asile qui leur était offert, la nouvelle de leur désastre et de leur arrivée se répandait au loin, et ne touchait pas tous les esprits d'une égale pitié; on se disait que ce désastre était une punition de l'hérésie. Les femmes se montraient plus attendries et plus effrayées, et faisaient des prières pour la conversion des Grecs et pour l'extermination de leurs ennemis. Les dames Grecques, qui étaient sur le vaisseau de Lascaris, furent aussitôt conduites dans le couvent des sœurs de Saint-Benoît, près de Catane. On les accueillit avec une charité toute Chrétienne. La plupart avaient dit qu'elles étaient religieuses et consacrées au Seigneur; mais, lorsque ensuite elles levèrent leurs voiles et laissèrent paraître les longs flots de cheveux noirs qui couvraient leurs têtes et animaient la régularité de leurs traits, cet usage particulier aux monastères de l'Orient sembla presque, parmi les sœurs de Saint-Benoît, une profanation scandaleuse et la preuve de toutes les erreurs tant reprochées aux Grecs par les docteurs d'Occident. Ainsi, quelques différences de costume, quelques variétés dans les usages avaient entretenu des haines si longues parmi des peuples Chrétiens qui auraient dû s'éclairer l'un l'autre et se secourir. Toutefois,

[1] Voir, à la suite, note A.

les sœurs de Saint-Benoît, avant de retirer aux pauvres fugitives l'asile qu'elles leur avaient accordé, se résolurent d'écrire à l'archevêque de Palerme ; et les jeunes Grecques restèrent dans cette demeure, sous la loi sévère de retraite et de pénitence qui leur est imposée, et se faisant une solitude au milieu même du monastère.

Cependant les voyageurs Italiens, dont l'esprit réunissait à l'enthousiasme de la jeunesse cette curiosité savante qui devenait alors commune dans leur patrie, étaient impatients de revoir et d'entendre Lascaris. L'Italien moderne avait déjà reçu quelque reflet passager des arts de la Grèce : mais ce que la tradition racontait du moine Barlaam n'avait rien de semblable à l'image de ce généreux Grec emportant du milieu de Constantinople les archives du génie antique. Jusque-là, presque tous les Grecs venus en Italie étaient ou des grammairiens assez obscurs, ou des théologiens plus occupés de controverse que passionnés pour le génie des arts. La trace de leur présence s'était bientôt effacée ; et les divisions excitées par le concile de Florence avaient interrompu ce commerce de lumières à peine renaissant. D'ailleurs, lorsque Constantinople existait encore, il semblait qu'on serait toujours à temps de consulter ce dépôt des sciences que la fortune ne se lassait pas de conserver ; mais aujourd'hui le foyer venait de s'éteindre, et tout avait péri sans retour. Cette pensée occupait le jeune Médicis, digne du nom de son père, et zélé comme lui pour la renaissance des arts.

Lorsqu'au lever du jour Lascaris vint au bord de la mer, cherchant des yeux s'il n'apercevrait pas dans le lointain quelque navire chargé de ses malheureux concitoyens, il y trouva déjà Médicis et ses amis. L'un d'eux, jeune peintre dont les crayons devaient un jour honorer l'école de Florence, s'occupait à retracer le spectacle de la veille, au même lieu où il l'avait vu. Il esquissait ces fugitifs descendus sur la rive, ce vaisseau à l'ancre ; mais sur la poupe, il plaçait une Minerve qui regardait l'Italie. Un autre de ces voyageurs, Bembo, élevé dans le sein de l'aristocratie Vénitienne, plus curieux de l'histoire des peuples que de celle des arts, méditait sur cette décadence si longue et cette chute si soudaine de l'empire d'Orient ; et il était

tenté de moins estimer une science qui ne préservait pas les États de leur ruine.

Il ne put se défendre d'exprimer cette pensée à l'illustre fugitif. " Hélas ! dit Lascaris, les arts sont le plus beau titre d'un peuple, et le seul testament qu'il puisse laisser à l'avenir ; mais les arts ne triomphent pas de la corruption des lois ; ils y succombent eux-mêmes. Depuis plusieurs siècles, nous mourions de langueur par le vice d'un gouvernement tyrannique et d'une société vieillissante ; c'est aux peuples de l'Europe qu'il appartient de nous remplacer et d'ouvrir une époque nouvelle. Je l'avouerai, cette pensée depuis longtemps se mêlait en moi à la triste prévoyance du destin de Constantinople. Jeune encore, quand je vis nos querelles religieuses, la faiblesse de notre empire, le luxe de nos grands, je me tournai vers l'étude des monuments d'un autre âge, dont notre langue était demeurée dépositaire, mais qu'elle ne pouvait plus égaler. Je rassemblais autour de moi ces précieux chefs-d'œuvre ; j'en multipliais les copies, comme un présent réservé pour le genre humain[1]. Je me disais : Si nous devons périr, au moins que l'Europe hérite du génie de nos pères. J'étais semblable au navigateur qui, près d'être englouti par la tempête, chercherait à préserver des flots la carte de ses voyages et de ses découvertes. — La langue et les ouvrages des Grecs, reprit Médicis, trop peu répandus parmi nous, y sont cependant chers aux hommes les plus sages. Notre grand poëte Pétrarque, ayant reçu d'Orient une copie d'Homère, gémissait de posséder ce trésor stérile dans ses mains. Boccace, son ami, s'instruisit dans l'idiome des Grecs, et interpréta pour lui les chants d'Homère. — Qu'ils soient entendus de tout le monde, ces chants sublimes ! s'écria Lascaris ; c'est l'imagination, la philosophie des Grecs, ce sont nos orateurs, nos poëtes qui doivent ranimer et enchanter l'Italie, et qui de là passeront dans le reste de l'Europe, que vous-même appelez encore barbare. Sous le ciel de la Grèce, une race d'hommes habita longtemps favorisée du plus heureux climat et de la plus noble liberté. L'inspiration y naissait du patriotisme ; et la gloire élevait incessamment les âmes aux grandes actions, qui sont le

[1] Voir, à la suite, note B.

type secret des beaux-arts. Homère avait inventé le beau dans la poésie, Platon le porta dans la morale : et la raison devint plus sublime que l'enthousiasme. Voilà sous quels auspices s'était formée, et s'est renouvelée plus d'une fois dans la Grèce, une élite de grands poëtes, de philosophes, d'orateurs, que nous, malheureux bannis de Constantinople, nous allons donner à l'Italie. Jamais vaincus n'auront emporté dans leur fuite un plus rare trésor ; jamais hospitalité ne sera payée d'un plus magnifique présent : nous donnerons plus encore que nous ne possédions nous-mêmes. Chez nous, peuple déchu, les modèles du grand et du beau demeuraient fidèlement conservés, mais stériles et sans imitateurs ; ils enrichissaient nos archives, et ne nous inspiraient plus. Notre esprit découragé demeurait immobile dans un cercle étroit, comme notre empire même était renfermé tout entier dans Byzance. Mais que ces modèles transportés parmi vous, et parmi les peuples barbares d'Occident, viennent animer des idiomes et des peuples nouveaux, alors un nouvel âge de gloire et de lumière naîtra pour l'Europe. Vous surtout, Italiens, avec la liberté de vos mœurs, vos souverainetés pacifiques et vos villes républicaines, vous pouvez retrouver les premiers quelque chose des heureux loisirs et du beau génie de la Grèce. Les arts changeant tour à tour de climats ressemblent à ces brillants signaux dont parle notre Eschyle, à ces feux allumés de rivage en rivage, qui, pour annoncer la victoire d'Agamemnon, se succédaient et se répétaient l'un l'autre, depuis les sommets de l'Ida jusqu'aux montagnes voisines de Mycènes. Que cette flamme allumée par les Grecs, qui brûla sur les bords de l'Ionie, de la Sicile, de l'Égypte et de l'ancienne Ausonie, renaisse aujourd'hui dans la Rome Chrétienne. Quand les Barbares s'agrandissent dans l'Orient, que l'Europe s'instruise et s'éclaire ! elle sera victorieuse !"

Médicis, Bembo, le peintre Alberti, Calderino, qui depuis porta les lettres Grecques en France, écoutaient avidement Lascaris, et semblaient s'animer de son enthousiasme. Lascaris continua quelque temps de les entretenir du génie de Platon ; il leur exposait rapidement quelques-unes de ces grandes pensées qui s'étaient presque élevées d'avance jusqu'à la sublimité de la loi Chrétienne. Lascaris s'arrêtait

quelquefois pour s'accuser lui-même de se plaire à de tels discours. "L'empire Grec n'est plus, disait-il; et moi, faible citoyen, je vais conter à des étrangers les merveilles du génie de nos pères, qui n'ont plus de tombeaux! Je ressemble à ces Athéniens esclaves qui, dans cette même Sicile, allaient chantant les vers de Sophocle et d'Euripide; mais ces Athéniens n'avaient perdu que la liberté; leur patrie vivait encore et donnait des regrets à leur esclavage; moi, je suis libre, mais seul dans le monde; excusez-moi, si je cherche à retrouver une image présente de la Grèce dans le souvenir de nos arts: je n'ai plus d'autre patrie."

Ces entretiens furent interrompus par la nouvelle que d'autres malheureux Grecs étaient abordés non loin de Messine, et cherchaient leurs compatriotes; ces nouveaux fugitifs venaient du Péloponèse et de l'Attique, où Mahomet n'avait pas encore porté la guerre. Le plus célèbre d'entre eux était Gémiste Plétho. Jadis appelé à la cour des empereurs, employé dans les négociations d'Italie, un amour invincible pour les plus beaux souvenirs de la Grèce l'avait ramené près d'Athènes; c'était là qu'il avait nourri son enthousiasme pour la philosophie de Platon; il lui semblait que Byzance même, à l'extrémité de la Thrace, n'avait jamais été qu'une colonie demi-barbare, trop éloignée de la vraie métropole des arts et du génie. Entouré des monuments que renfermait encore Athènes, passionné pour tous les souvenirs de la Grèce antique, ce philosophe éloquent et bizarre avait attiré sur lui ces persécutions religieuses qui, jusqu'au milieu de la chute de l'empire, déchiraient les malheureux Grecs; frappé d'anathème, il était banni de son pays, d'où tant d'autres fuyaient. On l'accusait d'avoir conservé une préférence impie, une foi sacrilége pour les anciennes divinités de la Grèce, et de ressusciter en lui les illusions et les vœux de Julien. L'Olympe d'Homère était, disait-on, devenu pour cet idolâtre des arts une sorte de mystérieux symbole que son imagination adorait, auquel il croyait presque, mêlant l'enthousiasme et la subtilité, les extases et les allégories.

Gémiste, quoiqu'il eût autrefois vécu dans les honneurs de la cour de Byzance, portait le manteau des philosophes anciens: sa taille haute, son front large et découvert, sa

longue barbe blanche, ses regards pleins d'un feu mystique, l'air de méditation et d'enthousiasme empreint dans la majestueuse singularité de ses traits lui donnaient quelque chose de semblable à l'idée que l'on se ferait de Pythagore ou de Platon. Mais Gémiste, déchu de cette simplicité des beaux temps de la Grèce, n'était qu'un imitateur des Plotin et des Porphyre. Toutefois il inspirait un respect mêlé de surprise. Beaucoup de Grecs amis des lettres s'étaient réunis autour de lui; il avait eu dans Byzance et dans Athènes de nombreux élèves; et c'était de son école qu'était sorti le célèbre Bessarion qui, prévoyant la ruine de sa patrie, avait dès longtemps quitté la foi d'Orient, pour s'attacher à l'Église Latine, et, se faisant Italien, n'avait conservé de son origine que l'érudition Grecque et les finesses de la cour de Byzance. Élevé au cardinalat par le pape Eugène IV, Bessarion semblait devenu l'espoir des Grecs fugitifs, et Gémiste, par l'attachement de son ancien disciple, leur promettait un appui.

Sa vue frappa d'étonnement Médicis et ses jeunes amis; son langage plein d'élévation les captivait plus encore; il n'avait rien de cette tristesse inquiète, de cette douleur d'homme et de citoyen, qui se mêlaient à toutes les pensées de Lascaris, et venaient glacer jusqu'à son enthousiasme pour les arts. Gémiste semblait habiter un monde idéal, où les chagrins de la terre n'arrivaient pas; son imagination voyait toujours au delà des événements, ou plutôt les transformait à son gré, et les teignait de ses couleurs. Peut-être dans ce moment regardait-il avec une sorte de joie triste et douteuse la chute de l'empire Byzantin. Peut-être, au milieu de la victoire de Mahomet et de l'ébranlement de l'Europe, il rêvait le retour des fêtes de la Grèce et la liberté des temps antiques. Il remercia Médicis et les jeunes Italiens des égards et du zèle qu'ils avaient marqués pour ses compatriotes; et son langage respirait une sorte de hauteur et de confiance dans l'avenir. "Jeune homme, dit-il à Médicis, vous faites bien d'admirer la Grèce; vous êtes digne de votre père que j'ai vu dans Florence, à l'époque des inutiles débats du concile. Il fut curieux d'apprendre quelques-unes des vérités de nos sages. Mais son âme était trop occupée des soins étroits de la politique vulgaire; il songeait surtout

à gouverner ses concitoyens, et il ne s'attachait pas aux grandes pensées du maître des sages. Le temps lui manquait pour les hautes vérités ; et il ne comprenait pas la réforme qu'attend l'univers, et qui peut encore sortir de la Grèce.

— Nous sentons déjà, répondit Médicis, tout ce que les arts de la Grèce peuvent donner de gloire et de lumière à notre patrie ; venez en Italie ; portez-y votre langue et les ouvrages des grands génies dont vous êtes les dignes interprètes. Lascaris nous a montré comment nos villes d'Italie peuvent imiter la politesse d'Athènes et s'enrichir de ses antiques chefs-d'œuvre. La Grèce va renaître parmi nous ; elle passera chez les peuples d'au delà les monts ; elle y portera les lettres et l'éloquence." Un sourire du vieux philosophe semble annoncer que de telles paroles ne répondent pas à sa pensée et à ses espérances. " Nous en parlerons, dit-il, j'attends ici les lettres de Bessarion ; je veux savoir ce qu'il offre à ses concitoyens et à la Grèce, dont il a deux fois apostasié les souvenirs."

Gémiste évita de prendre un asile dans le monastère de Saint-Benoît, si généreusement ouvert à ses compatriotes ; mais il se promettait de les voir sans cesse et de parcourir avec eux quelques-uns des sites extraordinaires et des antiques monuments qui environnent Catane. Le lendemain, dans une de ces soirées où le souffle du vent de mer rafraîchit le climat brûlant de la Sicile, les fugitifs se reposaient, après une longue course, sur un des pics de l'Etna. Médicis et ses amis les accompagnaient, et un jeune frère du couvent de Saint-Benoît, qui paraissait épris d'une vive curiosité pour leur science, les avait suivis. Là se trouvaient réunis, auprès de Lascaris et de Gémiste, plusieurs Grecs illustres, Hermonyme de Sparte, Argyropule, nourri dans la philosophie d'Aristote, Georges de Trébizonde, fameux par ses querelles et son éloquence, Andronique, qui fut le maître de Laurent de Médicis, Démétrius d'Athènes, le plus ingénieux interprète d'Homère, Théodore Gaza, Michaël Apostole, l'admirateur et l'élève de Gémiste. De récentes nouvelles venues de l'Orient occupaient leur entretien ; elles annonçaient la translation irrévocable de l'empire Turc dans Byzance. Mahomet avait fait une mosquée de Sainte-

Sophie, un harem du palais des Césars. D'innombrables familles, appelées des diverses parties de son empire, venaient remplacer dans Stamboul celles que la guerre ou l'esclavage avaient détruites ou dispersées ; le culte Grec était conservé dans la population des vaincus ; et Mahomet leur accordait un patriarche qu'il avait décoré lui-même de la crosse pontificale. Du reste, le sultan allait dévorer tous les débris de l'empire et menaçait Trébizonde et la Morée, devenus ses tributaires. Ces détails redoublaient la douleur de Lascaris. "Le faible reste de notre patrie, disait-il, est plus qu'anéanti ; Mahomet arrête le carnage pour faire subsister dans la servitude une image du peuple vaincu ; il y aura dans Byzance un Christianisme esclave de l'Alcoran, un évêque Chrétien choisi par le profanateur de nos temples : je n'ose plus rien espérer, même de la religion." Cette douleur, ressentie par tous les amis assemblés, paraissait ne pas se communiquer à Gémiste ; il était préoccupé d'une autre pensée et semblait animé d'une espérance qu'il n'avouait pas. "Que parlez-vous, dit-il, de destruction ou d'esclavage? vous souvenez-vous des paroles que prononçait l'hiérophante à l'entrée du sanctuaire, à la lueur de la flamme sacrée : *Veillez et soyez purs !* La Grèce meurt, parce qu'elle a perdu les traditions de ses aïeux; elle se retrouverait elle-même, en remontant aux sources sacrées où puisaient nos pères." Pendant qu'il s'exprimait ainsi avec un enthousiasme enveloppé de mystère, à son aspect vénérable, à sa longue barbe blanche, on eût cru voir un pontife de Delphes ou d'Éleusis ; ou plutôt ce lieu sauvage, où les Grecs étaient réunis, ce voisinage du volcan rappelait Empédocle tourmenté des grands secrets de la nature et prêt à s'élancer dans les abîmes de l'Etna.

La préoccupation singulière qui semblait passionner Gémiste, non-seulement pour les arts, mais pour les croyances de l'antiquité, n'était pas alors sans exemple, même en Italie. Le goût des lettres Romaines, sans cesse éveillé par les monuments et les ruines qui couvraient le vieux Latium, ranimait aussi les souvenirs du polythéisme; et c'est dans ce même temps que vivait Pomponius Lætus, qui, né d'une famille illustre de Naples, avait adopté le nom d'un ancien Romain, et, au milieu de ses disciples, comme lui

fanatiques de Rome profane, dressait des autels à Romulus, et imitait furtivement les rites sacrés et les cérémonies chantés par Ovide. Le jeune Bembo avait récemment vu Pomponius à Venise, où il s'était réfugié, son paganisme littéraire l'ayant fait soupçonner, avec quelques autres savants, de complots contre le trône pontifical. Frappé de ce souvenir, Bembo n'en était que plus attentif aux paroles et à l'enthousiasme de Gémiste, et l'écoutait cependant avec un léger sourire, tandis que le jeune religieux de Saint-Benoît, témoin de cette scène extraordinaire, demeurait les mains jointes, presque saisi d'une muette terreur.

Tout entier aux illusions et aux poétiques images qui se pressent dans son âme, Gémiste reprend bientôt avec chaleur : "N'était-ce pas, ô Grecs ! une admirable idée de notre maître Platon, que celle qui peuplait l univers de tant de génies protecteurs, sous la haute puissance et le regard éternel d'un Dieu suprême ? O Lascaris, qui voulez porter nos arts en Italie ! retrouverez-vous sur cette terre, devenue barbare, le Dieu qui dans la Grèce donnait l'inspiration et l'éloquence ? Que ferez-vous de nos chefs-d'œuvre qui, pour des peuples ignorants de nos mystères antiques, ne seront plus qu'une lettre morte et stérile ? Quand Platon alla visiter les sages d'Égypte, lui suffisait-il d'admirer la forme des caractères et des symboles gravés sur le frontispice des temples ? Ne voulait-il pas en pénétrer le sens et le mystère ? Que sont nos arts séparés du culte et des croyances, c'est-à-dire de la vie de nos pères ? Souvenez-vous de ces mots qu'un Romain écrivait à son ami : 'Vous allez à Athènes, adorez donc les dieux.' O Lascaris ! peut-être vous n'avez pas senti cette puissante union de nos souvenirs et de notre génie, de nos arts et de nos traditions antiques, vous à demi étranger, vous retenu, parmi les vaines querelles de Byzance, aux confins de la Thrace, loin de nos rives sacrées. Oh ! si vous aviez habité dans Athènes, si vos regards, au lever du jour, avaient rencontré le Parthénon, si vous aviez cru retrouver la trace des pas du divin Platon, si les ruines mêmes vous avaient paru immortelles et saintes, que vous seriez loin de réduire le génie de nos pères à la perfection des arts et de la parole !

Cette image du beau que vous contemplez dans leurs écrits et que vous voulez faire connaître aux peuples d'Occident. ne savez-vous pas qu'elle n'est qu'une copie dérobée au divin exemplaire qui se lit dans les cieux? Élevons les ailes de notre âme vers cette beauté céleste; alors nous la retrouverons plus vive et plus vraie dans les traditions et la poésie de nos pères."

Pendant qu'il parlait ainsi, le jeune Michaël Apostole semblait s'animer à son exemple, mais d'un enthousiasme plus timide et moins confiant que celui du vieillard. Le doute se mêlait à son illusion; il apercevait comme de séduisantes promesses ce que l'ardente imagination du vieux Platonicien réalisait, en l'exprimant. Il n'était point persuadé; il était ému. Surtout il partageait cette espèce de mépris que les Grecs de Byzance avaient pour la civilisation des Latins. "Pour moi, dit-il, sans espérer la renaissance de la Grèce qui succombe sous les coups des Barbares d'Asie, je n'irai point vivre dans l'Occident. Je préfère me retirer dans quelques-unes des îles de la mer d'Ionie, à Chypre ou[1] dans la Crète. Qu'irons-nous faire chez ces peuples qui sont étrangers à nos arts? Quand se dissipera l'ignorance de l'Europe au milieu des guerres qui la divisent? Sur les ruines de Rome, qui fut elle-même barbare si on la compare à la Grèce, vingt peuples se sont élevés; dans leurs langues les moins grossières on ne fait que retrouver les débris de l'idiome des Romains."

En ce moment l'attention des étrangers fut distraite par les accents d'un voyageur qui descendait de la montagne en chantant quelques-uns de ces vers de Dante que, depuis un siècle, l'instinct de l'admiration avait rendus familiers parmi les peuples d'Italie; il redisait ce début admirable du poëte[2]: "La douce couleur du saphir oriental, qui brillait dans la lumière d'un horizon limpide jusqu'au premier cercle des cieux, rendit à mes regards tous leurs

[1] Voir, à la suite, note C.

[2] "Dolce color d' oriental zaffiro
Che s' accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro, infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto;
Tosto ch' io usci fuor dell' aura morta,
Che m' avea contristati gli occhi e 'l petto."

plaisirs, sitôt que je fus sorti de cette morte vapeur, qui m'avait contristé les yeux et l'âme."

À ces beaux vers, qui semblaient tout ensemble une prédiction si heureuse et une si éclatante image du réveil des arts dans l'Occident, les Grecs fugitifs et les jeunes Italiens restèrent quelque temps muets d'admiration. " Croyez-vous, dit Médicis, que l'idiome capable de tels accents soit peu préparé pour recevoir les nouvelles inspirations de la science des Grecs ? Vous le voyez, dans le chaos de nos mœurs encore barbares, un esprit sublime a fait entendre parmi nous ces chants presque divins. Que ne pourrions-nous pas, si les grands modèles et le beau génie de la Grèce venaient nous éclairer ?"

Lascaris, qui connaissait Dante comme Homère, et dont l'esprit jugeait tout, parce qu'il pouvait tout comparer, saisit cette occasion d'expliquer l'erreur de Gémiste, et se tournant vers lui : " Vous avez entendu, dit-il, la réponse que les siècles font à votre système ; une ère nouvelle est née depuis longtemps pour l'esprit humain. Elle a sa religion, sa poésie, ses hautes vérités, ses croyances populaires ; elle peut recevoir encore des instructions et des modèles ; mais elle ne peut s'enfoncer dans le passé qui n"est plus et se transformer en une autre époque. Dans nos jeux antiques, les coureurs ne s'arrêtaient pas au moment où ils venaient de saisir le flambeau sacré. Ils s'élançaient avec plus d'ardeur, et la flamme s'animait agitée dans leurs mains ; c'est l'image de l'émulation qui doit exciter les peuples, dans la carrière des arts et de la vie sociale. L'ancien monde est fini ; mais il régnera longtemps sur l'imagination des hommes par les monuments et les souvenirs qu'il a laissés. Nous serons les interprètes de cette savante antiquité ; nous en publierons les merveilles ; et, s'il se trouve dans la foule quelque heureux génie, sitôt qu'il aura été touché du souffle de nos paroles, il se sentira comme emporté au-dessus de ses contemporains et de lui-même. — Nous avons déjà commencé ce grand ouvrage, reprit Médicis ; partout dans l'Italie on s'occupe de fouiller les ruines, et de retrouver le génie des Romains. Cosme de Médicis, mon père, est l'ami des savants ; il rassemble à grands frais les manuscrits les plus rares. Ses vaisseaux qui commercent

dans la Perse, dans l'Égypte et dans l'Inde, en ont quelquefois rapporté des livres qu'il estime plus que tous ses trésors. Combien n'aura-t-il pas plus de joie à vous accueillir! Nous sommes, au milieu de l'Italie, comme des enfants abandonnés qui errent parmi les ruines des palais de leurs aïeux. Montrez-nous l'usage des richesses que nous découvrons chaque jour, en nous apportant celles que vous possédez vous-mêmes."

Lascaris reprit alors: "Il ne s'agit pas pour vous de remonter vers les mœurs et les traditions des anciens Romains. Vous habitez l'Italie; mais vous êtes un peuple nouveau; vos pontifes et vos savants parlent l'ancienne langue de Rome; mais tout est changé, excepté les mots dont ils se servent encore, et qui retentissent autour d'eux comme un stérile écho du passé. Au lieu de suivre servilement la trace des Latins, et d'être les copistes d'un peuple imitateur, allez droit à la source où puisèrent leurs grands hommes. L'ancienne Rome est tout ensemble trop près et trop loin de vous. Son génie vous accable; le nôtre doit vous inspirer. Il y a dans les arts, comme dans la vie, une éternelle vérité et des formes passagères. La vérité, c'est ce qui touche au fond du cœur de l'homme; le reste n'est qu'un vêtement qui change avec la saison et suivant les caprices de l'usage. L'erreur de l'enthousiasme, c'est de se passionner pour quelques-unes de ces formes changeantes et secondaires, et de les prendre pour la réalité même. — Je sais bien, dit Bembo, que vous ne prétendez pas apporter avec vous le cortége des anciennes fables de la Grèce. Mais alors, de quoi nous servira de connaître le génie de vos aïeux qui vivaient sous des lois, des mœurs, un culte religieux si différents des nôtres? Célébrerons-nous, comme les Grecs, ces fêtes religieuses, où la poésie prodiguait sur la scène ses chefs-d'œuvre admirés par vos pères? On joue quelquefois devant le peuple en Italie, et même dans les pays au delà des Alpes, les mystères de notre sainte religion; mais les hommes savants regardent en pitié ces amusements grossiers. Comment pourrions-nous jamais égaler ces pompes de la Grèce païenne, dont nous voyons encore ici les vestiges?" En même temps, Bembo désignait de loin ces restes immenses d'un théâtre antique, encore admirés aujourd'hui près de Taurominium,

assemblage de colonnes à demi brisées, vaste et magnifique enceinte, d'où se découvraient en perspective, au fond de la scène, le rivage de la mer et les cimes de l'Etna : "Ah ! je ne sais, dit Lascaris, si vous ferez renaître les merveilles du théâtre d'Athènes. Il faudrait avoir vaincu les Barbares pour étaler, comme Eschyle, leur défaite sur la scène. Mais les grands ouvrages de la pensée n'ont pas besoin d'inspirer des imitateurs pour être utiles au genre humain. N'est-ce rien pour un peuple que de recevoir de semblables leçons ? Combien ne doivent-elles pas polir les mœurs, élever les esprits, et répandre partout cette chaleur d'enthousiasme qui précède et qui prépare les créations du génie ? Je n'espère pas que la Grèce se délivre aujourd'hui des Barbares par la vertu de ses souvenirs ; mais si, quelque jour, elle peut revivre, elle le devra sans doute à la civilisation et aux sciences dont elle a si longtemps gardé le dépôt. Il n'y a dans le monde que deux puissances, la force et la pensée ; quelque inégale que paraisse d'abord la lutte entre ces deux puissances, la pensée triomphe toujours ; car elle use la force et transforme la barbarie. Que les précieux écrits de nos grands hommes et de nos sages soient conservés, voilà désormais le seul appui de la Grèce et l'espoir lointain de sa délivrance !"

En s'entretenant ainsi, Lascaris et ses amis retournaient vers la ville, dans l'intention de hâter leur départ pour l'Italie. Ils y trouvèrent des lettres venues de Rome, qui leur apportaient de bien faibles consolations. Le sort de Byzance y semblait déjà prévu ; et on attendait la nouvelle de l'asservissement de toute la Grèce. Bessarion écrivait à ses anciens compatriotes avec l'expression d'une vraie douleur, et cependant avec une sorte d'amertume, comme s'il n'eût pas encore oublié les querelles du concile de Florence. Il déplorait la ruine inévitable de Constantinople, le triomphe des Barbares, l'injure de toute la Chrétienté. Il annonçait que le pape Nicolas V avait armé des vaisseaux pour secourir l'empire Grec ; mais en même temps il laissait entrevoir combien l'obstination schismatique des Grecs avait blessé tous les cœurs zélés pour la vraie foi. "Vous l'avez voulu, écrivait-il, vous avez tenté Dieu ; vous avez mieux aimé périr par la main des Barbares, que de rétracter

vos erreurs dans le sein de vos frères. Le souverain pontife a dit sur vous la parabole de l'Évangile : — Si le figuier ne porte pas de fruits d'ici à trois ans, il sera coupé dans sa racine, détruit, jeté au feu. — Voici la troisième année." Toutefois, dans cette lettre adressée à Lascaris, Bessarion promettait à tous les Grecs l'appui généreux du souverain pontife, zélé protecteur des arts. Il pressait Lascaris de se rendre à Rome, et il terminait en disant que, pour lui, malgré les nombreux emplois et les légations importantes dont il était chargé, il ne négligeait pas les lettres et la philosophie Grecques, et qu'il s'en occupait dans ses ambassades à la cour des princes. Une autre lettre de Bessarion s'adressait à son ancien maître, le savant Gémiste. Elle ne renfermait aucun reproche, aucune réflexion sur les erreurs imputées à ce zélé sectateur de Platon. "Puisqu'on vous bannit de la Grèce, disait Bessarion, venez à Rome ; vous y trouverez un asile dans la bibliothèque du Vatican." Le reste de la lettre touchait à plusieurs points de la philosophie de Platon, dont le savant cardinal était fort préoccupé, et sur lesquels il consultait son ancien maître. A ces lettres était jointe une bulle de la cour de Rome[1], en faveur du roi de Chypre. Bessarion l'envoyait comme une preuve de la sollicitude, que le souverain pontife avait gardée pour les Chrétiens de l'Orient fidèles à l'Église romaine. Lascaris, en jetant les yeux sur cet unique secours que l'Occident donnait à la Grèce, remarqua la forme nouvelle et la régularité des caractères qui ne semblaient pas tracés à la main. "Quelle est, dit-il, cette écriture inusitée ? Nous ne la connaissions pas à Byzance ; et nous ne l'avons jamais vue dans les lettres que nous recevions quelquefois de l'Église de Rome. — C'est, répondit le messager du cardinal, une invention assez curieuse, qui vient d'être faite au delà des monts, chez les Barbares, dans une ville de Germanie. Ils ont imaginé de fabriquer avec du bois et du plomb des caractères qui se gravent sur le papier autant de fois qu'on le veut. On accusait ces gens-là de magie et de commerce diabolique, mais bien à tort ; car notre saint-père le pape en a fait venir quelques-uns

[1] *Litteræ indulgentiarum Nicolai V, Pont. Max., pro rege Cypri datæ.*

de Mayence, pour écrire ainsi les brefs et les lettres nombreuses de la chambre apostolique. Déjà même, on commence à copier de cette manière de plus longs ouvrages."

Lascaris écoutait avidement ces détails, les yeux attachés sur la sainte bulle, et comme saisi de surprise et de joie. "Ah ! dit-il, heureux effort de l'industrie de l'homme, source de vérités nouvelles, sauvegarde immortelle des vérités découvertes ! Tous ces trésors de la pensée que je viens d'enlever aux flammes des Barbares sont désormais en sûreté, même contre le ravage du temps. On va les multiplier sans nombre ; ils vont pénétrer dans tous les points de l'univers, et porter partout le nom et le génie de la Grèce. C'est aujourd'hui, qu'au milieu de l'accablement de nos malheurs, je vois avec certitude l'aurore d'une grande époque commencer pour le genre humain."

Le savant Gémiste, dont l'esprit vivait tout entier dans les traditions et les images de la Grèce antique, paraissait ne donner que peu d'attention à ce discours. Bien que le caractère de son esprit fût l'enthousiasme, il ne savait se passionner que pour ce qui n'était plus ; ses espérances mêmes n'étaient que des souvenirs. Mais les autres Grecs plus jeunes entrevoyaient toute la grandeur de ces nouvelles promesses. Médicis surtout en paraissait charmé ; il tenait à la main une lettre de son père, et, la remettant à Lascaris : "Voyez, dit-il, Florence vous attend ; elle veut disputer à Rome la gloire de recueillir votre naufrage." Voici quelques passages de cette lettre du grand Cosme de Médicis : "Les retours maritimes ont été très-favorables cette année, mon fils ; nos derniers vaisseaux, venus d'Alexandrie et de Bassora, m'ont apporté beaucoup de tissus précieux, des parfums, des diamants, et plusieurs manuscrits en Grec et en Arabe que j'ai placés dans notre muséum ; mais ils annonçaient de bien tristes nouvelles sur Constantinople. Mahomet l'assiégeait de toutes parts ; et déjà sans doute vous aurez appris, dans le lieu où vous êtes, la ruine de cette malheureuse ville ; on ne fera rien ici pour la secourir. Dieu et les princes Chrétiens l'ont abandonnée. Le pape, quoique ami des sciences, n'a pu pardonner aux Grecs leur obstination dans le schisme. On parle cependant d'une nouvelle croisade ; mais on ne s'accordera pas

plus pour reconquérir Byzance qu'on ne s'est accordé pour la défendre. Faisons du moins tout ce qui est en notre pouvoir pour les malheureux fugitifs qui échapperont à ce désastre. J'envoie des vaisseaux, pour les recueillir sur toutes les mers de la Grèce. Toi surtout, mon fils, pendant ton voyage, si tu rencontres quelques-uns de ces Grecs illustres de Thessalonique ou de Byzance qui conservent tout le génie de l'antiquité, prodigue-leur tes soins. Ce sont des hommes rares et sacrés, mon fils; ramène-les avec toi dans notre patrie, dans notre maison; ta présence même en sera plus précieuse pour moi. Mon fils, servons les lettres; embellissons Florence de toutes les richesses du savoir; c'est ainsi que nous mériterons d'être les premiers parmi nos libres concitoyens. Nous ne sommes que des marchands, disent les Albizzi; mais favorisons les lettres et le génie, plus que ne l'ont fait les rois." Quelques mots de cette lettre annonçaient aussi la découverte que l'on venait de faire en Germanie. Cosme de Médicis paraissait en avoir saisi d'abord toute l'importance.

"Je fais venir d'Allemagne, écrivait-il, cette merveilleuse invention; ne laissons aucun avantage à la cour de Rome. Qui sait les voies de la Providence? Peut-être cet art est-il un dédommagement du triomphe des Barbares dans l'Orient."

Lascaris ne pouvait retenir ses larmes en lisant l'expression touchante de si nobles sentiments. "Ah! dit-il, dans l'excès de nos malheurs nous ne serons pas du moins des fugitifs importuns à ceux qui nous reçoivent! Si nous n'avons plus de terre natale à servir, nous pourrons encore bien mériter du genre humain. Allons répandre dans l'Italie ces nobles études, ces trésors de la pensée dont nous sommes dépositaires, et qui sont attendus avec une si généreuse impatience. Profitons de ces découvertes qui viennent d'éclore; peut-être bientôt un héritier des Césars de Byzance[1] travaillera-t-il de ses mains à cette nouvelle industrie, qui doit perpétuer et répandre les plus sublimes ouvrages de la raison et du génie. Nous vous suivons, cher Médicis, avec plus de confiance que n'en ont ordinairement des malheureux et des bannis!"

[1] Voir, à la suite, la note D.

Lascaris désirait d'autant plus hâter le départ de ses compatriotes, que la défiance et l'aversion religieuse des Siciliens pour les Grecs semblaient chaque jour s'accroître. Quelque chose des singulières illusions de Gémiste s'était répandu au dehors, avec mille interprétations plus bizarres. Les matelots Grecs, imbus de la haine aveugle des moines de Byzance pour l'Église Romaine, ne cachaient pas la répugnance que leur inspirait le culte des Latins, et répétaient, en les voyant, le nom injurieux d'*azymites*. Les Grecs n'avaient pas assisté aux prières de la liturgie romaine. Un bruit vague, une rumeur populaire les accusait d'impiété; on murmurait contre eux les mots d'*infidèles* et de *schismatiques*.

L'arrivée d'un martyr du Christianisme oriental, de Marc Théodore, évêque d'Éphèse, fortifia ces bruits, loin de les détruire. Zélé pour les priviléges de l'Église Grecque, il avait été le plus inflexible adversaire de la réunion proposée dans le concile de Florence; son nom était chargé d'anathèmes par tous les docteurs de l'Église Latine. Sa présence parut un sujet d'effroi dans le monastère, qui d'abord avait accueilli Lascaris. Échappé aux outrages des Turcs, et, malgré son dédain de la vie, sauvé par mille hasards, l'évêque d'Éphèse abordait en Sicile, dépouillé, meurtri, défiguré par le fer et par le feu, mais intrépide et résigné comme un apôtre des premiers temps. Cette austère pureté de mœurs que l'Église Grecque opposait à la licence, trop commune alors, des prêtres d'Italie, était relevée en lui par le malheur et la trace encore récente des tourments qu'il avait soufferts; et jamais le patriarche de Constantinople, s'égalant au pontife Romain, et célébrant la Pâque orientale, au milieu des splendeurs de la basilique de Sainte-Sophie, n'avait paru plus vénérable à la foule prosternée sur les parvis du temple, que ne l'était en ce moment, aux yeux des malheureux Grecs, l'évêque d'Éphèse, proscrit et mutilé pour la foi.

L'évêque était plein d'indignation et d'espérance. Malgré l'amertume de son zèle contre les Latins, il se promettait enfin le secours de leurs armes, pour venger la prise de Constantinople et le sang de tant de martyrs. Il avait vu le triomphe de Mahomet et le corps du malheureux Con-

stantin tiré de la foule des morts et exposé à tous les regards, comme le trophée de la conquête. Mais il ne pouvait croire que Dieu eût permis pour longtemps cette sacrilége victoire; il lui semblait que l'Europe émue allait se soulever de ses fondements pour écraser l'impie. Il blâma sévèrement le peu de confiance de ses frères, la timidité de leur foi. "Il nous faut, dit-il, avant tout, offrir le divin sacrifice de la messe pour les vivants et pour les morts, pour le salut des uns et la persévérance des autres."

Aucun lieu consacré, dans Catane, n'était ouvert aux fugitifs pour l'accomplissement d'un tel devoir. Ils hésitèrent quelques moments sur le refuge où ils devaient cacher la cérémonie sainte. L'un d'eux proposa de se réunir aux portes mêmes de la ville, dans les ruines souterraines, monument de l'antique cité ensevelie par une éruption de l'Etna. "Non, dit l'évêque d'Éphèse, quelle que soit l'erreur ou l'injustice des hommes, la croix ne se cachera pas aujourd'hui dans les cavernes et dans les tombeaux, comme aux premiers jours du Christianisme. C'est à la face du ciel et près du rivage où vous êtes abordés que vous devez rendre grâce à Dieu qui vous a conduits. Notre foi n'est pas criminelle; et les Chrétiens n'achèveront pas sur nous le martyre commencé par les Turcs. Demain, au lever du jour, que tous nos frères soient réunis sur cette colline entourée de bois épais, qui commence la première chaîne de l'Etna! Là, j'offrirai le divin sacrifice, avant que nous nous embarquions pour l'Italie, afin que Dieu nous donne la force de garder notre foi parmi les Chrétiens d'Occident, comme parmi les Barbares d'Asie."

La foi vive des Grecs leur fit saisir avec empressement ces paroles du vertueux évêque. Lascaris, qui avait longtemps souhaité la fin du schisme de Byzance, respectait la piété de l'évêque d'Éphèse; et il admirait cette image de la religion confiante et immobile sur les ruines d'un empire.

Toute la colonie des fugitifs se rendit dans la nuit au lieu que l'évêque d'Éphèse avait indiqué. A la lueur de ces torches de résine que fournissent les bois de l'Etna, ils traversèrent lentement la vallée; et l'aurore les vit réunis au sommet de la colline, sous cet arbre gigantesque

qui subsiste encore aujourd'hui, et que l'on appelle[1] *le châtaignier des cent chevaliers*, parce qu'il est assez vaste pour couvrir un tel nombre de combattants sous son épais feuillage.

Cet arbre, selon la croyance du pays, était consacré à sainte Agathe, dont le voile, conservé dans l'église principale de Catane, protégeait la ville, disait-on, et pouvait seul, déployé dans les airs, arrêter les feux de l'Etna et les torrents de la lave en fureur. Sans connaître cette tradition des habitants, Théodore prépara sous ce majestueux abri la cérémonie sainte. On avait apporté le calice d'or donné jadis par le grand Constantin au sanctuaire de Sainte-Sophie et sauvé, dans la fuite des Grecs, par une religieuse de Byzance, alliée à la famille du dernier empereur. On le plaça sur un quartier de roche, qui semblait artistement taillé pour quelque autre usage. Le pain levé du sacrifice avait été, suivant la coutume, pétri par les mains d'une vierge; elle y avait gravé les caractères sacrés[2] qui promettaient la victoire à Jésus-Christ. Revêtu de la longue robe blanche des pontifes Grecs, la tête ornée de la couronne, après s'être incliné trois fois vers l'Orient, l'évêque commença les cérémonies saintes, avec le même soin religieux, la même lenteur qu'il aurait observés dans Éphèse ou dans Byzance. Les Grecs étaient rangés à l'entour, debout, la tête couverte, et répétaient ces hymnes de l'Église orientale, embellies des plus harmonieux accents de la parole humaine : *Dieu saint*, *Dieu puissant*, *Dieu immortel*, *ayez pitié de nous !*

Lorsque Théodore fut au moment où, selon le rituel de l'Église d'Orient, le pontife adresse la parole au peuple assemblé, il s'écria : " Grand Dieu ! la Grèce Chrétienne n'est pas détruite, puisque dans ce lieu désert, sous cet abri sauvage, nous te prions encore. Mahomet a souillé ton temple, brisé les images de tes saints ; mais notre foi, toute spirituelle et pure, ne s'attachait pas à ces signes périssables. Daigne aujourd'hui, grand Dieu, soutenir la

[1] Voir, à la suite, la note E.

[2] Ce pain est de pâte de froment levée, sur laquelle on a imprimé les premières lettres de ces mots, Ἰησοῦς Χρίστος νικᾷ, *Jésus-Christ est vainqueur.*

foi de nos frères parmi les épreuves de la captivité et les tentations du malheur ! Sauve notre religion sainte des cruautés et de la protection de Mahomet ; daigne absoudre nos Pontifes autorisés par ce maître impie ; et ne leur ôte pas, tout indignes qu'ils sont, le pouvoir de sanctifier le peuple par ta divine parole. Puissé-je bientôt retourner en Orient, et mourir pour la foi que j'ai gardée ! Mes frères, dans les hasards de l'exil, sous les climats où le sort vous jettera, conservez le Christianisme de vos aïeux. En vain la Grèce est soumise, et les Grecs esclaves ou dispersés ; vous serez un peuple, tant que vous aurez un culte. La religion, le partage des mêmes autels, la foi aux mêmes espérances, voilà la première et la plus sainte de toutes les patries ; avec elle vous retrouverez, ou plutôt vous n'aurez jamais entièrement perdu cette glorieuse terre de la Grèce. Les autels de votre Dieu vous rendront un jour les tombeaux de vos pères.

"Ne sommes-nous pas en effet les aînés de l'Europe, dans la religion, comme dans les arts ? n'avons-nous pas donné l'Évangile à l'empire Romain ? Athènes et Corinthe ont entendu la voix de saint Paul. Éphèse est une des sept villes fidèles qu'avait comptées l'apôtre. On conservait dans Byzance la chaire pontificale où s'est assis le grand Chrysostome. Hélas ! quels torrents de lumières versait l'Église Grecque pendant ces premiers âges et ce glorieux avénement du Christianisme ! Et maintenant elle est obscurcie, couverte de deuil, répudiée par les Latins, outragée par les Barbares ! Qu'elle vive cependant ! qu'elle conserve dans l'esclavage et sous les anathèmes le feu sacré de l'espérance ! Elle porte en soi le salut et la renaissance de la Grèce. Mes frères, on nous accuse d'avoir refusé l'union des Latins ; on nous reproche notre inflexible résistance : j'ai partagé cette sainte obstination avec de pieux évêques justifiés par le martyre : faudrait-il aujourd'hui me rétracter ? C'est aux vaincus, c'est aux fugitifs qu'il appartient d'être inébranlables dans leurs maximes, et de garder la vérité pour unique et dernier trésor. Qui peut d'ailleurs prévoir les conseils de Dieu ? Ce peuple du Septentrion, disciple de notre Eglise, et dont les souverains se sont alliés jadis à la race de nos princes,

ne serait-il pas l'instrument que le ciel réserve pour notre délivrance? Son exemple réveillera le zèle des Latins; on rougira de nos malheurs, en respectant notre fidélité. Quoi qu'il en soit, c'est dans Byzance affranchie, c'est au milieu de la Grèce victorieuse et ranimée que pourra cesser la division des deux Églises réconciliées par un si grand bienfait. Jusque-là, gardons notre foi entière et invincible: prions incessamment pour nos frères esclaves en Grèce et en Orient; souffrons et espérons. La vie des peuples est longue, mes frères, et le Christianisme est éternel."

Le pieux évêque, après avoir achevé ces paroles, récita d'une voix forte le symbole de l'Église de Byzance, en s'arrêtant sur le terme unique et sacramentel qui sépare les deux communions; puis s'étant incliné trois fois vers la terre, il allait consommer le mystérieux sacrifice, quand tout à coup des cris affreux et de bruyantes menaces interrompent le recueillement de l'assemblée.

De toutes parts accourent des hommes au visage basané, dont les traits, dont les yeux semblent animés par la fureur, et troublés en même temps d'un superstitieux effroi; c'étaient des pâtres, des laboureurs du hameau voisin, qui, frappés du vêtement des Grecs et de leur langue inconnue, croyaient voir l'arbre de sainte Agathe profané par quelque sacrilége, et déjà tous les feux de l'Etna près d'engloutir leurs campagnes désormais sans défense. Ces hommes ignorants et féroces, plus terribles par leur frayeur même, se précipitent sur le pontife. Lascaris s'est élancé le premier devant le saint évêque, pour épuiser l'effort de ces furieux. Il repousse de son épée le plus hardi des agresseurs; c'était un brigand de la montagne, vengeur superstitieux de sainte Agathe, et qui déjà avait le bras levé pour égorger le pontife Grec. L'intrépidité de Lascaris et de ses amis, qui se pressent autour de lui, arrête un instant l'aveugle rage des paysans Siciliens; mais leur nombre augmente; les habitants du hameau de la Giari, au pied de la montagne, du côté de la mer, ont sonné le beffroi; de nombreux signaux sont allumés, et partout, d'un sommet à l'autre, des cris féroces retentissent et se répondent.

Dans ce péril, Lascaris fait placer au milieu du petit nombre des Grecs étroitement serrés, l'évêque d'Éphèse portant les choses saintes : lui-même marche à la tête de ses compatriotes, disperse la foule, et s'ouvre la route de Catane, malgré les fureurs de cette populace sauvage. Mais tandis que l'intrépide et sainte procession traverse lentement les lisières du bois et le champ de lave cultivé, qui s'étend du canton de *Montagnuole* jusqu'à la ville, partout, sur le chemin des Grecs, de nouveaux assaillants accourent et s'amassent. Sur la vague rumeur que des hérétiques avaient profané l'arbre de sainte Agathe, le peuple même de Catane, sans partager l'aveugle férocité des montagnards, était saisi d'indignation et d'effroi. Le danger continuel où vivent ces hommes, les feux toujours suspendus sur leur tête, la terre toujours tremblante sous leurs pas, redoublent en eux cette superstitieuse vivacité des imaginations du Midi. Au-devant de la foule bruyante qui suit et menace les Grecs, s'est précipitée de la ville même une autre foule d'hommes, de femmes frappés de la même terreur. Partout des physionomies ardentes, effarées, des cris de colère, des récits effrayants que ce peuple écoute et répète avec l'inexprimable mobilité qui se peint dans tous ses traits : on dirait la plus terrible des séditions populaires.

Cependant le capitaine Espagnol qui commandait dans la ville au nom d'Alphonse d'Aragon, souverain des Deux-Siciles, envoie quelques cavaliers au milieu de ce désordre. Médicis et ses amis, touchés d'un sentiment généreux, sont accourus pour s'interposer en faveur des Grecs. La violence de l'émotion commence à s'affaiblir par sa durée même ; mais des voix confuses demandent encore le sang des Grecs, la punition de leur impiété. Lascaris, qui avait méprisé les menaces de la foule et repoussé sa violence, se rend au palais du chef Espagnol, suivi par le peuple qui l'accuse. Ce chef était un vieux soldat, nourri dans les révolutions d'Aragon et de Naples, fidèle instrument de la conquête d'Alphonse, et méprisant les Siciliens comme des vaincus. Fort indifférent aux souvenirs et aux traditions des Grecs, il savait cependant que le roi Alphonse aimait ces étrangers, et qu'il était curieux de leurs arts. Lui-même ayant un jour, dans le sac d'une ville d'Italie, ramassé un

manuscrit[1], en lettres Grecques, qu'il alla porter à ce prince, en avait eu pour récompense une magnifique épée. Il reçut les Grecs sans colère, ne parla pas même de quelques habitants de la campagne blessés, en attaquant Lascaris. "Mais pourquoi, dit-il, vous autres hérétiques, vous être approchés de cet arbre qui protége la ville, et nous avoir tous exposés au danger d'être enterrés sous la lave, comme l'ancienne ville, qui est là près de nous? Tout ce peuple est furieux, à force de peur; et si je n'étais pas Espagnol, j'aurais peur moi-même. Je ne peux pas vous laisser libres ici. Ces gens-là se révolteraient, comme ils ont fait à Palerme; mais heureusement, notre grand roi Alphonse arrive maintenant à Syracuse. Je vais vous envoyer à sa haute justice."

Les Grecs passèrent la nuit dans la citadelle de Catane, tandis que l'effroi et la fureur du peuple s'exhalaient en mille récits. Le lendemain, tout fut préparé pour les conduire à Syracuse. Le gouverneur Espagnol les avertit en même temps qu'il allait, sur la demande de l'archevêque de Palerme, faire embarquer les religieuses Grecques reçues au monastère de Saint-Benoît, pour les conduire à Rome, où elles seraient converties à la foi catholique. L'évêque d'Éphèse sollicita vivement la faveur de les voir avant leur départ. Au milieu de la ruine de sa patrie, du sort incertain de ses frères, il semblait surtout préoccupé de la crainte que des âmes faibles et sans défense ne fussent gagnées à la communion Romaine. On ne rejeta point sa prière. L'évêque pénétra seul dans le couvent de Catane, au lieu où les religieuses de Byzance étaient retirées.

C'était un bâtiment de construction Arabe, qui jadis avait servi de mosquée aux vainqueurs de la Sicile, et qui, depuis, avait été consacré à de plus saints usages. Les jeunes Grecques étaient assises dans une vaste salle, au milieu de laquelle jaillissait une eau limpide, suivant une coutume d'Orient transportée dans la Sicile. Pour ne point irriter les sœurs de Saint-Benoît, elles avaient couvert de voiles blancs leurs longs cheveux; mais elles refusaient d'assister aux prières communes du monastère. Seulement,

[1] Antoine de Palerme, dans son livre *de Gestis Alphonsi*, rapporte ces détails et beaucoup d'autres sur la passion d'Alphonse pour les lettres.

elles observaient un jeûne rigoureux; elles chantaient dans leur langue des hymnes sacrées; ou quelquefois l'une d'elles, au milieu de ses compagnes en pleurs, déplorait, dans des vers soudainement inspirés, la perte de ses parents morts au siége de Byzance. Attirées par leurs voix, les religieuses du couvent venaient les écouter; elles avaient peine à se défendre d'admirer leur beauté, leur douceur, l'harmonie de leurs chants, et leurs longues prières. Mais elles se plaignaient de ne pouvoir se faire comprendre d'elles.

Élevées dans une solitude austère, les filles nobles de Byzance, avant même d'être consacrées à la vie religieuse, ne voyaient jamais d'étrangers, et ne parlaient que la langue Grecque, conservée presque[1] dans son antique pureté; l'idiome vulgaire leur était inconnu. Plus tard, la retraite profonde des monastères ne leur permettait de lire que les livres sacrés, et les écrits des grands apôtres de l'Église d'Orient. Mais un souvenir fidèle leur rappelait souvent des chants poétiques qu'elles avaient entendus dans leur enfance, à côté de leurs mères; et dans chaque monastère d'Orient, l'instinct du climat et de la solitude inspirait à quelque religieuse le génie des vers.

Quand l'évêque d'Éphèse parut dans l'asile des jeunes Grecques, une d'elles, Aurélia, déplorait le martyre des pontifes de la Grèce égorgés par les Barbares. Des paroles de feu sortaient de la bouche de cette vierge timide. Elle invoquait Dieu; elle accusait sa Providence d'avoir laissé tomber la religion et l'empire. À la vue du saint évêque, elle s'arrêta pleine de trouble et de joie; et toutes les sœurs tombèrent à genoux, comme si le Seigneur eût exaucé une partie de leurs prières, en leur envoyant ce confesseur de la foi: "O mon père, s'écria la jeune Aurélia, Dieu vous a conservé pour être un exemple vivant du martyre. Mais, dites-nous, fera-t-il triompher son saint nom dans la Grèce? Reverrons-nous la Panagia de Byzance? ou faut-il mourir sur une terre déserte[2] et profane? — Relevez-vous, mes en-

[1] Voir, à la suite, la note F.

[2] Cette expression est familière dans la langue actuelle. Les Grecs modernes appellent déserte la terre étrangère: *Τὰ ἔρημα τὰ ξένα.*

fants, reprend le saint vieillard, et retenez mes paroles. Les jours d'épreuve sont à peine commencés ; vous irez bientôt à Rome, dans la nouvelle Babylone. Telle est notre infortune, qu'il n'y a plus pour vous de refuge que dans le lieu même, où votre foi est en péril. Vous allez à Rome. Promettez-moi que vous n'abandonnerez jamais les cérémonies saintes de nos pères ; que vous ne reconnaîtrez jamais la parjure union de Florence. — O mon père ! s'écrièrent-elles toutes ensemble, jamais. Que la Panagia nous protége ! que vos saintes paroles nous soutiennent et nous défendent ! Jamais nous ne suivrons l'erreur des azymites. Nous ne couperons pas nos cheveux noirs ; nous n'ôterons pas nos voiles, comme les vierges profanes d'Italie." Alors l'évêque d'Éphèse, découvrant le calice d'or qu'il avait apporté avec lui : "Aurélia, dit-il, je vous rends ce gage sacré ; il n'y a plus d'Église de Byzance. Que le don du grand Constantin serve au moins à protéger la fille des empereurs ! Ce nom est vénéré dans l'Occident ; il vous recommendera devant le pontife de Rome. D'autres épreuves nous sont réservées ; et ce trésor de la foi Grecque sera plus en sûreté dans vos mains que dans les nôtres." A ces mots, Théodore bénit les jeunes vierges et se retire.

On préparait déjà leur départ, et, d'après la demande de l'archevêque de Palerme, un prêtre Romain et deux religieuses de Saint-Benoît devaient les conduire. La supérieure du monastère de Catane recommanda vivement aux sœurs d'obtenir une bulle d'absolution, pour le tort qu'avait eu le couvent de recevoir des schismatiques dans ses murs ; et elle vit cependant partir avec regret ces jeunes filles si modestes, et qui chantaient de si douces paroles dans une langue inconnue. Elles montèrent sur le vaisseau Grec qui les avait amenées. Les matelots mirent à la voile, en répétant le cantique de la Panagia ; et les jeunes vierges se redisaient entre elles les graves paroles de Théodore.

Cependant Lascaris et les autres Grecs étaient partis pour Syracuse, sur des mules de Sicile, avec une escorte de cavaliers Espagnols. Médicis et les Italiens ses amis ne voulurent pas se séparer d'eux, résolus de partager et d'adoucir leur mauvaise fortune. C'était un touchant spectacle que ces Grecs dont les ancêtres avaient, à plusieurs

reprises, conquis et civilisé la Sicile, traversant aujourd'hui captifs ce beau pays, où partout ils retrouvaient des monuments de leurs arts antiques, et où leur nom était odieux et leur langue inconnue. Au IXe siècle, les empereurs de Byzance possédaient encore la Sicile, qui leur fut enlevée par les Sarrasins. Partout s'offraient des édifices, des ruines, des inscriptions, qui rappelaient les âges divers de la puissance Grecque ; et nulle trace n'en restait dans les générations présentes renouvelées par la conquête. Tant il est vrai que la mémoire des hommes est le plus périssable des monuments !

L'état malheureux de la Sicile, la rareté des chemins praticables sur cette terre tant de fois désolée par les ravages de la nature ou de la guerre, obligeaient les Grecs et leur escorte de prendre d'assez longs détours pour arriver jusqu'à Syracuse. Ils descendaient vers la mer, afin d'éviter les hautes collines et les plaines entièrement désertes, où l'olivier de la Grèce et les plus heureuses plantes de l'Asie couvraient un sol sans culture. Ils se rapprochaient des villes, et quelquefois même ils se détournaient un peu pour visiter les ruines. Il y avait, pour ces fugitifs, qui portaient dans leurs cœurs tous les regrets de la patrie perdue, une sorte de diversion consolante et de charme douloureux à contempler des infortunes aussi grandes et plus anciennes que la leur ; mais tout dans la Sicile semblait presque leur offrir cette pensée, les lieux habités comme les lieux déserts, et les cités comme les ruines. Après quatre jours de marche, à travers une plaine immense et sauvage, au midi de Catane, ils arrivèrent à Syracuse ; et, malgré ce port, dont l'admirable situation n'est surpassée que par le port de Byzance, malgré la magnificence de tant de débris, ils doutèrent un moment si c'était là le formidable écueil où jadis s'était brisée la fortune d'Athènes.

Alphonse venait de quitter Syracuse. Une sédition nouvelle le rappelait à Palerme. Syracuse n'était plus qu'une ville sans puissance, aisément contenue par quelques soldats Espagnols. Un peuple peu nombreux habitait les cinq grandes enceintes de l'antique cité. Race incertaine et dégradée de tous les vainqueurs qui avaient passé sur cette terre, ce peuple, au milieu des monuments Grecs,

Romains, Arabes, qu'il voyait tomber en ruine autour de lui, confondait tout dans son apathique ignorance : il priait dans la chapelle de saint Mercure, il montrait pieusement le puits de sainte Junon. Nos Grecs souriaient de cette erreur ; et Gémiste croyait y reconnaître l'invincible puissance de ces gracieux symboles qui avaient autrefois enchanté l'univers. Le jeune Michaël Apostole, animé des plus riants souvenirs de la poésie Grecque, cherchait la fontaine d'Aréthuse ; mais la barbarie avait détruit même cet ouvrage de la nature ; il ne restait plus qu'une eau trouble et saumâtre, où s'amassaient les débris des monuments, dont le génie Grec avait autrefois orné les bords de cette source sacrée. Lascaris et ses jeunes amis étaient montés sur l'Épipole, pour contempler d'un seul regard ce que fut Syracuse. Quand ils virent cette vaste enceinte que le commerce n'animait plus, ces ports déserts, ces ruines inégales qui s'élevaient çà et là, ce Proscenium que les vainqueurs Espagnols[1] n'avaient pas encore achevé de démolir : " Athènes est bien vengée !" dirent-ils, et leurs yeux se remplirent de larmes en songeant à leur patrie.

Les jeunes Italiens regardaient plus tranquillement ce triste spectacle ; ils naissaient à la vie sociale ; ils étaient pleins d'espérance. " Quelle situation favorable pour le commerce et pour l'empire ! disait le jeune Bembo ; Venise elle-même n'est pas mieux protégée, mieux servie par la mer ! Mais quoi ! le destin des lieux change comme celui des peuples mêmes ! ce n'est plus ici que le commerce apportera les richesses de l'Orient ; c'est à Venise, qui s'élevait à peine au-dessus des flots de l'Adriatique, quand Syracuse était reine. — Oui, dit Lascaris, rien ne flétrit comme la conquête ; elle détruit même le génie des lieux et le bienfait de la nature. Venise le saura quelque jour." Un ordre du gouverneur Espagnol, qui commandait à Syracuse, avertit les Grecs de poursuivre leur route jusqu'à Palerme. Leurs guides, dont la rude indifférence ne voyait rien dans ces monuments antiques, les pressèrent de se mettre en route, pendant que la première fraîcheur du soir tempérait le ciel

[1] Il ne reste plus de vestiges du Proscenium ; les pierres en furent employées dans les fortifications de la ville, par les ingénieurs de Charles-Quint. (*Voyage de Swinburne dans les Deux-Siciles*, t. III.)

brûlant de la Sicile. Après avoir traversé l'Acranite, ils remontèrent lentement la haute colline que l'on appelle encore aujourd'hui l'*Échelle Grecque*, et s'éloignèrent de Syracuse, où tout, excepté les hommes, retraçait l'image de la Grèce.

Leur route, prolongée à travers les hameaux de la Sicile moderne, ne leur offrait plus ces puissants souvenirs. Quelquefois, cependant, les débris d'un château Mauresque, et ce mélange d'architecture Arabe et Normande, commun dans la Sicile, attiraient leurs regards. Le chef de l'escorte Espagnole sortait alors de sa taciturne insouciance, et, montrant le reste des petites tours crénelées des Arabes, il s'animait à cette vue, et contait les exploits de ses compatriotes contre les Mores de Grenade et de Xérès. C'était comme un lien nouveau que la haine des Musulmans formait entre les Grecs et les Espagnols. " Il faut, disait le chef Aragonais, que votre schisme soit une terrible chose, pour qu'on n'ait pas voulu vous défendre contre ces mécréants qui nous donnent tant de peine en Espagne." En même temps, il ne pouvait se défendre de regarder avec admiration le recueillement austère, le visage majestueux et les cicatrices de l'évêque d'Éphèse ; il disait avec sa naïveté guerrière : " C'est pourtant chose étrange que l'on soit martyr sans être bon Chrétien."

Une marche de plusieurs jours, tantôt sur quelques débris de routes anciennement construites par les Romains, tantôt sur ces landes désertes qui hérissent la Sicile, n'avait offert aux voyageurs que des ruines diverses habitées par quelques pauvres familles. Enfin, à leurs regards brillent au loin de hautes colonnes, de vastes murailles, dont l'aspect annonce une grande cité. Toute la troupe presse le pas, pour arriver dans ce lieu, avant la chute du jour. Les rayons affaiblis du soleil éclairent d'une lumière plus douce ces monuments qui semblaient terminer l'horizon. Hors de la vaste enceinte qui les enferme, on aperçoit çà et là d'immenses blocs de pierre et de marbre qui semblaient transportés par une force plus qu'humaine. " Nous trouverons toujours là un asile," disait le guide Sicilien, qui s'était écarté de la route ordinaire. Après un effort de quelques heures, on arrive auprès de cette ville, que la

transparence limpide du climat de Sicile montrait de si loin. Elle était déserte ; et ses monuments n'étaient que des ruines plus grandes et plus entières. Les voyageurs éprouvèrent une surprise presque mêlée d'effroi, en se voyant au milieu de cette grande destruction, qu'ils avaient crue vivante. Leurs regards se portèrent sur un temple d'une hauteur immense, dont les colonnes étaient encore debout, et gardaient la trace de l'ancienne architecture Dorique. Deux autres temples s'élevaient à quelque distance ; l'intervalle était rempli par des fûts de colonne, des marbres de la Grèce, et des murs à demi détruits, que couvraient de leurs fleurs des rosiers sauvages. "Eh quoi ! dit Lascaris, serait-ce ici l'une des plus antiques colonies de la Grèce, Sélinonte[1], que nos historiens montrent comme détruite avant même la conquête Romaine ? Triste image de la destinée ! la vie des ruines est plus longue que celle des États ; et nous trouvons encore aujourd'hui tant de grandeur dans les débris de ce qui n'est plus depuis deux mille ans !"

Tandis que, frappé de ce sentiment, il parcourait les vastes détours de ces débris qui couvrent tout le plateau d'une montagne, et qu'il s'étonnait de la solitude de ce lieu, le son confus d'une voix humaine attira Lascaris et l'évêque d'Éphèse vers une hutte grossière, dont l'aspect était caché par quelques ruines, et qui était appuyée d'un côté sur le *pronaos* du grand temple. Ils approchent ; et quelle est leur inexprimable surprise d'entendre les accents de la langue Grecque sortir de cet abîme de silence et de solitude ! Une voix forte et pure répétait les belles paroles de Chrysostome pour la prière du soir : "Qui êtes-vous ?" s'écrièrent les deux Grecs ; et ils se précipitent dans ce réduit, où un homme d'une figure majestueuse était agenouillé devant l'image du Christ, près de laquelle brûlait une torche, suivant le rit de l'Église orientale. Ils hésitent un moment ; ils reconnaissent Nicéphore d'Héraclée, le plus illustre des Grecs qui s'étaient réunis à la foi des Latins, dans le concile de Florence. Depuis cette époque, Nicéphore, voyant l'*union* repoussée avec fureur par le peuple de Byzance, et lui-même en butte aux soupçons et aux

[1] Voir, à la suite, la note G.

reproches, avait quitté la Grèce; et on ignorait le lieu de sa retraite. A peine ses yeux se sont-ils arrêtés sur Lascaris: "Vous ici! s'écria-t-il. Ah! je le vois, Byzance est détruite; et j'avais vainement tenté le grand sacrifice, que Dieu n'a pas voulu recevoir, ou plutôt dont il nous a punis. O Byzance! lumière du monde, paradis de l'Orient! comment es-tu tombée sous les coups des enfants d'Agar?" Il se tut à ces mots, en reconnaissant l'évêque d'Éphèse; et son visage se couvrit de rougeur et de larmes.

Cependant l'évêque d'Éphèse s'était retiré en arrière, à la vue du pontife d'Héraclée, comme si les divisions qui avaient préparé la ruine de Byzance devaient lui survivre. Ainsi, ces deux hommes vénérables par leur âge, leur vertu, leur génie, l'un portant la trace du martyre, et l'autre courbé sous le poids d'une rigoureuse pénitence, semblaient pourtant séparés par une insurmontable barrière. Leurs regards même craignaient de se rencontrer. Lascaris, interrompant ce silence plein de reproches, confirme le triste pressentiment de Nicéphore sur les malheurs de la Grèce; et il le presse d'abandonner cette solitude, et de se joindre à ses compatriotes exilés. "M'admettront-ils aujourd'hui? reprend vivement Nicéphore. Je me suis moi-même banni de notre patrie. Loin de la Grèce qui me réprouvait, loin de l'Italie, dont les honneurs auraient récompensé le changement de ma foi, j'ai vécu dans ce désert, parmi ces ruines qui m'annonçaient la chute de Byzance. Là, chaque jour, j'ai gémi devant Dieu sur les funestes divisions des peuples chrétiens, sur l'indifférence ou la haine qui les rendent inutiles l'un à l'autre. Souvent j'ai rétracté, par ma douleur, la fatale abjuration de Florence: le dirai-je? j'ai repris dans ce désert tous les rites de notre culte sacré, comme une image de notre patrie: mais où est maintenant le temple de Sainte-Sophie, pour me réconcilier solennellement à la foi de nos pères?"

À ces mots, l'évêque d'Éphèse, qui demeurait jusque-là silencieux et irrité, tendit la main à Nicéphore: "Venez, dit-il; soyez absous, en partageant notre infortune." D'autres Grecs s'approchaient en ce moment; et tous apprirent avec une grande joie la rencontre inattendue de Nicéphore. Il y avait pour ces fugitifs une sorte de charme à trouver

un compatriote que leur accueil pouvait consoler, et qui s'honorait de rentrer avec eux dans la communion du même malheur. Ils s'empressent autour de lui, avec des paroles d'amitié; ils recommencent le récit du dernier désastre de Byzance; ils redisent leurs vœux, leurs espérances, leurs projets; ils se rappellent leurs divisions passées. Triste hasard de la fortune! ainsi se trouvaient rassemblés dans ce désert les débris et comme les images de toutes les croyances, de toutes les opinions qui avaient partagé la Grèce mourante, le Platonicien enthousiaste et presque idolâtre, l'amant passionné des arts, le vertueux sectaire, le pénitent et le martyr. Assis sur les marbres mutilés de Sélinonte, ces hommes s'entretenaient avec la vive imagination de leur pays, et cette mobilité d'espérances qui survit à tous les malheurs. Près d'eux, Médicis regardait avec attendrissement ce spectacle, cette joie mêlée à tant d'infortunes; et il prenait part quelquefois à leurs discours, en les avertissant de ne pas trop espérer dans les armes et la générosité des rois de l'Europe. Le pontife d'Héraclée, longtemps retenu parmi les débats de Florence, parlait la langue Italienne avec autant de force que de grâce; élevé jadis dans le couvent célèbre du mont Liban, il y avait puisé ces trésors d'érudition antique ignorés de l'Europe, et quelque chose du génie oriental: ses paroles étaient pleines d'élévation et de douceur. Il n'avait rien de l'austère véhémence de Théodore; il semblait fait davantage pour persuader et pour émouvoir. Les Italiens, en l'écoutant, admiraient ce peuple chez qui la supériorité de l'esprit se montre sous tant de formes diverses. A quelques pas de cette scène si vive, le chef Espagnol se tenait immobile. A son attitude sérieuse et insouciante, on eût cru voir un Turc d'Occident. Le lever du jour éclaira la petite colonie fugitive, campée sur ces ruines antiques; elle ne les quitta point sans émotion et sans regret. Nicéphore s'agenouilla pour la dernière fois dans l'humble réduit où il avait passé tant d'années de pénitence. Gémiste et Lascaris contemplèrent longtemps les magnifiques frontons du temple, illuminés par les premiers feux de l'aurore, tandis que les soldats Espagnols détachaient négligemment leurs chevaux du pied des colonnes, qu'ils ne regardaient pas.

On se met en route : peu de jours suffisaient pour arriver jusqu'à Palerme, où le sort des Grecs devait se décider. Médicis, en les suivant, doutait s'il pourrait les servir auprès d'Alphonse, qui était alors en guerre avec Florence ; mais il comptait sur la générosité de ce prince, que l'on avait surnommé le Magnanime, et qui n'avait été cruel qu'une fois, en précipitant du trône l'infortunée Jeanne de Naples. Il entretenait les Grecs de cette espérance ; et plus souvent, il les interrogeait sur leurs sciences, comme s'il eût voulu ravir quelque chose de ce précieux dépôt. En approchant de Palerme, les Italiens et les Grecs ne purent se défendre de comparer avec un sourire les faibles monuments de l'art moderne aux ruines de Sélinonte. Entrés par la porte du Midi, leur escorte s'arrêta près d'un palais énorme et bizarre, bâti en différents siècles par les Goths, les Normands et les Arabes. Les avenues de ce palais étaient bordées, pour tout ornement, de lourds canons en fer, qui menaçaient la ville : c'était la demeure royale d'Alphonse. Une garde Espagnole veillait aux portes ; et on apercevait la trace des punitions que s'était attirées l'humeur mobile et séditieuse des habitants. Les Grecs pénétrèrent avec une sorte de répugnance dans cette citadelle du conquérant Espagnol ; mais ils étaient attendus ; et l'on avait ordre de les conduire à l'audience du roi. Ils sont introduits dans une vaste salle, qui présentait aux regards la plus étrange variété. À la voûte étaient suspendus des drapeaux déchirés, des armes, des étendards enlevés aux Mores de Tunis, aux Génois, aux Vénitiens. Au milieu de ces trophées, brillait sur un bouclier la devise singulière du roi : c'était un livre ouvert[1]. Sur une table immense de marbre étaient placées quelques médailles antiques des Césars ; dans une cassette d'ivoire, quelques instruments d'astronomie, encore rudes et grossiers ; et près de là, plusieurs manuscrits couverts de lames d'or ou de bois odorant, et fermés avec de fortes agrafes d'acier. Sur les vastes murailles de la salle étaient retracées les batailles et les plus fameuses aventures d'Alphonse. On le voyait dans la solennité de son sacre, au milieu de la cour d'Aragon, déchirant la liste des seigneurs

[1] Cette devise, dont parle Antoine de Palerme, est gravée sur plusieurs médailles du règne d'Alphonse.

qui avaient conspiré contre lui. Un autre tableau le montrait dans Marseille prise d'assaut, arrêtant les fureurs des soldats, et refusant le riche présent que lui offraient les dames de la ville. Ailleurs, il était représenté vaincu, mais plus grand que dans la victoire, captif sur un vaisseau Génois, conduit en présence de l'île d'Ischia, et refusant, au péril de sa vie, d'enchaîner par un ordre le courage de la garnison qui combattait en son nom ; enfin, on le voyait entrer vainqueur dans Naples, avec la pompe des anciens triomphateurs Romains.

Cette salle était encore ornée de quelques statues que le roi avait enlevées dans ses guerres, et dont la perfection donnait l'idée des arts sublimes de la Grèce, au milieu de ce palais d'une architecture barbare. Les Grecs éprouvèrent un mouvement de joie à cette vue. Au fond de la salle, le roi était assis, entouré de quelques-uns des hommes célèbres qui faisaient alors la gloire de l'Italie ; il avait près de lui le Pogge, laborieux érudit, dont l'Europe ne connaît que les contes badins ; Antoine de Palerme, le plus savant des Siciliens ; Æneas Sylvius, que son amour des lettres et son éloquence portèrent au trône pontifical, et beaucoup d'autres, oubliés aujourd'hui.

Alphonse tenait à la main une Vie d'Alexandre ; et il s'entretenait de cette lecture avec les doctes confidents qui composaient toute sa cour. Le visage de ce roi était singulièrement spirituel et guerrier : l'âge avait blanchi ses cheveux ; mais sa taille haute et fière, ses yeux mobiles et pleins de feu, jetant partout des regards expressifs, lui donnaient encore toute la vivacité de la jeunesse. Il portait le court manteau et l'habit militaire Espagnol. Sa devise chérie était empreinte sur le pommeau de son sabre ; et on remarquait sur sa poitrine l'écharpe qu'il avait reçue de Lucrèce Alania, dernier objet de ses inconstantes amours. C'est dans ce lieu, c'est auprès de ce roi, que les Grecs étaient introduits presque comme des coupables : " Regardez autour de vous, leur dit d'abord Alphonse ; vous n'êtes pas sur une terre ennemie."

Toutefois, comme il rendait lui-même la justice à ses sujets avec beaucoup d'attention, il ouvrit les lettres du gouverneur de Catane, et voulut apprendre de Lascaris tous

les détails de l'événement qui conduisait les Grecs devant lui. Après avoir écouté ce récit, il se livra tout entier à la vive curiosité que lui inspiraient ces étrangers, et donna des regrets amers à la perte de Constantinople. "Malheureux Chrétiens ! disait-il, pourquoi nous déchirons-nous de guerres perpétuelles, tandis que les Barbares s'avancent chaque jour dans l'Europe ! Quel avertissement pour nous, que la prise de Constantinople !" En même temps le roi demandait quels monuments des arts, quels livres on avait sauvés : il paraissait presque s'en occuper autant que de la chute d'un empire : "Que n'ai-je pu m'armer, disait-il, pour cette cause si sainte ! Mais j'étais en guerre avec Florence, qui vient enfin de m'offrir une bonne paix ; et aujourd'hui il me reste à me venger de Venise et de Gênes. Cependant la vieillesse approche ; mais j'espère bien, en dépit d'elle, avoir encore assez de force pour chercher les Barbares sur le Bosphore, comme je les ai vaincus dans Tunis. J'exciterai les princes chrétiens ; j'appellerai les Francs d'au delà les monts. Mais vous, payez-moi mon hospitalité ; répandez vos sciences dans mes États ; nous avons des écoles à Naples, où je vais souvent écouter les maîtres habiles. Restez parmi nous, ô Grecs ! Rome vous abandonne ; moi, je veux vous accueillir et vous venger." En même temps le roi fit apporter le présent que venait de lui envoyer la seigneurie de Florence, et qui avait désarmé son ressentiment ; c'était un précieux manuscrit de Tite-Live[1]. Heureux temps que celui où, pour acheter la paix, on cédait un livre au lieu d'une province ! Les Grecs eux-mêmes furent étonnés de ce prix extraordinaire que l'on attachait dans l'Occident aux ouvrages de la pensée : et ils en conçurent l'espoir d'un meilleur avenir. Leur empressement de passer en Italie redoubla. Vainement Alphonse prodigua tous ses efforts pour les retenir à sa cour ; ils devaient préférer la libre hospitalité de Florence. Le roi leur fit promettre seulement que quelques-uns d'entre eux s'arrêteraient à Naples. pour y répandre les arts de la Grèce.

Embarqués au port de Palerme, sur une galère Espagnole, ils touchèrent bientôt l'Italie, où la nouvelle de leur désastre était déjà partout répandue, et adoucissait en

[1] Tiraboschi, t. VI.

leur faveur l'amertume des haines religieuses. En abordant sur la côte de Naples, ils virent tout un peuple qui poussait des cris de consternation et d'effroi. Le nom de Mahomet retentissait dans cette foule, avec des prières à Dieu et à tous les saints du ciel, pour détourner de l'Italie le fléau de sa colère. De longues processions sortaient des églises, et promenaient les choses saintes au milieu des habitants, qui se jetaient à genoux sur leur passage. Ils racontaient entre eux mille prodiges précurseurs de la chute de Byzance. On avait entendu des armées s'entre-choquer dans l'air ; des pluies de sang étaient tombées du ciel ; et on avait trouvé les reliques des saints dispersées hors du sanctuaire. La vue des fugitifs augmenta cette panique terreur : il semblait que les flottes de Mahomet et ses terribles janissaires allaient apporter le ravage et la mort dans l'heureuse Italie. Des femmes fuyaient avec leurs petits enfants dans les bras ; et les hommes se faisaient bénir par les prêtres, comme s'il eût fallu bientôt combattre et mourir.

Au milieu de cet effroi, les Grecs trouvèrent des dispositions hospitalières et généreuses. La crainte avait produit la pitié. La vie douce de ces peuples, la mollesse de leur climat et de leur génie leur rendaient plus redoutable l'invasion de ces Barbares d'Asie, qui profanaient les temples, détruisaient les villes, et enlevaient les peuples en esclavage. Lascaris, en voyant cette terreur, disait : "Où donc sera l'asile des arts et de la pensée contre l'oppression des Barbares ? Où se conserveront ces nobles trésors de l'esprit humain, que nous possédons encore ? — Vous ne devez pas, lui répondait le Vénitien Bembo, juger de l'Italie par Naples, par une ville subjuguée. Ces pauvres gens ! ils ont peur, comme s'ils n'étaient pas déjà conquis. C'est ma libre patrie qui peut lutter contre les Turcs. Ses flottes seront le rempart de l'Europe." Il parlait ainsi : il était jeune, il aimait la gloire, et ne siégeait pas encore au sénat de Venise : mais quelques jours après, étant retourné dans sa patrie, il apprit qu'elle avait fait un traité d'alliance avec les Turcs, pour se ménager la conquête peu durable de quelques villes de la Morée, et une part dans l'oppression de la Grèce.

Cependant, on disait que le souverain pontife allait

enfin armer tous les princes de l'Europe, pour reprendre Byzance ; on parlait d'une flotte de dix galères qui devait mettre à la voile ; et les Grecs, avec un triste sourire, écoutaient le récit de ce faible appareil, en songeant aux innombrables soldats de Mahomet. A mesure qu'ils avançaient en Italie, ils sentaient s'appesantir sur leurs têtes la ruine irréparable de leur empire : ils voyaient partout un asile, nulle part un secours et une vengeance.

Divisée en États rivaux et nombreux, l'Italie semblait agitée d'une émulation de savoir et d'élégance sociale inconnue jusqu'alors. De toutes parts l'antiquité sortait de ses ruines ; et l'amour des arts renaissait avec elle. Dans les villes, des maisons, d'une architecture encore imparfaite et grossière, étaient décorées par des statues, que l'on tirait du milieu des décombres, ou du lit des fleuves qui les avaient ensevelies. La vue des Grecs excitait la curiosité : on se pressait autour d'eux pour les écouter ; on s'occupait de leurs sciences, bien plus que de leurs malheurs.

Impatient de ces vains égards, l'évêque d'Éphèse avait hâte de se rendre à Rome, et ne pouvait renoncer à l'espoir de cette croisade tant promise. "Séparons-nous, dit-il à Lascaris, faites parler pour la Grèce nos arts et le génie de nos pères. Dieu permet cette voie profane, pour intéresser à son culte les princes de la terre." Lascaris suivit le jeune Médicis à Florence. En approchant des bords de l'Arno, il sentit plus vivement tous les regrets de la patrie perdue. C'était le doux climat des plus belles contrées de la Grèce ; et c'était une terre d'exil ! Mais la générosité du premier Cosme de Médicis avait déjà recueilli beaucoup de familles Grecques fugitives ; et les vaisseaux de son commerce ramenaient chaque jour quelques-unes de ces tristes victimes. Tous ses soins lui semblèrent payés par la présence de Lascaris apportant les arts et les monuments de la Grèce.

Là commença cette noble mission du génie Grec, au milieu de l'Italie. Florence vit alors briller cette Académie Platonicienne, qui répandait l'enthousiasme, meilleur que la science. Cosme de Médicis la reçut dans son palais, agrandi par l'art de Donatello. Là se réfugiaient ces hommes, que nous avons vus errant avec Lascaris. De là leurs paroles éloquentes interprétaient les grands génies

de la Grèce : c'était une vive lumière partout répandue. On abandonnait une scolastique étroite et barbare pour se tourner vers ces nobles études. L'idée sublime du beau reparaissait dans les arts du dessin, comme dans les inspirations de la pensée ; et les Italiens eux-mêmes appelaient Florence la ville d'Homère.

Délivré des longues agitations qui avaient troublé la république, chef paisible de ses concitoyens, Médicis n'aspirait qu'à les occuper par les lettres et les arts. Il touchait à la vieillesse ; le feu de vivacité qui l'animait autrefois était tempéré maintenant par une douceur majestueuse. A l'activité du commerce, aux intrigues de la place publique, il aimait à substituer d'agréables entretiens dans ses belles retraites de Fésolles et de Careggi. Là le dictateur adroit de Florence n'était plus qu'un philosophe ingénieux, passionné pour tous les plaisirs de la science. Ses deux fils l'imitaient ; et Laurent de Médicis, encore enfant, promettait de continuer cette belle tradition dans une même famille. Cosme avait rassemblé près de lui quelques jeunes Italiens, épris de ce même attrait pour les arts. Leur vive imagination se laissait ravir à cette philosophie des Grecs, où la raison était parée de poésie. Cosme de Médicis se délassait en méditant avec eux sur ces théories sublimes. "Venez, écrivait-il un jour à Marsile Ficin[1], le plus célèbre disciple des Grecs ; apportez-moi le livre de Platon sur le souverain bien. Il n'est pas de recherche qui m'occupe davantage ; venez, et n'oubliez pas la lyre d'Orphée."

Ce culte pour les arts et le génie de la Grèce fut porté si loin, que l'on célébra dans le palais des Médicis la fête de Platon, qui, depuis douze siècles, avait cessé dans Athènes. L'image du philosophe fut inaugurée dans les jardins de Careggi, ornés des marbres les plus précieux de la Grèce et dessinés comme les bosquets d'Académe. Le ciel de la Toscane jetait sur cette fête une lumière aussi brillante que le climat de la Grèce. Les disciples de Platon semblaient réunis ; on lut un passage de ses éloquents écrits sur l'immortalité de l'âme et la beauté de la vertu. On récita des hymnes à sa gloire. On remercia la Providence d'avoir accordé jadis à la terre cet homme vertueux et ce

[1] Fabroni, *in Vitâ Cosmi.*

divin génie. Les Italiens étaient saisis d'une ivresse d'admiration ; les Grecs fugitifs éprouvaient une sorte d'orgueil, en voyant honorer après tant de siècles les souvenirs de leur patrie. Gémiste se croyait dans Athènes affranchie des Barbares.

Mais Lascaris, qui, dans les lettres, ne cherchait qu'une espérance de servir et de ranimer la Grèce, vivait malheureux, parmi les fêtes et le repos de Florence. Souvent, lorsqu'au milieu d'une jeunesse accourue de toute l'Italie pour l'entendre, après avoir redit les grandes pensées de l'ancienne Grèce, il parlait de l'oppression de sa patrie, toutes les âmes étaient émues de colère et de pitié. Mais cette noble chaleur passait avec la mobile vivacité des imaginations d'Italie. La politique de Cosme ne songeait pas d'ailleurs à prendre la moindre part dans des guerres aventureuses ; et il croyait faire assez d'embellir Florence par le commerce et par les arts. " Soyez heureux parmi nous," disait-il à Lascaris. Quand on annonça le projet du souverain pontife de marcher lui-même à la tête d'une croisade : " Voilà, dit-il, un vieillard qui fait une entreprise de jeune homme."

Cependant l'évêque d'Éphèse et Nicéphore étaient arrivés dans Rome, qui retentissait encore des prières ordonnées pour la délivrance de la Chrétienté. Ils apprirent qu'au delà des monts la ruine de Byzance avait excité la colère des Francs. Plusieurs pèlerins, venus à Rome pour les indulgences de la croisade, racontaient une fête célébrée dans le palais du puissant duc de Bourgogne, et où le courage des chevaliers s'était enflammé par un spectacle extraordinaire. Au milieu des joies du banquet, on avait vu paraître dans la salle, sur un éléphant conduit par un Sarrasin de taille gigantesque, une femme vêtue de deuil, et qui semblait captive. Tandis que tous les yeux étaient fixés sur elle, cette femme, comme si elle eût représenté l'Église prisonnière des infidèles, avait chanté d'une voix douloureuse une complainte, pour appeler à son secours les preux de France et de Bourgogne. La Foi, l'Espérance, la Charité et toutes les vertus chrétiennes figurées par autant de jeunes filles vêtues de blanc, étaient venues ensuite chantant tour à tour des vers, pour émouvoir le cœur des

fidèles. A cette vue, tous les chevaliers, et le duc à leur tête, avaient juré de prendre la croix ; ils avaient juré sur la Toison d'or, sur le nom de la Vierge, et sur le faisan, symbole de cette chevalerie d'Occident.

Ces idées, ces coutumes étaient bien nouvelles pour des Grecs de Byzance et d'Éphèse ; mais la réputation du courage des Francs, toujours célèbre dans l'Orient, ranimait la confiance des fugitifs. Théodore, dans l'ardeur de sa foi, contemplait déjà la croix victorieuse relevée sur les murs de Constantinople, et le temple de Sainte-Sophie sanctifié de nouveau par le culte du Seigneur.

Cet espoir l'emporta sur sa répugnance pour un déserteur de la foi Grecque ; et il se pressa de voir le cardinal Bessarion. Il se rendit à son palais, au pied du mont Quirinal, près de l'église des Saints-Apôtres. En traversant le péristyle, les yeux de l'évêque d'Éphèse furent frappés des richesses de la cour Romaine. Sous un immense portique étaient réunis des marbres précieux de l'ancienne Grèce, des vases d'airain, des statues, monuments immortels du paganisme aboli. Tous ces trésors récemment découverts, tout ce luxe de l'antiquité renaissante, ornaient, avec un peu de désordre, la demeure du savant cardinal ; et des prêtres de l'Église de Rome prenaient garde, en passant, d'embarrasser leurs robes dans les magnifiques débris de quelque dieu mutilé. Tous ne louaient pas également le zèle curieux de Bessarion. Quelques-uns remarquaient avec ironie, qu'à ces soins profanes il était facile de reconnaître un Grec d'origine, un néophyte, ancien disciple de l'erreur. Retiré dans le lieu le plus solitaire de son palais, le cardinal était dans ce moment occupé d'une question de philosophie qui lui semblait mal expliquée par Aristote. Cependant, averti de la présence de Théodore, il abandonna tout, pour voir un compatriote ; et quelle que fût la division de ces deux hommes, leurs premières paroles, dans cette langue qui leur était commune, furent pour eux pleines de douceur. Bessarion n'était plus jeune ; et les voyages, l'étude, les chagrins de l'ambition avaient vieilli les traits de son visage, où brillait une empreinte Italienne et Grecque à la fois, un mélange de vivacité, de finesse et d'enthousiasme, tempéré par la fierté d'un cardinal. Ses manières étaient simples:

son vêtement rappelait celui des religieux de Saint-Basile; et il portait, suivant l'usage d'Orient, cette barbe longue dont se moqua Louis XI, dans l'audience solennelle qu'il lui donnait un jour, comme ambassadeur de la cour de Rome.

Accueilli par son ancien adversaire, Théodore s'informa promptement du sort des jeunes Grecques appelées en Italie, et du respect qu'on avait eu pour leur foi. Bessarion interrogeait l'évêque d'Éphèse sur les monuments de la Grèce profane; il se reprochait de n'en avoir pu recueillir encore qu'un bien petit nombre. "Mais quoi, disait Théodore, quelle est cette vaine curiosité? sachez-le donc: l'Évangile est sous les pieds de l'impie. Nos frères de Grèce et d'Orient sont entre l'apostasie et l'esclavage. Il n'y aura bientôt plus de chrétiens dans la Grèce. Pontifes d'Italie, vous accueillez les traditions d'Athènes et les livres des gentils; mais vous laissez périr la vraie foi. — La vraie foi, dit Bessarion; elle est à Rome dans le sacré collége. — La vraie foi, reprend l'évêque d'Éphèse, est celle des martyrs; elle est gravée sur la dernière pierre de nos églises détruites et dans le cœur de nos pontifes égorgés." En achevant ces mots, il sortit plein de colère.

Cependant Bessarion prodigua ses soins et sa richesse aux Grecs fugitifs. Retirées dans un saint asile, les religieuses de Byzance y conservaient leur règle austère. Un grand nombre de familles du Péloponèse et des îles étaient accueillies au port d'Ostie. Beaucoup d'autres étaient rachetées de l'esclavage. Le souverain pontife montrait également de la charité pour le malheur et de l'admiration pour la science. Il enviait à Florence cette académie platonicienne fondée par les Médicis. Il encouragea les mêmes études dans Rome.

Parmi toutes ses dignités apostoliques, Bessarion était supérieur du monastère de *Crypta Ferrata*, bâti dans la *villa* de Cicéron, à Tusculum. Là souvent il réunit quelques-uns de ses éloquents compatriotes; et il semblait que l'ombre du génie de la Grèce vînt errer sur ces ruines, qu'avait illustrées le génie de Rome. Que de fois, dans ces entretiens, on espéra de voir la Grèce affranchie des Barbares! Que de fois on se promit d'armer les princes

d'Occident pour une cause si sainte! Lascaris quitta le repos de Florence et l'amitié des Médicis, pour venir exciter Bessarion, et ranimer en lui le zèle de la patrie par l'amour des arts. Souvent, sur les débris de Tusculum, il montrait à ses yeux la barbarie menaçant toute l'Europe, et Mahomet poursuivant bientôt dans l'Italie la Grèce renaissante. Le cardinal était touché de ces images: de telles paroles étaient plus puissantes sur lui que les prières hautaines de Théodore. Quand il voyait près de lui ces hommes ingénieux et enthousiastes, dont il était le compatriote, il oubliait les querelles religieuses et les défiances de la cour de Rome; il s'animait, comme eux, au souvenir des grands génies de la Grèce; il versait des larmes, en pensant que cette patrie d'Homère et de Platon était la proie des Barbares; il écoutait avec une sorte d'illusion les vives paroles de son maître Gémiste rêvant la liberté d'Athènes, qui serait encore quelque jour le temple de la philosophie et des arts; il était ému de cette pensée; il redevenait Grec, à force d'être Platonicien; et il promettait d'employer son zèle, ses efforts, son crédit dans le sacré collége, pour hâter une croisade, surtout si l'Église Grecque voulait enfin reconnaître ses erreurs, et accepter avec une foi docile l'union de Florence.

Mais rien de cela ne répondait aux vœux ardents de Théodore. Il était inquiet du séjour de Rome pour la foi de ses frères; il était plus inflexible dans l'exil qu'à Byzance; il s'accusait d'avoir désiré le secours si tardif et si dangereux des Latins. En vain Nicéphore, dans son zèle plein de douceur, cherchait à calmer cette âpre véhémence. Il était faible devant l'évêque d'Éphèse; il respectait son invincible fermeté; il s'effrayait à l'idée de paraître lui-même abandonner encore la foi de ses frères malheureux; il eût redouté, en contredisant Théodore, de sembler parjure.

Ainsi l'évêque d'Éphèse, dans une longue attente, vit passer les espérances qu'il avait formées pour le salut de la Grèce. Les pontifes Romains se succédèrent. Bessarion lui-même fut près d'obtenir le trône pontifical; et l'ancienne jalousie des Latins contre les Grecs, la défiance pour un nouveau converti, tout zélé qu'il était, l'écartèrent seules de cet honneur, où l'appelaient son savoir et son génie. Déchus de l'espoir d'un si grand appui, les Grecs se con-

sumèrent en vains efforts. Leur zèle même nuisait à leur puissance. L'orgueil de l'Église Latine s'effrayait de la hauteur de ces prêtres d'Orient qui, proscrits, fugitifs, sans patrie, sans autels, ne perdaient rien de l'inflexibilité de leur foi, et n'auraient pas acheté d'un repentir le salut de la Grèce.

Enfin, cependant, l'Europe parut touchée de leurs plaintes, ou plutôt de ses propres périls. Æneas Sylvius, ami passionné des arts et zélé pour la gloire du nom chrétien, fut élu souverain pontife, tandis que Mahomet étendait son empire jusqu'au Danube, et envahissait à la fois le nord et le midi de l'Europe. Venise menacée, Belgrade assiégée, tous les pays voisins de la Grèce, subjugués comme elle, effrayèrent l'Occident. Le pontife Romain fit un dernier effort, pour apaiser les inimitiés des princes Chrétiens, exciter l'ardeur des peuples, les réunir dans une Croisade, et rejeter enfin les Barbares au delà de l'Europe. Il convoqua, dans cette espérance, un concile à Mantoue. On y vit les ambassadeurs de France et de Pologne, ceux du roi de Naples, des ducs de Bretagne et de Bourgogne, et des républiques d'Italie. Le duc de Milan, François Sforce, y parut. Les envoyés de l'île de Lesbos, de l'Épire et de Monembasie dans la Morée, retracèrent les maux de leur pays. Le souverain pontife et Bessarion parlèrent avec éloquence. La guerre fut résolue. Bessarion repartit alors, pour solliciter les secours des princes d'Allemagne ; et le souverain pontife annonça la réunion de la croisade dans la ville d'Ancône.

Mais les rois, malgré leurs promesses, étaient distraits par leur ambition et leurs querelles. Alphonse d'Aragon était mort avant d'avoir fait la paix avec Venise. Le duc de Bourgogne avait vieilli, en projetant une croisade dans les fêtes de sa cour ; et maintenant il redoutait l'ambition de Louis XI. L'Allemagne était pauvre et divisée ; l'Angleterre était agitée par les guerres sanglantes des deux familles royales. Les princes d'Italie se surveillaient l'un l'autre. Les dîmes réclamées par la cour de Rome commençaient à peser aux peuples. L'empereur d'Allemagne abandonnait la Hongrie. Il n'accourut à la voix du pontife Romain que des hommes obscurs et sans pouvoir. Toutefois, le cœur des réfugiés palpita de joie ; ils crurent toucher au moment

de revoir leur patrie, et de combattre pour la délivrer. Mais la mort du pontife Romain vint détruire toutes ces espérances. Faible vieillard épuisé par les efforts d'une si grande entreprise, il expira dans Ancône, en faisant des vœux pour les Chrétiens de la Grèce, et en recommandant à l'Europe de venger cette cause sacrée. Le zèle religieux, ranimé par un grand homme, s'éteignit avec lui; les mœurs plus douces, l'activité du commerce refroidissaient les esprits pour ces guerres lointaines. Les Vénitiens seuls voulaient combattre, parce qu'ils avaient besoin de se défendre. Leur ambition fit la paix, quand elle n'espéra plus tirer parti de la guerre.

Ainsi livrés à la politique intéressée de l'Europe, les Grecs continuaient d'éclairer de leurs sciences des peuples qui les abandonnaient. Ces apôtres des lettres eurent, en peu d'années, répandu leur langue et leur philosophie dans les villes d'Italie. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité Grecque, révélés de toutes parts, excitèrent un enthousiasme inconnu jusqu'alors. Le zèle exclusif, qui d'abord attacha les esprits à la contemplation du génie antique, semblait ralentir l'originalité nationale; mais elle germait avec plus de force, sous cette riche culture. Les grands hommes du XVIe siècle allaient naître; les bannis de la Grèce, qui travaillaient à préparer cette grande époque, ont laissé peu de gloire; leur puissance fut tout entière dans la parole, et fugitive comme elle. Ils répandirent autour d'eux l'admiration et le goût des arts; ils agitèrent l'esprit humain; ils sauvèrent la plus belle moitié des monuments antiques; mais, eux-mêmes, ils n'ont pas créé de monuments. Ainsi leur souvenir a disparu dans la gloire des hommes formés par leur exemple; et la grandeur même de leurs services en a plus rapidement fait perdre la trace.

Après la mort du pontife Romain, l'évêque d'Héraclée, n'espérant plus rien de l'Europe, retourna dans l'Orient pour y soutenir la foi de ses frères contre les épreuves de l'esclavage. "C'est là seulement, dit-il, que je dois expier mon ancienne faiblesse, dont Rome me fait souvenir." On raconte qu'il vécut quelque temps à Constantinople et dans la Morée, portant partout l'ardeur de sa charité, s'introduisant dans les bagnes des esclaves Chrétiens, bravant

chaque jour la peste et le cimeterre des Turcs. Doux autant qu'intrépide, il calmait ces haines religieuses que les Chrétiens des deux communions conservaient en Orient jusque sous le poids de leurs fers. Il leur prodiguait également ses secours et leur prêchait le même Évangile. Il n'était plus sectaire, il était Chrétien ; et dans sa bouche, la divine parole inspirait un zèle plein de force et de patience. Il périt au milieu de ses œuvres saintes. Les Turcs, en permettant aux Grecs vaincus de racheter leur vie et l'exercice de leur culte par un tribut annuel, leur enlevaient une partie de leurs enfants, pour les convertir à la foi Musulmane ; et ils punissaient avec une grande cruauté tout prêtre Chrétien qui cherchait à inspirer à ces jeunes Grecs l'horreur d'une telle apostasie. Accusé d'avoir voulu ramener à la religion de leurs pères quelques-uns de ces otages de l'Islamisme, élevés parmi les Azamoglans de Byzance, Nicéphore subit un affreux supplice. Son corps, brisé à coups de marteaux de forge, fut jeté à la mer, de peur que les Chrétiens ne l'honorassent ; mais son nom resta consacré dans la Grèce comme celui d'un martyr.

Avant d'apprendre cette fin glorieuse de Nicéphore, l'évêque d'Éphèse avait aussi quitté l'Italie, conduit par une autre espérance. Sur les plus âpres sommets de l'Épire, vivaient des pâtres à demi sauvages, dès longtemps traités de rebelles par les souverains de Byzance, mais qui, n'ayant jamais été souillés par le mélange d'une barbarie étrangère, conservaient dans leurs mœurs et dans leur courage la plus vive empreinte du génie national. Ces Grecs, autrefois invincibles à la puissance Romaine, n'avaient été domptés que par le Christianisme ; et ce joug, le seul qu'ils eussent porté jamais, leur inspirait d'autant plus de haine pour l'oppression des Turcs. C'est parmi eux que Théodore alla chercher un asile, où il pût longtemps souffrir pour la foi et pour la patrie. Jeté par un navire Italien sur les côtes de l'Épire, il traversa le pays désolé, et parvint dans les montagnes, sans autre trésor que son Évangile et sa croix d'évêque. Ces hommes belliqueux qui vivaient dans un continuel péril, entre les assauts des Turcs et toutes les privations d'un climat rigoureux, accoururent avec joie près du saint prêtre qui leur semblait envoyé par le ciel.

Leurs villages avaient été brûlés dans les incursions de leurs barbares ennemis. Ils n'avaient plus d'autre refuge pour leurs familles, que le creux des rochers, et quelques huttes grossièrement construites aux lieux les plus inaccessibles, et sous les coups de la tempête. Ils campaient la nuit, en plein air, près des feux allumés ; le jour, ils avaient à combattre sans cesse les postes des janissaires ; et lorsqu'ils tombaient aux mains de leurs ennemis, ils périssaient dans d'horribles tortures. Mais jusque-là ils étaient libres ; et cette vie dure entretenait en eux le patriotisme et le courage. Théodore bénit le ciel d'avoir à partager de si rudes épreuves, qui promettaient d'être couronnés par le martyre.

On dit qu'il habita longtemps parmi cas bandes guerrières, dont la race s'est perpétuée sur les montagnes de la Grèce. De là il visitait quelquefois les saints monastères qui couvrent les hauteurs de l'ancienne Arcadie. Il ranimait la foi des religieux découragés par l'oppression des Turcs. Il apparaissait, au milieu d'eux, comme une image de l'antique Église : et lorsqu'au retour de la solennité de Pâques, il célébrait sur la montagne le divin sacrifice, et chantait l'hymne du Christ glorieux, à ces mots : *le Christ est ressuscité, le Christ est le vainqueur*, les pâtres, les laboureurs, accourus de toutes parts, croyaient entendre une voix prophétique annoncer l'affranchissement et la renaissance de la Grèce. On répétait les paroles sacrées ; on les mêlait au salut du matin et à l'adieu du soir. Une commune joie se répandait depuis les sanctuaires du couvent de Méga-Spiléon, et les sommets d'Agrapha, jusqu'aux villages de la plaine asservis par les Barbares. Ainsi la religion soutenait ce peuple affligé, et faisait vivre son espérance. Que de fois Théodore, dans les plus âpres retraites de l'Épire et de la Thessalie, célébra les cérémonies sacrées, au milieu des Klephtes adoucis par ses paroles ! Que de fois il ranima leur constance dans la défaite, ou les rendit humains après la victoire ! L'Évangile par sa voix enseignait à ces Grecs sauvages des vertus dignes de leur valeur. Parmi les représailles d'une vengeance journalière et terrible, souvent on vit briller en eux la générosité, la pitié pour les faibles, le respect pour les femmes captives. Le saint

évêque, disaient-ils, nous bénira. Il était comme une conscience visible pour ces hommes incultes et farouches.

Il leur rendait une patrie par la religion; et quand ses paroles pleines de foi leur montraient le temple de Sainte-Sophie souillé, la croix d'or et la table sainte brisées par les infidèles, tous voulaient mourir Chrétiens et libres. Souvent, dans les montagnes de l'Épire et de la Thessalie, et sur les sommets du Pinde, on entendit répéter le chant de la ruine de Byzance. Au milieu de l'esclavage et du désert, on redisait cette prophétie poétique, où respire tout l'espoir de la Grèce Chrétienne: "O Vierge sainte, souveraine maîtresse! silence; ne pleure pas, ne gémis pas; avec le temps et les années, et la ville et le grand monastère, toutes ces choses seront à toi de nouveau."

Ainsi l'évêque d'Éphèse entretenait l'amour du pays et l'espoir de la délivrance parmi ces peuplades fidèles et ignorées, qui avaient à peine connu l'empire, au temps de sa splendeur. Il se consolait lui-même dans la pensée qu'un jour, de ces retraites sauvages, sortiraient les vengeurs de la croix et les libérateurs du temple. Il préférait leur rude simplicité et leur foi naïve à la mollesse et aux arts nouveaux de l'Occident. Il vécut jusqu'à la plus extrême vieillesse dans cet apostolat, où le soutenait l'espérance. Quelquefois, par l'entremise d'un marchand étranger, ou d'un moine voyageur du mont Athos, il fit parvenir des nouvelles de la Grèce à ses compatriotes dispersés à Rome, à Florence, à Mantoue. Il leur parlait de ces Grecs sauvages, autrefois dédaignés par l'empire, et où se retrouvait la patrie: "Tâchez d'émouvoir vos peuples polis, écrivait-il à Lascaris: moi, j'anime nos Barbares. Répandez les arts dans l'Europe; je conserve la religion dans la Grèce." Au milieu de ces soins, il mourut plein de jours. Les pâtres de la montagne lui creusèrent une tombe dans la roche qu'il avait habitée. On se partagea ses vêtements comme de saintes reliques. Les feuillets de son Évangile furent distribués entre les familles errantes de la peuplade. On allait prier sur sa tombe, d'où jamais, dans leurs combats et leurs fuites, les montagnards ne laissèrent approcher les Turcs. Longtemps après, les pères montraient à leurs enfants la pierre où le saint évêque s'était assis, le

torrent desséché où il avait célébré les divins mystères, l'arbre auquel il avait suspendu une image de la Vierge sainte, le sommet de la montagne où il avait ranimé le courage des Grecs, l'étroit et sombre défilé où il avait obtenu la vie des prisonniers Turcs enlevés dans la plaine; et le souvenir d'un homme conservait tout un peuple.

Tandis que la Grèce se renouvelait lentement par la barbarie, ses arts antiques éclairaient l'Occident. Protégée d'abord par la cour pontificale, l'imprimerie faisait connaître à l'Europe les chefs-d'œuvre d'Athènes; l'ignorance se dissipait à la lueur de ces sublimes modèles. Ainsi s'accomplissait l'heureuse révolution qu'avait annoncée Lascaris. Pour lui, satisfait d'avoir mis la main à ce grand ouvrage, il tournait incessamment ses regards vers la Grèce. Ce sentiment était plus vif encore dans ce vieux adorateur de Platon, dans Gémiste chassé d'abord de son pays esclave. Le séjour de Rome et même de Florence ne put le retenir longtemps. Il aima mieux aller achever sa vie sous la domination des Turcs, au milieu des ruines d'Athènes. Arrêté par un charme puissant, il voulut mourir dans ces lieux sacrés pour lui, comme ces prêtres du polythéisme qui, au milieu du renversement de leurs idoles, lorsque les temples étaient détruits, la flamme du sanctuaire éteinte, ne pouvaient être arrachés du lieu où ils avaient adoré des divinités qui n'étaient plus.

Sans partager ce culte aveugle pour le sol de la Grèce défigurée par l'esclavage, Lascaris voulut aussi se rapprocher de son infortunée patrie. Après avoir rempli à Florence, à Rome, à Mantoue, cette noble tâche de multiplier, de répandre les sciences et la philosophie de la Grèce, quand il vit une génération nouvelle se former autour de lui, quand il fut assuré que l'inestimable dépôt conservé par ses efforts était désormais acquis au genre humain, malgré la faveur des républiques et des princes d'Italie, il revint en Sicile[1]. Il préféra cette contrée pour son dernier asile, parce qu'il y recevait plus vite des nouvelles de la Grèce, et qu'il pouvait y recueillir, par intervalle, quelques malheureux compatriotes échappés à l'oppression des Barbares. La civilisation de la Sicile était toujours imparfaite et

[1] Voir, à la suite, la note II.

grossière, les arts de la vie presque entièrement négligés, les sciences inconnues, l'usage du papier fort rare. Lascaris, par sa seule présence, y fonda cependant une école qui fut bientôt célèbre, et qui attira des disciples de toutes les villes d'Italie, et des autres contrées de l'Europe, même des îles Britanniques.

C'est là que ce généreux Grec, plus de trente ans après la ruine de Constantinople, s'entretenait encore de ses tristes souvenirs et de ses nobles espérances déjà presque accomplies. Il avait vu, dans ce long intervalle de temps, beaucoup de projets formés en Europe pour la délivrance de la Grèce: les pontifes de Rome l'avaient souvent réclamée; les rois l'avaient promise. Rien ne s'était fait. La mort de Mahomet avait affranchi l'Italie de la terreur, mais avait laissé la Grèce dans les fers de Bajazet.

Cependant l'esprit humain s'était éclairé; les arts avaient fait de rapides progrès; une industrie d'abord merveilleuse était devenue presque populaire. Lascaris recevait de Rome ou de Venise ces ouvrages, dont il avait apporté en Italie les précieux originaux, maintenant reproduits par un art indestructible. Un jour qu'entouré de ses disciples, il achevait de leur interpréter le sublime passage de Platon, racontant, sous une forme à demi fabuleuse, les vieilles traditions de l'Égypte sur l'île Atlantide, il apprit qu'un pilote Génois venait de découvrir un nouveau monde, et de retrouver cet autre hémisphère que les siècles antiques avaient connu, ou que Platon avait deviné.

Belle époque de l'histoire moderne! heureux âge de l'esprit humain, où les âmes encore jeunes et naïves avaient incessamment le plaisir de la science et l'émotion de la découverte!

Lascaris, avec une vivacité d'imagination que la vieillesse n'avait pas affaiblie, versa des larmes en apprenant cette nouvelle conquête du génie de l'homme. Dans les derniers temps de sa vie, il entretenait souvent les jeunes étrangers de cette grande révolution du monde; il parcourait avec eux tout ce qui s'était fait en Europe de grand et de nouveau depuis trente ans, les lettres florissantes, le génie des anciens retrouvé, leurs pensées entendues et inspirant des pensées nouvelles, enfin l'univers s'agrandissant,

à la même époque où les esprits s'éclairaient. Plein de ces réflexions, et toujours animé par ce prosélytisme des arts qui avait passionné sa jeunesse, Lascaris, avant de mourir, conduisit un jour les jeunes étrangers rassemblés près de lui au lieu où, pour la première fois, il était débarqué, dans sa fuite de Constantinople. Il voyait parmi ses disciples les successeurs de ces généreux Italiens, dont il avait alors reçu les secours. Le plus brillant d'entre eux, le plus zélé pour les arts de la Grèce, était le jeune Bembo[1], fils du sénateur de Venise, aux yeux duquel Lascaris avait autrefois justifié, sur ce même rivage, les arts et les sciences calomniés par la ruine de la Grèce.

Le sage vieillard prenait plaisir à rappeler ce souvenir, et à retracer l'image de ces premiers entretiens, comme assuré de les transmettre à la postérité, en les confiant à la mémoire et au talent de ses élèves. "Je vais bientôt quitter la vie, disait-il ; je ne laisse rien de moi ; mais je vous ai formés dans l'amour des arts et des nobles sentiments qui les inspirent. Après ma mort, vous retournerez dans votre patrie ; vous suivrez, dans la carrière des arts et du génie, ce mouvement qui doit entraîner l'Europe et qui commence par l'Italie. Combien de belles créations vous verrez éclore ! A quelle gloire vous serez vous-mêmes associés ! L'esprit de l'homme, échauffé par l'heureux levain de l'antiquité, fermente de toutes parts. Notre maître Platon a dit que les âmes arrivées à la vie retrouvaient par réminiscence tout ce quelles avaient su dans un autre monde et que, pour elles, apprendre c'était se souvenir. Ainsi, le génie de l'antiquité devient chaque jour l'inspiration, et comme la pensée des temps modernes. Quand vous jouirez de cette heureuse révolution, quand vous en partagerez la gloire, songez à la Grèce esclave et malheureuse ; souvenez-vous du jour où notre vaisseau fugitif vous apporta les monuments des anciens Hellènes. L'Europe ne sentira-t-elle pas enfin la dette de reconnaissance qui l'engage envers notre patrie ? Faudra-t-il attendre que ce nouveau monde qui vient à peine de sortir de l'Océan, instruit chaque jour par nos arts, dont il ne connaît pas encore le nom, s'intéresse à notre malheur, et nous envoie ses soldats et sa liberté ?

[1] Voir, à la suite, la note I.

Et la civilisation doit-elle prendre un si long détour, avant de reparaître sur cette terre, d'où elle est sortie tant de fois? Oui, poursuivit Lascaris avec une sorte de chaleur prophétique, l'Europe entière n'abandonnera pas cette gloire. Quelque jour, l'enthousiasme des arts nous suscitera des vengeurs parmi les héritiers du génie de nos pères."

Le vieillard ne survécut pas longtemps à cet entretien. Sa mort fut pleurée dans la Sicile, à laquelle il avait donné l'idée d'une civilisation plus douce et d'une vie meilleure. Ses disciples se répandirent dans l'Europe, emportant avec eux le souvenir de ses paroles, et cette heureuse tradition de la Grèce qui vivait en lui. On a vu longtemps à Messine, dans l'église des Carmélites, un tombeau de marbre blanc, que les premiers citoyens de la ville avaient élevé à Lascaris; mais ce monument, négligé dans la suite, a péri sans retour. Car l'indifférence est plus destructive que le temps; et le sauveur des arts de la Grèce, Lascaris, à qui l'Europe doit tant de reconnaissance, n'a laissé trace de lui-même que dans quelques souvenirs transmis par ses disciples, et que nous avons essayé de rassembler.

NOTES.

Note A. Les Grecs s'exageraient sans doute à leurs propres yeux la splendeur et la beauté de Constantinople ; mais cette ville n'en était pas moins, à l'époque de la conquête, remplie des plus précieux monuments de l'art antique. Elle renfermait plus de livres et de sciences que tout le reste de l'Europe. Telle était l'idée que s'en faisaient les Latins. Le pape Pie II, dont Gibbon a célébré la sagesse et les lumières, nous donne, à cet égard, un témoignage qui n'est pas douteux : "Constantinople, dit-il, était resté jusqu'à présent l'asile des lettres et le temple de la philosophie. Cette grande renommée de savoir qu'Athènes avait eue dans le temps de la puissance Romaine, Constantinople la gardait de nos jours."

Les peuples d'au delà les monts n'avaient pas moins d'admiration que les Italiens pour cette ville savante. Commines, qu'il faut regarder comme un témoin des opinions de son temps, dit en parlant de la renaissance des lettres : "Ce rétablissement ne se fût guère avancé, si Constantinople n'eût été prise et saccagée par Mahomet II, et si nous n'eussions pu dire encore une fois :

> Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
> Intulit agresti Latio.

Car ce fut alors que Lascaris, Chrysoloras, Chalcondyle, Bessarion, Trapezunce, Argyropule, Marulle, et un mot tous les hommes doctes de la Grèce, se retirant à sauveté vers les princes de l'Europe, y apportèrent aussi quant et quant eux tous les anciens auteurs, sans lesquels on ne pouvoit passer plus outre."

Il y a bien quelque confusion dans cette date et dans ces noms ; et probablement l'esprit humain aurait fini par passer outre, sans cette catastrophe ; mais ce qu'il s'agit de remarquer ici, c'est l'opinion des contemporains, et la manière dont ils virent la ruine de Byzance et l'émigration des Grecs.

Note B. La précieuse collection rassemblée par Constantin Lascaris existe encore, et porte en effet la marque du soin prévoyant, que nous avons attribué à ce zélateur des lettres. Transportée dans la Sicile et dans l'Italie, elle servit à faire connaître à l'Europe les plus célèbres écrivains de l'antiquité Grecque ; et maintenant elle est reléguée, en grande partie, dans la bibliothèque de l'Escurial. On y voit la trace des efforts de Lascaris, pour conserver, pour réunir ces débris du génie antique, et l'intention généreuse qui l'animait. Plusieurs

ouvrages transcrits de sa main portent des épigraphes qui rappellent quelques détails curieux, ou témoignent de quelque noble sentiment. Sur une belle copie de la *Politique* d'Aristote, sont écrits ces mots: "Louange à Dieu, auteur de tout bien ! Ce livre est le travail et la propriété de Constantin Lascaris de Byzance, et, après lui, de quinconque saura le comprendre : *Πλείστη χάρις τῷ Θεῷ αἰτίῳ παντὸς ἀγαθοῦ. Κωνσταντίνου Λασκάρεως τοῦ Βυζαντίου καὶ ὁ κόπος καὶ τὸ κτῆμα, καὶ μετ' αὐτὸν τοῦ συνιέντος.*"

Les manuscrits d'Hérodote, de Thucydide, d'Euripide, de Sophocle, de Platon, etc., portent diverses inscriptions relatives au séjour de Lascaris en Sicile et Italie. Il se trouve aussi dans cette collection des lettres adressées à d'autres fugitifs de Byzance, et des fragments historiques qui n'ont jamais été publiés. Un abrégé d'histoire universelle, que Lascaris avait conduit jusqu'à la prise de Constantinople, dont il fut témoin, se termine par le récit de la mort de l'empereur, et par ces paroles touchantes: "Avec lui périt la royauté des Romains, et la liberté, et la civilisation, et les sciences, et tout ce qu'il y a de bon. *Καὶ ἐπὶ τούτου ἀπώλετο ἡ βασιλεία τῶν Ῥωμαίων, καὶ ἡ ἐλευθερία, καὶ εὐγένεια, καὶ λόγος, καὶ πᾶν ἀγαθόν.*"

Note C. Ce Grec, l'un des plus savants et des plus ingénieux qui aient passé en Italie, vécut quelque temps dans l'île de Crète qui, sous le pouvoir de Venise, conservait une civilisation détruite dans le XVIIe siècle par la conquête des Turcs. Il était poëte et Platonicien.

Note D. Plusieurs écrivains avaient remarqué cette heureuse coïncidence de la découverte de l'imprimerie avec l'émigration des lettres Grecques en Occident. L'imprimerie fut inventée à l'époque précise où elle était le plus nécessaire, et sans doute parce qu'elle l'était. En effet, ces prétendus hasards, qui ont fait trouver tant de choses admirables, n'étaient presque toujours qu'une réponse aux besoins et à l'activité de l'esprit humain tourné plus particulièrement sur un objet. Toutes les allusions que nous avons faites à ce mémorable événement sont d'une exactitude littérale. La bulle du pape Nicolas V en faveur du roi de Chypre est le plus ancien monument connu de l'imprimerie, et se rapporte à l'année de la prise de Constantinople. Il est également vrai qu'un Grec, allié à la famille impériale, Jean Lascaris, travailla dans une imprimerie de Florence, vers la fin du XVe siècle. Ce Grec, qui était enfant à l'époque de la prise de Byzance, fut amené en Europe, où il devint célèbre par son esprit et son savoir. Laurent de Médicis l'envoya plusieurs fois en Orient, pour recueillir des manuscrits antiques; Louis XII et François Ier l'employèrent comme ambassadeur à Venise; Léon X se servit de ses conseils. Jean Lascaris était poëte, et il a célébré la découverte de l'imprimerie dans une pièce de vers que l'on peut traduire ainsi:

"Sur ces pages en lettres d'airain, le dieu des Muses de la Grèce antique a reconnu les caractères qu'autrefois il montra le premier, et il dit aux Muses: Que tardons-nous encore? nous sommes rappelés à la

vie. La Grèce va refleurir. Par l'industrie de Vulcain et la sagesse de Minerve, l'âme humaine a reçu d'immortels remèdes à son infirmité. L'imprimerie, comme un don céleste détaché du séjour éternel de la vérité, aplanit les routes glorieuses du poëte. Voyez ces fleurs nouvelles; voyez, à l'entrée de ces pages impérissables, le rameau suppliant qui vous est présenté. Les poëtes implorent en foule votre divin secours; conservez, ô Muses, la gloire de la patrie. Apollon dit; et, pressé d'accomplir sa promesse, il les conduit en Italie. Jupiter le permet; et ces filles brillantes de la liberté y fixèrent bientôt leurs pas, en regrettant le séjour divin de la Grèce."

Ces vers un peu chargés de mythologie sont un monument curieux de l'époque; mais ils ne valent pas sans doute les chants populaires de la Grèce moderne, publiés dans un précieux recueil où tout est neuf, la découverte et le commentaire.

NOTE E. "J'arrivai au lieu où est situé le fameux châtaignier connu à cause de sa prodigieuse grosseur, sous le nom de *Castagno di cento cavalli*, parce qu'on assure que cent chevaux pourraient se mettre à l'abri sous ses branches. Cet arbre est isolé et placé sur une pente douce. Il était consacré autrefois à sainte Agathe, etc., etc. C'est à la protection de sainte Agathe que les habitants de Catane se croient redevables de n'avoir pas été ensevelis sous des torrents de lave. Cependant tous les anciens édifices ont péri, et sous le règne de Guillaume le Bon, vingt mille habitants avec leur évêque furent abîmés avant qu'on eût pu tendre le voile sacré de sainte Agathe, qui a la vertu d'arrêter les flammes." (*Voyage de Swinburne dans les Deux-Siciles*, t. III.)

NOTE F. Philelphe, savant italien qui avait habité Constantinople, a fait cette remarque: "Viri aulici veterem sermonis dignitatem atque "elegantiam retinebant, imprimisque ipsæ nobiles mulieres, quibus, "quum nullum esset omnino cum viris peregrinis commercium, merus "ille ac purus Græcorum sermo servabatur intactus."

NOTE G. Les ruines de Sélinonte ont été souvent décrites, et tout récemment elles viennent d'être retracées, sous le rapport de l'art, avec une admirable pureté de dessin. L'illusion qui les fait prendre de loin pour une ville habitée est indiquée dans les récits de plusieurs voyageurs. "De loin, dit Swinburne, ces ruines ressemblent à une grande ville avec ses clochers; mes gens y furent trompés, et se réjouissaient d'arriver à un si bon gîte. Mais ils furent bien désappointés en ne trouvant qu'un morne silence et des objets de désolation." M. de Forbin, dans ses ingénieux souvenirs de Sicile, raconte qu'il rencontra dans ce lieu désert une pauvre famille qui l'habitait.

NOTE H. On a conservé quelques lettres de Constantin Lascaris, datées de la Sicile; elles n'ont été publiées que dans le catalogue d'Yriarté. On y retrouve cet amour des arts et de la patrie que nous avons essayé de dépeindre. Souvent aussi le découragement d'un trop

long malheur s'y fait sentir. Lascaris accuse avec amertume l'ingratitude des cours d'Italie pour quelques-uns de ses savants compatriotes. Il refuse de retourner à Rome, qu'il appelle la nouvelle Babylone, et il se plaint de la barbarie de la Sicile, où il veut pourtant demeurer. Voici un fragment d'une lettre qu'il adressait à Jean Pardo, savant Italien: "L'avarice des princes a relégué dans la Calabre Théodore élevé si haut dans l'étude de la philosophie. Elle a fait fuir Andronic, fils de Caliste, jusque dans les îles Britanniques, où il est mort sans amis. Elle a forcé Démétrius de retourner dans sa patrie, pour vivre esclave des Barbares. Je ne parle pas de mon maître, Argyropule, qui souffre la pauvreté dans Rome et vend successivement ses livres. Rome n'est plus. Ils n'existent plus ces grands citoyens de Rome qui aimaient également les lettres Latines et les lettres Grecques. Elle n'est plus cette Naples, colonie de Chalcis et d'Athènes, gymnase de l'éloquence grecque, où les Romains accouraient pour s'instruire. Tout est changé. Préoccupé de ces pensées et d'autres semblables, je demeure ici, les yeux attachés sur la mer, sur Charybde et Scylla, et sur ce périlleux détroit. Je m'afflige de rester en ce lieu; je gémis de ne pouvoir m'embarquer; je ne sais que faire ni dans quelle terre aller."

Le recueil d'Yriarté contient un autre fragment des écrits de Lascaris. C'est une espèce de préface de ses leçons publiques. Il y retrace les premiers efforts de l'Italie moderne pour étudier les lettres antiques, surtout depuis que beaucoup de Grecs savants se furent retirés en Italie, à cause des malheurs de leur patrie. Il désigne dans ce nombre Argyropule, Théodore Gaza, Andronic, Démétrius: "Ces hommes, dit-il, et beaucoup d'autres, se dispersèrent dans toutes les villes d'Italie; la langue Grecque fleurit, enseignée non-seulement par les Grecs, mais par les Italiens même, au point qu'il fut honteux d'ignorer notre littérature, et que notre langue devint plus commune en Italie que dans la Grèce même, désolée par tant de malheurs; et si la jalousie de quelques savants et le peu de générosité de quelques princes ne s'y fût opposée, tout serait rempli des monuments du génie Grec, comme aux jours de l'empire romain." Lascaris rappelle ensuite ses efforts pour répandre à Milan, à Naples, à Messine, le goût des lettres et de la philosophie Grecques; et se livrant à l'enthousiasme, qui seul l'avait soutenu dans cette tâche souvent ingrate. "Quel bien plus grand que les lettres! dit-il. Comment un homme peut-il l'emporter sur un autre, si ce n'est par la science? Le riche y trouve la parure de sa prospérité, le pauvre la consolation de ses maux et le courage de mépriser toutes les peines de la vie. Il faut donc se livrer à l'étude, et orner notre âme du trésor le plus précieux, de celui qu'on ne peut ravir, et qui se conserve pendant et après la vie."

NOTE I. Bembo rappelle dans ses lettres et dans le dialogue sur l'Etna, le souvenir des années qu'il a passées en Sicile, près de Constantin Lascaris. Il le nomme le plus vertueux et le plus éclairé des hommes: "Nihil illo sene humanius, nihil sanctius." Il parle de son éloquence, de son goût exquis pour les arts, et de sa philosophie sublime. Tel fut l'ascendant de ces Grecs expatriés sur les hommes les plus célèbres de l'Italie.

ANDRE DE CHÉNIER (1762—1794).

THIS elegant and original poet may almost be considered as the precursor of the romantic school of literature. Deeply penetrated with the spirit of classical antiquity, he revived the French language, which had become colourless and inanimate by the abuse of abstract forms, and his brilliant imagination took the public completely by surprise at a time when the artificial, pretty, *maniéré* style of Bertin, Parny and Dorat was looked upon as the *beau idéal* of lyric poetry. "Au moment où il parut," says M. Sainte-Beuve, "j'aperçois dans l'air une multitude de papillons : on eut enfin une abeille !" In reading the following piece, the student cannot fail to be struck by the new life which Chénier has thrown into the Alexandrine couplet, the rhythm of which is so often open to the charge of extreme monotony. "L'alexandrin," another critic aptly remarks, "apprit de l'hexamètre Grec la césure mobile, les variétés des coupes, les suspensions, les rejets..." A genuine liberal in politics, but decidedly opposed to the excesses of the demagogues, Chénier was sent to the scaffold on the 7th of Thermidor, two days before the downfall of Robespierre.

L'AVEUGLE.

"DIEU, dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros, écoute,
"O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
"Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant."

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des Molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
Ils l'écoutaient de loin ; et s'approchant de lui :
"Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?
"Serait-ce un habitant de l'empire céleste ?
"Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste

"Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
"Émeuvent l'air et l'onde et le ciel et les bois."

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
"Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger;
"(Si plutôt sous un corps terrestre et passager
"Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
"Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse!)
"Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
"Les humains près de qui les flots t'ont amené,
"Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
"Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
"Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
"Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

"—Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
"Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre;
"Mais toujours soupçonneux, l'indigent étranger
"Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
"Ne me comparez point à la troupe immortelle:
"Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
"Voyez; est-ce le front d'un habitant des cieux?
"Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
"Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
"C'est à celui-là seul que je suis comparable;
"Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris,
"Des chansons à Phébus voulu ravir le prix;
"Ni, livré comme Oedipe à la noire Euménide,
"Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide:
"Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
"Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

"—Prends; et puisse bientôt changer ta destinée,
"Disent-ils." Et tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gissant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant;

Qui malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

"Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
"Je vous salue, enfants venus de Jupiter.
"Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
"Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;
"Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
"Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
"Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
"Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
"Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots ;
"Car jadis, abordant à la sainte Délos,
"Je vis près d'Apollon à son autel de pierre,
"Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
"Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
"Puisque les malheureux sont par vous honorés.
"Le plus âgé de vous aura vu treize années.
"À peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
"Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
"Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.
"Prends soin du vieil aveugle.—O sage magnanime !
"Comment, et d'où viens-tu ? Car l'onde maritime
"Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

"—Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
"J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
"Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
"Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours ;
"Car jusques à la mort nous espérons toujours.
"Mais pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
"Ils m'ont je ne sais où jeté sur le rivage.

"—Harmonieux vieillard : tu n'as donc point chanté ?
"Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

"—Enfants, du rossignol la voix pure et légère
"N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
"Et les riches grossiers, avares, insolents,
"N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.

"Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
"Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
"J'allais; et j'écoutais le bêlement lointain
"De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
"Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
"Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
"Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
"Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité:
"Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
"Sont venus m'assaillir; et j'étais misérable
"Si vous, (car c'était vous) avant qu'ils m'eussent pris,
"N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

"—Mon père, il est donc vrai: tout est devenu pire.
"Car jadis aux accents d'une éloquente lyre,
"Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
"D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

"—Les barbares! J'étais assis près de la poupe.
"Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
"Chante: si ton esprit n'est point comme tes yeux,
"Amuse notre ennui; tu rendras grâce aux dieux.
"J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre;
"Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
"Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
"J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
"Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
"Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
"Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli;
"Que ton nom dans la nuit demeure enseveli.

"—Viens, suis nous à la ville; elle est toute voisine,
"Et chérit les amis de la muse divine.
"Un siége aux clous d'argent te place à nos festins;
"Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
"Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
"Te feront de tes maux oublier la mémoire.
"Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
"Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
"Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
"T'a lui-même dicté de si douces merveilles."

PIERRE ANTOINE LEBRUN
(1785—1874).

The two following pieces are taken from the *Voyage de Grèce*, a poem which M. Lebrun published in 1828, and which obtained immediately the greatest success. A critic has remarked of it: "le caractère de tout cet ouvrage, son originalité et sa valeur, c'est d'avoir été senti, vécu, avant de se convertir en rimes. Le poète l'a long temps porté dans son cœur et dans son cerveau avant de le transmettre au papier, et cette gestation a été féconde." M. Lebrun has left several other works, amongst which we may name a tragedy on Mary Stuart, partly imitated from Schiller, and brought out for the first time in 1820.

LA GRÈCE MODERNE.

Dans la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
Regardez : c'est la Grèce, et toute en un tableau.

Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus ; et sous ses doigts un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.
Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Du bâton recourbé, de la courte tunique,
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique,
Par un instinct charmant, et sans art adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glatinier sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne à l'ombre, il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe, au pied d'un chêne assis.

Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La Musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde; et l'Africain marche et porte à sa suite
Dans une cage d'or sa perdrix favorite:
Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
Rapide cavalier au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière.
De ses armes d'argent, que frappe le soleil,
Parmi les oliviers scintille la lumière.
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.
Voilà Sparte: voilà la Grèce tout entière:
Un esclave, un tyran, des débris, et des fleurs.

LE CIEL D'ATHÈNES.

Celui qui, loin de toi, né sous nos pâles cieux,
Athène, n'a point vu le soleil qui t'éclaire,
En vain il a cru voir le ciel luire à ses yeux,
Aveugle, il ne sait rien d'un soleil glorieux,
    Il ne connaît pas la lumière.

Athène, mon Athène est le pays du jour;
C'est là qu'il luit! c'est là que la lumière est belle!
Là que l'œil enivré la puise avec amour,
Que la sérénité tient son brillant séjour,
    Immobile, immense, éternelle!

Jusques au fond du ciel limpide et transparent,
Comme au fond d'une source on voit; tout l'œil y plonge:
L'air scintille, moiré comme l'air d'un courant,
Pur comme de beaux yeux, clair comme un front d'enfant,
    Doux comme l'été dans un songe.

Les nuages! combien ils lui sont étrangers!
À ce bleu firmament ils n'osent faire injure;
Ou, s'il en vient parfois, rapides passagers,
Peints d'or, d'azur, de pourpre, ils flottent si légers
    Que leur voile est une parure.

Ah ! comme il me reporte à ce climat si pur,
Ce ciel qui devant moi si tristement s'ennuie,
Dont le rideau jamais n'entr'ouvre un coin d'azur,
Où même les étés, comme l'hiver obscur,
Passent sous un voile de pluie !

La pluie est en Attique un spectacle nouveau ;
Amis, n'est-il pas vrai ? nul ne s'y souvient d'elle :
Nous sellions le coursier sans songer au manteau,
Sans soupçonner le ciel, qui se montrait si beau,
D'être à sa promesse infidèle.

Le matin, en s'ouvrant satisfaits de sommeil,
Nos yeux, sûrs d'un beau jour, l'interrogeaient sans crainte :
Et le soir, assurés d'un lendemain pareil,
Ils voyaient sans regret le radieux soleil
Descendre derrière Corinthe.

O soirs ! lorsqu'au Pirée, au milieu d'un ciel d'or,
Du golfe et de la mer rentraient les blanches voiles ;
Que l'insensible nuit nous surprenait au bord,
Et que nous demeurions assis longtemps encor,
Les yeux levés vers les étoiles !

L'air, ainsi qu'un lait pur, coulait délicieux ;
La transparente nuit brillait bleue et sereine ;
C'était un autre jour qui reposait les yeux.
Mais l'aube de la lune aux astres radieux
Annonçait leur rêveuse reine.

Du Pentélique alors, dans sa pâle beauté,
Elle montait sans bruit ; les champs, les monts, les ondes,
Alors tout se taisait, hors mon cœur agité,
Plein d'un trouble inconnu, par degrés transporté
Loin des hommes vers d'autres mondes.

Mais sitôt que l'iman, du haut du minaret,
De la nuit dans l'air pur chantait l'heure première,
Vers Athène à grands pas rentrant non sans regret,
Nous allions au couvent du souper déjà prêt
Chercher la table hospitalière.

"Quand reverrai-je Athène?" Ainsi de tous leurs vœux
Ses fils la demandaient sur la rive lointaine.
Sur leur pays souvent je reporte les yeux,
Et, transfuge du mien, souvent ici, comme eux,
Je dis: "Quand reverrai-je Athène!"

Doux bords, même embellis de mes jours de douleur!
Chemin de Marathon! Kelidonou! Colone!
O penchant de l'Hymette! ô leur fraîche couleur,
Quand le matin peignait comme un pêcher en fleur
Le mont qui d'abeilles bourdonne!

La nuit, en sommeillant, j'y vais dans mon vaisseau;
J'y marche, parle, agis: le jour encor j'en rêve.
Tout m'y reporte, un arbre, une fleur, un oiseau,
Un son léger, le bruit des feuilles ou de l'eau,
Ou la poussière qui s'élève.

Si je lis, et soudain que du lieu si connu
Un nom sous mon regard passe par aventure,
En Attique soudain me voilà revenu:
L'œil fixe sans objet, rêveur, le sein ému,
J'interromps longtemps ma lecture!

Sans cesse enfin j'y vole, égarant mon essor
Du Pnyx aux oliviers, de la source au platane;
Du couvent de Daphné je cueille les fruits d'or,
Bois de l'eau du Céphise et mange en songe encor
Les blonds raisins de la sultane.

Je suis cette hirondelle, hôtesse de Fauvel,
Que, dans Athène aussi, notre vue amusée,
Parmi les monuments, d'un vol continuel,
Regardait s'enivrer comme folle du ciel
Et du beau temple de Thésée.

Elle égayait le toit de l'hospitalité,
Autour du nid causeur sans mesure empressée;
De son gazouillement tant de fois écouté,
De son nid, de ses jeux, de sa vive gaîté,
Elle a fait rêver ma pensée.

J'ai quitté sans retour ce lieu de souvenir
Elle encore y demeure, au beau temple fidèle.
Si, voyageuse aussi, son temps vient à finir,
Elle n'en part jamais que pour y revenir :
Hélas ! trop heureuse hirondelle !

Loin d'Athène asservie, un jour, avec l'été,
On la voit à Memphis partir à tire-d'aile.
Après le long voyage, au pays regretté
Son retour attendu trouve la liberté :
Hélas ! trop heureuse hirondelle !

Laissons, il en est temps, ce trop aimable lieu.
Je suis comme l'amant d'une femme bien chère,
Qui, prêt à la quitter, plein encor d'un doux feu,
Multiplie, en partant, ses caresses d'adieu,
Sans pouvoir donner la dernière.

Athène, Athène, adieu ! Je ne dois plus te voir,
Mais mon âme toujours hantera tes demeures.
O mes vers, je rends grâce à votre heureux pouvoir ;
Et dans mon souvenir vous avez fait ce soir
Couler de délectables heures.

CASIMIR DELAVIGNE (1793—1843).

THE *Méssenniennes* of this elegant poet have supplied us with a choice fragment on the subject of enslaved Greece. M. Delavigne was equally distinguished as a dramatic writer. His tragedies *les Vêpres Siciliennes* (1819), *Marino Faliero* (1829), *Louis XI.* (1832), *les Enfants d'Edouard* (1833), combine all the excellence of the most beautiful style with an amount of boldness to which the strict admirers of Racine had not accustomed us.

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAIENNE.

O SOMMETS du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur!
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
    Sous tes bosquets hospitaliers
J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
    Un vieux pâtre de Thessalie.

"Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
"Berger, quelle déesse habite ces fontaines?
"Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
    "Entr'ouvrir l'écorce des chênes?
"Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux?
"Ce gazon, que rougit le sang d'un sacrifice,
"Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
    "Est-ce le tombeau d'Eurydice?"

Mais le pâtre répond par ses gémissements ;
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères,
Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères
    Égorgés par les Musulmans.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons délicieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?
" Quelle cité jadis a couvert ces collines ?
" —Sparte," répond mon guide...Eh quoi ! ces murs déserts,
Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines,
Voilà Sparte, et sa gloire a rempli l'univers !
Le soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
        Insulte aux grandes ombres
    Des enfants d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ces portiques sombres ?
    Mânes des trois cents, est-ce vous ?

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil, par la mort habité ?
Est-ce pour faire ombrage à ta captivité,
    Que ces nobles fleurs sont écloses ?
Non, ta gloire n'est plus ; non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant,
    Secouer la poudre olympique.

O sommets du Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?
Ils sont sur tes débris ! Aux armes ! voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure !
Voici la Liberté, tu renais à son nom ;
Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
    Ce qui reste du Parthénon.

Des champs du Sunium, des bois du Cythéron,
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune !

Vous, relevez les murs ; vous, préparez les dards ;
Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars ;
    Là fut l'autel de la Fortune.
Autour de ces rochers rassemblez-vous, vieillards,
        Ce rocher portait la tribune ;
Sa base encor debout parle encor aux héros
    Qui peuplent la nouvelle Athènes ;
Prêtez l'oreille...il a retenu quelques mots
    Des harangues de Démosthènes.

Guerre, guerre aux tyrans ! Nochers, fendez les flots !
Du haut de son tombeau Thémistocle domine
    Sur ce port qui l'a vu si grand ;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
    Le nom sacré de Salamine.
Guerre aux tyrans ! Soldats, le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage !
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage.
Pour revenir vainqueur, par là sortit Cimon ;
C'est là que de son père on suspendit l'image !
Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
    C'est le chemin de Marathon.

O sommets du Taygète, ô débris du Pirée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux ?
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux !

VICTOR MARIE HUGO (1802—18)

The following piece, taken from M. Victor Hugo's "*Orientales,*" displays all the brilliancy of colouring and vigour which are so characteristic of the author's lyric poetry. The "Orientales," published in 1828, treat exclusively, as the title sufficiently shows, of subjects connected with Eastern life and manners.

NAVARIN.

῏Η ἦ ἦ ἦ ἦ, *τρισκάλμοισιν,*
῍Η ἠ ἦ ἦ ἦ, *βάρισιν ὀλόμενοι.*
ESCHYLE, *les Perses.*

Hélas ! hélas ! nos vaisseaux,
Hélas ! hélas ! sont détruits !

I.

CANARIS ! Canaris ! pleure ! cent vingt vaisseaux !
Pleure ! une flotte entière !—Où donc, démon des eaux,
Où donc était ta main hardie ?
Se peut-il que sans toi l'Ottoman succombât ?
Pleure comme Crillon exilé d'un combat :
Tu manquais à cet incendie !

Jusqu'ici, quand parfois la vague de tes mers
Soudain s'ensanglantait, comme un lac des enfers,
D'une lueur large et profonde,
Si quelque lourd navire éclatait à nos yeux,
Couronné tout à coup d'une aigrette de feux,
Comme un volcan s'ouvrant dans l'onde ;

Si la lame roulait turbans, sabres courbés,
Voiles, tentes, croissants, des mâts rompus tombés,
Vestiges de flotte et d'armée,

Pelisses de vizirs, sayons de matelots,
Rebuts stigmatisés de la flamme et des flots,
Blancs d'écume et noirs de fumée ;

Si partait de ces mers d'Égine ou d'Iolchos
Un bruit d'explosion, tonnant dans mille échos
Et roulant au loin dans l'espace,
L'Europe se tournait vers le rouge Orient ;
Et, sur la poupe assis, le nocher souriant
Disait : "C'est Canaris qui passe !"

Jusqu'ici, quand brûlaient au sein des flots fumants
Les capitans-pachas avec leurs armements,
Leur flotte dans l'ombre engourdie,
On te reconnaissait à ce terrible jeu ;
Ton brûlot expliquait tous ce vaisseaux en feu ;
Ta torche éclairait l'incendie !

Mais pleure aujourd'hui, pleure, on s'est battu sans toi !
Pourquoi, sans Canaris, sur ces flottes pourquoi
Porter la guerre et ses tempêtes ?
Du Dieu qui garde Hellé n'est-il plus le bras droit ?
On aurait dû l'attendre ! Et n'est-il pas de droit
Convive de toutes ces fêtes ?

II.

Console-toi : la Grèce est libre.
Entre les bourreaux, les mourants,
L'Europe a remis l'équilibre ;
Console-toi : plus de tyrans !
La France combat : le sort change.
Souffre que sa main qui vous venge
Du moins te dérobe en échange
Une feuille de ton laurier.
Grèces de Byron et d'Homère,
Toi, notre sœur, toi, notre mère,
Chantez ! si votre voix amère
Ne s'est pas éteinte à crier.

Pauvre Grèce, qu'elle était belle
Pour être couchée au tombeau !
Chaque vizir, de la rebelle
S'arrachait un sacré lambeau.
Où la fable mit ses Ménades,
Où l'amour eut ses sérénades,
Grondaient les sombres canonnades
Sapant les temples du vrai Dieu ;
Le ciel de cette terre aimée
N'avait, sous sa voûte embaumée,
De nuages que la fumée
De toutes ses villes en feu.

Voilà six ans qu'ils l'ont choisie !
Six ans qu'on voyait accourir
L'Afrique au secours de l'Asie
Contre un peuple instruit à mourir !
Ibrahim, que rien ne modère,
Vole de l'Isthme au Belvédère,
Comme un faucon qui n'a plus d'aire,
Comme un loup qui règne au bercail ;
Il court où le butin le tente,
Et lorsqu'il retourne à sa tente,
Chaque fois sa main dégouttante
Jette des têtes au sérail !

III.

Enfin !—C'est Navarin, la ville aux maisons peintes,
La ville aux dômes d'or, la blanche Navarin.
Sur la colline assise entre les térébinthes,
Qui prête son beau golfe aux ardentes étreintes
De deux flottes heurtant leurs carènes d'airain.

Les voilà toutes deux :—la mer en est chargée,
Prête à noyer leurs feux, prête à boire leur sang.
Chacune par son dieu semble au combat rangée :
L'une s'étend en croix sur les flots allongée ;
L'autre ouvre ses bras lourds et se courbe en croissant.

Ici l'Europe : enfin l'Europe qu'on déchaîne !
Avec ses grands vaisseaux voguant comme des tours.
Là, l'Égypte des Turcs, cette Asie africaine,
Ces vivaces forbans, mal tués par Duquesne,
Qui mit en vain le pied sur ces nids de vautours !

IV.

Écoutez !—Le canon gronde.
Il est temps qu'on lui réponde.
Le patient est le fort.
Éclatent donc les bordées !
Sur ces nefs intimidées,
Frégates, jetez la mort !
Et qu'au souffle de vos bouches
Fondent ces vaisseaux farouches,
Broyés aux rochers du port !

La bataille enfin s'allume :
Tout à la fois tonne et fume.
La mort vole où nous frappons.
Là, tout brûle pêle-mêle.
Ici, court le brûlot frêle,
Qui jette aux mâts ses crampons,
Et, comme un chacal dévore
L'éléphant qui lutte encore,
Ronge un navire à trois ponts.

—L'abordage ! l'abordage !—
On se suspend au cordage,
On s'élance des haubans.
La poupe heurte la proue.
La mêlée a dans sa roue
Rameurs courbés sur leurs bancs,
Fantassins pleurant la terre,
L'épée et le cimeterre,
Les casques et les turbans !

La vergue aux vergues s'attache :
La torche insulte à la hache ;
Tout s'attaque en même temps.
Sur l'abîme la mort nage.
Épouvantable carnage !
Champs de bataille flottants,
Qui, battus de cent volées,
S'écroulent sous les mêlées,
Avec tous leurs combattants.

V.

Lutte horrible ! Ah ! quand l'homme, à l'étroit sur la terre,
Jusque sur l'Océan précipite la guerre,
Le sol tremble sous lui, tandis qu'il se débat.
La mer, la grande mer joue avec ses batailles.
Vainqueurs, vaincus, à tous elle ouvre ses entrailles :
Le naufrage éteint le combat.

O spectacle ! Tandis que l'Afrique grondante
Bat nos puissants vaisseaux de sa flotte imprudente,
Qu'elle épuise à leurs flancs sa rage et ses efforts,
Chacun d'eux, géant fier, sur ces hordes bruyantes,
Ouvrant à temps égaux ses gueules foudroyantes,
Vomit tranquillement la mort de tous ses bords !

Tout s'embrase : voyez ! l'eau de cendre est semée,
Le vent aux mâts en flamme arrache la fumée,
Le feu sur les tillacs s'abat en ponts mouvants.
Déjà brûlent les nefs ; déjà, sourde et profonde,
La flamme en leurs flancs noirs ouvre un passage à l'onde,
Déjà, sur les ailes des vents,

L'incendie, attaquant la frégate amirale,
Déroule autour des mâts son ardente spirale,
Prend les marins hurlant dans ses brûlants réseaux ;
Couronne de ses jets, la poupe inabordable,
Triomphe, et jette au loin un reflet formidable,
Qui tremble, élargissant son circle sur les eaux.

* * * * *

VII.

Silence ! Tout est fait : tout retombe à l'abîme.
L'écume des hauts mâts a recouvert la cime.
Des vaisseaux du sultan les flots se sont joués.
Quelques-uns, bricks rompus, prames désemparées,
Comme l'algue des eaux qu'apportent les marées,
Sur la grève noircie expirent échoués.

Ah ! c'est une victoire !—Oui, l'Afrique défaite,
Le vrai Dieu sous ses pieds foulant le faux prophète,
Les tyrans, les bourreaux, criant grâce à leur tour,
Ceux qui meurent enfin sauvés par ceux qui règnent,
Hellé lavant ses flancs qui saignent,
Et six ans vengés dans un jour !

Depuis assez longtemps les peuples disaient : "Grèce !
Grèce ! Grèce ! tu meurs. Pauvre peuple en détresse,
À l'horizon en feu chaque jour tu décrois.
En vain, pour te sauver, patrie illustre et chère,
Nous réveillons le prêtre endormi dans sa chaire,
En vain nous mendions une armée à nos rois.

"Mais les rois restent sourds, les chaires sont muettes,
Ton nom n'échauffe ici que des cœurs de poëtes.
À la gloire, à la vie on demande tes droits ?
À la croix Grecque, Hellé, ta valeur se confie...
C'est un peuple qu'on crucifie !
Qu'importe, hélas ! sur quelle croix !

"Tes dieux s'en vont aussi. Parthénon, Propylées,
Murs de Grèce, ossements des villes mutilées,
Vous devenez une arme aux mains des mécréants.
Pour battre ses vaisseaux du haut des Dardanelles,
Chacun de vos débris, ruines solennelles,
Donne un boulet de marbre à leurs canons géants !"

Qu'on change cette plaine en joyeuse fanfare !
Une rumeur surgit de l'Isthme jusqu'au Phare.

Regardez ce ciel noir plus beau qu'un ciel serein.
Le vieux colosse Turc sur l'Orient retombe,
La Grèce est libre, et dans la tombe
Byron applaudit Navarin.

Salut donc, Albion, vieille reine des ondes!
Salut, aigle des Czars, qui planes sur deux mondes!
Gloire à nos fleurs de lis, dont l'éclat est si beau!
L'Angleterre aujourd'hui reconnaît sa rivale.
Navarin la lui rend. Notre gloire navale
À cet embrasement rallume son flambeau.

Je te retrouve, Autriche!—Oui, la voilà, c'est elle!
Non pas ici, mais là,—dans la flotte infidèle.
Parmi les rangs Chrétiens en vain on te chercha.
Nous surprenons, honteuse et la tête penchée,
Ton aigle au double front cachée
Sous les crinières d'un pacha!

C'est bien ta place, Autriche!—On te voyait naguère
Briller près d'Ibrahim, ce Tamerlan vulgaire;
Tu dépouillais le morts qu'il foulait en passant;
Tu l'admirais, mêlée aux eunuques serviles,
Promenant au hasard sa torche dans les villes,
Horrible, et n'éteignant le feu qu'avec du sang.

Tu préférais ces feux aux clartés de l'aurore.
Aujourd'hui qu'à leur tour la flamme enfin dévore
Ses noirs vaisseaux, vomis des ports Égyptiens,
Rouvre les yeux, regarde, Autriche abâtardie!
Que dis-tu de cet incendie?
Est-il aussi beau que les siens?

Novembre 1827.

ALPHONSE MARIE LOUIS PRAT DE LAMARTINE (1790—1868).

THE passage we have introduced here is taken from a splendid poem entitled "*le dernier chant du Pèlerinage de Childe-Harold,*" which was published for the first time in 1823. "M. de Lamartine," says a critic, "voulant conduire le poème Anglais jusqu'à son véritable terme, le mort du héros, le reprend où Lord Byron l'avait laissé, et sous la fiction transparente du nom d'Harold, chante les dernières actions ou les dernières pensées de Lord Byron lui-même, son passage en Grèce et sa mort." Whilst the *dernier chant* exhibits the usual harmony which distinguishes M. de Lamartine's poetry, it is also remarkable for an amount of life and narrative power not usually apparent in the writer's other works except *Jocelyn.*

DISCOURS DE CHILDE-HAROLD AUX GRECS ARMÉS POUR LA LIBERTÉ.

LE soleil, se plongeant sous les monts de l'Attique,
Prolonge sur Phylé l'ombre du Pentélique.
Appuyé sur le tronc de l'arbre de Daphné,
De chefs et de soldats Harold environné,
Comme un fils revenu des rives étrangères
Qui partage au retour ses présents à ses frères,
Leur montre de la main, sur la poussière épars,
Ces faisceaux éclatants de lances, de poignards,
Ces monceaux de boulets qui sillonnent la terre,
Ces chars retentissants qui roulent le tonnerre,
L'or qui paye le sang, le fer qui ravit l'or.
Les chefs à leurs soldats partagent ce trésor;
Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve,
L'Étolien couvert d'une saie au poil fauve,
Les dauphins de Parga, ces hardis matelots
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots,

Le laboureur armé des vallons de Phocide,
Le nomade pasteur des fiers coursiers d'Élide,
Aux sons de la trompette, aux accents du tambour,
Sous leurs drapeaux bénits défilent tour à tour,
Déroulent les faisceaux, et, parés de leurs armes,
Leur promettent du sang en les baignant de larmes.

Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain,
Qui, le soc, le trident, ou l'olive à la main,
Venait, comme les dieux, entouré de mystère,
Porter un nouveau culte ou des lois à la terre.
Mais Harold, imposant silence à leurs transports:
" Je ne suis qu'un barbare, étranger sur vos bords,
Fils d'un soleil moins pur et de moins nobles pères,
Indigne, ô fils d'Hellé, de vous nommer mes frères,
Vous dont le monde entier, en comptant les aïeux,
Ne nomme que des rois, de héros ou des dieux!
Mais, partout où le temps fait luire leur mémoire,
Où le cœur d'un mortel palpite au nom de gloire,
Où la sainte pitié penche pour le malheur,
La Grèce compte un fils, et ses fils un vengeur!...
Je ne viens point ici, par de vaines images,
Dans vos seins frémissants réveiller vos courages:
Un seul cri vous restait, et vous l'avez jeté.
Votre langue n'a plus qu'un seul mot!...Liberté!
Et que dire aux enfants ou de Sparte ou d'Athènes?
Ce ciel, ces monts, ces flots, voilà vos Démosthènes!
Partout où l'œil se porte, où s'impriment les pas,
Le sol sacré raconte un triomphe, un trépas;
De Leuctre à Marathon, tout répond, tout vous crie
" Vengeance! liberté! gloire! vertu! patrie!"
Ces voix, que les tyrans ne peuvent étouffer,
Ne vous demandent pas des discours, mais du fer.
Le voilà: prenez donc! armez-vous! que la terre
Du sang de ses bourreaux enfin se désaltère!
Si le glaive jamais tremblait dans votre main,
Souvenez-vous d'hier, et songez à demain!
Pour confondre le lâche et raffermir les braves,
Le seul bruit de leurs fers suffit à des esclaves!
Moi, pour prix du trésor que je viens vous offrir,

Je ne demande rien, que le droit de mourir,
De verser avec vous sur les champs du carnage
Un sang bouillant de gloire et digne d'un autre âge,
Et de voir, en mourant, mon génie adopté
Par les fils de la Grèce et de la Liberté !
Oui, pourvu qu'en tombant pour votre sainte cause
Je réponde à l'exil par une apothéose ;
Que sur les fondements d'un nouveau Parthénon
La gloire d'une larme arrose un jour mon nom,
Et que de l'Occident ma grande ombre exilée
S'élève dans vos cœurs un brillant mausolée,
C'est assez ! Le martyre est le sort le plus beau,
Quand la liberté plane au-dessus du tombeau."

NOTES.

NOTICE SUR M. VILLEMAIN.

P. v. l. 5. PLANCHE (Joseph) [1762—1853]; has left a Greek dictionary which enjoyed considerable reputation when first published, although it has now long been superseded.

l. 10. LUCE DE LANCIVAL (Jean Charles Jullien) [1764—1810]. His most celebrated work is a poem entitled *Achille à Scyros.*

l. 13. *concours général*...the annual competition between all the Paris colleges for prizes on literary and scientific subjects.

l. 16. FONTANES (Louis Marcellin de) [1757—1821], president of the *Corps Législatif* (1804), grand master of the university (1808—1815). After having been one of the most obsequious flatterers of Napoleon, he allied himself to the cause of the Bourbons, and was created a peer of France by Louis XVIII. His works, both in prose and in poetry, are remarkable for the extreme polish of the style, but they are deficient in vigour. The best of his poems entitled *Le Jour des Morts* is an imitation of Gray's *Elegy written in a country churchyard;* his *Éloge de Washington*, pronounced in 1800 at a military ceremony in the Hôtel des Invalides, attracted the notice of Bonaparte, then first consul. "M. de Fontanes prononça en un langage étudié, mais superbe, l'éloge funèbre du héros de l'Amérique" (*Thiers*).

l. 26. MONTAIGNE (Michel de) [1533—1592], the celebrated author of the "*Essais.*"

l'Académie Française. The French Academy was founded by Cardinal Richelieu in 1635; it consists of forty members.

l. 29. FABRE (Marie Joseph Victorin) [1785—1831], a second-rate *littérateur* (*Éloge de Boileau*, 1805; *Éloge de P. Corneille*, 1808; *Tableau Littéraire du XVIIIe siècle*, 1810, etc.).

DROZ (François Xavier Joseph) [1773—1850], "écrivain estimable," says M. Bouillet. His best work is a history of the reign of Louis XVI. (3 vols. 8°, 1839—1842), in which he shews that the French Revolution might have been prevented, or guided into the channel of moderate liberalism.

JAY (Antoine) [1770—1854], a journalist on the liberal side. The boldness of his attacks against the Bourbons in *la Minerve* (1818) sent him to prison. He wrote a history of Cardinal Richelieu (1815, 2 vols. 8°).

l. 33. SUARD (Jean Baptiste Antoine) [1734—1810], known especially as the translator of Robertson's historical works; a large number of news-

paper articles, biographical notices, and *éloges* composed by him, have been reprinted in a collected form under the title *Mélanges de littérature* (5 vols. 8°, 1803—5).

l. 34. NARBONNE (Louis de) [1755—1813], minister of war under Louis XVI. (December, 1791—March, 1792). aide-de-camp of Napoleon, and ambassador at Vienna; took part in the congress of Prague, and in the negociations at Torgau. See M. Villemain's interesting notice of him in the *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, Series 1.

CONSTANT DE REBECQUE (Henri-Benjamin) [1767—1830], distinguished as a politician and a writer, was on intimate terms with Madame de Staël and all the leaders of the liberal side. Has left a great number of political *brochures* and other works. (*De La Religion*, 1824—31, 5 vols. 8°; *du Polythéisme Romain*, 1833, 2 vols. 8°). The most celebrated of his compositions is a novel entitled *Adolphe*, 1816, 8°, "Sèche analyse du cœur humain dans une situation donnée" (Haag). See an excellent article on him in *La France Protestante*, vol. III.; also Sainte-Beuve's *Causeries du Lundi* and *Portraits contemporains*.

P. vi. l. 23. LA SORBONNE, originally a college founded in Paris by Robert de Sorbon [1201—1274], now the building where the professors of the Paris *facultés* give their lectures.

l. 24. M. GUIZOT (François-Pierre-Guillaume) [1787—1874], had been appointed lecturer on modern history in 1812.

l. 39. LOUIS XVIII. (Louis Stanisles Xavier, comte de Provence) [1775—1824], brother of Louis XVI. and of Charles X.

l. 42. DECAZES (Elie, duke) [1780—1860], minister of the interior during the reign of Louis XVIII. (1818—1820), ambassador in England (1820—21), peer of France; a liberal and accomplished statesman.

P. vii. l. 3. ROGER (François) [1776—1842] has written a few amusing comedies.

l. 5. DACIER (Bon Joseph) [1742—1833], distinguished as a scholar and an archæologist. Published a translation of Ælian and of Xenophon's *Cyropædia*.

doyen, senior member.

l. 8. MAI (Angelo) [1782—1854], cardinal (1838), librarian at the Vatican, and known throughout Europe for his palæographic studies and classical publications.

l. 16. VILLÈLE (Jean Baptiste Séraphin Joseph, count de) [1773—1854], one of the cleverest but most unpopular ministers during the Restoration. Was president of the council from 1822 till 1828, when the liberals having obtained a majority in the elections, the cabinet was compelled to resign.

l. 19. LACRETELLE (Jean Charles Dominique) [1766—1855] has left several historical works of considerable merit. "Il racontait," says M. Vinet, "avec une élégance animée l'histoire du dix-huitième siècle, celle du seizième, et les annales de la révolution à peine endormie dans les bras d'un grand capitaine."

l. 20. CHÂTEAUBRIAND (François Auguste, viscount) [1768—1848], the greatest French prose-writer of the present century. His *Atala* (1801), *Le Génie du Christianisme* (1802), *Les Martyrs* (1809), *Mémoires d'outre-tombe* (1849—50), are full of beauties of the highest order.

CHARLES X. (Charles Philippe, count d'Artois) [1757—1836], King of France in 1824, dethroned in 1830, was the fourth son of the Dauphin Louis, son of Louis XV.

l. 24. COUSIN (Victor) [1792—1867], equally celebrated as a metaphysician and as a writer, was the founder of the French eclectic school of philosophy. The list of his numerous works includes contributions to history (*La jeunesse de Madame de Longueville*, *Madame de Sablé*, *Madame de Chevreuse*, etc.), general literature (*Du Vrai, du Beau, du Bien*, etc.), and classical lore (*Abelardi opera*, etc.), besides editions of Plato and Descartes, lectures on metaphysical science, ete.

l. 25. LE GLOBE was a liberal newspaper founded in 1824 by Messrs Dubois, Duvergier de Hauranne, and other distinguished members of the opposition. From being a *doctrinaire* periodical, it soon drifted into Saint-Simonism under the influenee of M. Pierre Leroux.

l. 28. ÉVREUX (in L. *Ebroicæ*; *Mediolanum Auletiorum*), anciently the capital of the *Aulerci-Eburovices*. The department of which it is the chief town takes its name from the river Eure.

l. 30. *l'Adresse des* 221. In consequence of the appointment of an ultra-royalist ministry under the presidency of Prince Polignac (Nov. 1829), the 221 members of the opposition in the chamber of deputies voted an address to the king (March 16, 1830) strongly condemning the course adopted by the government.

l. 37. ,LOUIS PHILIPPE, king of the French (1773—1850), son of Philippe-*Égalité*, duke d'Orléans.

PRÉFACE.

P. ix. l. 8. *le sont*, are (it).

l. 10. *diserts*, fluent and elegant in their speech.

l. 28. *naguère*, lately: (contract. for *il n'y a guère*).

l'héroïque résistance de 1820, prepared, as is well known, by the efforts of the *Hetairists* whom the revolutions of Spain, Sicily, Piedmont and Naples, had encouraged in this attempt to assert the independence of Greece.

l. 30. *Musulmane* (*etym.* Arab. *moslem*, submissive).

P. x. l. 2. *artilleur*, from the O. F. *artiller* to arm. *Artillerie* meant at first arms or engines of war, generally; and, specially, such arms as the bow, cross-bow, etc.

l. 4. IBRAHIM-PASHA (1792—1848), viceroy of Egypt.—The word *Pasha* is derived from the Turk. *Pascha* = governor, high dignitary.

l. 12. TRIESTE (L. *Tergeste*), a town of Illyria.

l. 20. *fanatisme*, from *fanatique*, L. *fanaticus*.

l. 22. *l'été de* 1825. The heroic siege of Missolonghi lasted from July 1825 to April 22, 1826, when the town was taken by Ibrahim.

l. 25. *le plus expérimenté des anciens Clephtes*. Marco Bozaris [1789—1823]. *Clephte*, a thief, a highwayman (Gr. κλέπτης).

l. 26. *a commencé de s'introduire*, has begun to introduce itself. *Commencer* takes indifferently the preposition *à* or *de* before another verb.

l. 36. *un homme qui se croyait garant*. The emperor of Russia, Alexander II., is meant here.

l. 40. *une guerre immense*, the war against Napoleon.

l. 42. *les troubles récents de la Russie;* allusion to the conspiracy which broke out in 1826, shortly after the death of Alexander I., and which was the result of the efforts made since 1817 by secret political societies, framed on the model of those of Germany.

P. xi. l. 13. *On dit qu'Alexandre*...ALEXANDER I. PAULOWITZ [1777—1825] succeeded in 1801 to his father Paul I., as emperor of Russia.

l. 18. *du débordement de la Newa.* This terrible inundation took place on the 19th of November, 1824, when property to the amount of 100,000,000 roubles (£4,000,000) was destroyed in St Petersburg. The people regarded this calamity as a judgment of heaven for not having assisted their Christian brethren in Greece during their recent and frightful persecution from the Turks.

l. 21. *Avant son départ pour la Crimée.* Alexander left for the Crimea on the 1st of September (old style, 13th), the day after a solemn service had been celebrated in the cathedral of Kazan, on the translation of the bones of the great prince Alexander Newski from the place of his sepulture at Vladimir to that holy fane on the banks of the Neva.

l. 28. MISSOLONGHI is situated in Ætolia, at the mouth of the gulf of Patras.

l. 45. MONTESQUIEU (*Charles de Secondat, baron de*) [1689—1755], a distinguished writer. Principal works: *Les Lettres Persanes* (1721), *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* (1734), *L'esprit des Lois* (1748).

P. xii. l. 25. PIE VII. (*Barnabas Chiaramonti*) [1740—1823], elected Pope in 1800. Persecuted and imprisoned by Napoleon.

l. 27. *deuil*, mourning (O. F. *doel*, *duel*, *deul*), from the L. *dolere*.

l. 34. *La Grèce meurt longtemps*, it takes a long time for Greece to die.

l. 45. *multiplier les cordons de têtes.*

> "Le sérail ;...cette nuit il tressaillait de joie.
> Au son des gais tambours, sur des tapis de soie,
> Les sultanes dansaient sous son lambris sacré,
> Et, tel qu'un roi couvert de ses joyaux de fête,
> Superbe, il se montrait aux enfants du prophète,
> De six mille têtes paré!"—(*Victor Hugo.*)

l. 46. *sérail.* (Turk. *seraï*, a palace.)

P. xiii. l. 23. *à tous les titres*, in every respect.

faire de pieuses quêtes, make pious collections. *Quête* (from the L. *quæsitus*) means originally *search;* "Ils conviennent de prix et se mettent en *quête*." (*La Fontaine.*)

l. 39. HYDRA (L. *Hydrea*), an island on the western coast of Argolis.

> "Adieu, fière patrie, Hydra, Sparte nouvelle!
> La jeune liberté par des chants se revèle;
> Des mâts voilent tes murs, ville de matelots!—
> (*Victor Hugo.*)

P. xiv. l. 12. *trêve*, truce (O. F. *trive*, from the Gothic *triggua*), originally security, peace.

l. 15. *ces belles paroles de Chrysostôme.* CHRYSOSTOM (*John*) [?344—407], archbishop of Constantinople (397), one of the most learned, and certainly the most eloquent of the Greek fathers. The words here quoted in a French translation, by M. Villemain, form part of the celebrated discourse which Chrysostom addressed to the emperor Theodosius I., who had threatened to destroy Antioch in consequence of a violent sedition.

l. 27. *jonchée*, strewn, from *jonc*, a rush.

l. 29. *la citadelle d'Athènes, assiégée par les Turcs.* Athens capitulated on the 17th of May, 1827.

l. 32. *On n'a pas voulu.* See Lord Byron's 'Childe Harold,' canto II. st. 11, 12, 13.

l. 34. *garnison*, garrison, from *garnir*, in its first sense of to defend, thus

"de Saragoce Charles *guarnist* les tors."
(*Chanson de Roland.*)

l. 36. *ce généreux Français.* The officer alluded to here is general Fabvier [1782—1855]; he had started for Greece in 1823. He became a peer of France (1845), and was sent as ambassador to Constantinople in 1848.

l. 39. *Le traité*...The date of the treaty is really July 6th; it was signed between England, France and Russia; Sir A. Alison calls it "the corner-stone of Greek independence, and one of the most glorious diplomatic acts of which modern Europe can boast." (*History of Europe*, 2nd series, vol. III.)

P. xv. l. 8. *Une réponse éloquente et simple*...general Sébastiani (Horace) [1775—1851], mentioned here, had been French ambassador at Constantinople in 1806.

l. 17. *La supplique*, the petition.

l. 18. *Congrès de Laybach.* This congress, first convened at Troppau, in Austria (Oct. 1820), was transferred to Laybach (L. *Œmonia*) in Illyria on the 8th of January, 1821. Its object was to put down by force of arms the revolutionary movement then rife throughout Europe.

l. 28. *la réponse du divan*...For the counter-manifesto of the Porte, see Sir A. Alison's *History of Europe*, 2nd series, vol. III. pp. 220, 221.

divan (Ar. *diouan*, council, collections of poetry), the Turkish ministry.

l. 36. *la chancellerie*, the state-paper office; originally the office where public documents are stamped with the government seal.

l. 45. *Canning a cessé de vivre*...CANNING (George) [1770—1827], one of the greatest statesmen and orators of modern times; took an active part in the negociations which led to the independence of Greece.

LASCARIS.

P. 1, l. 15. TAUROMINIUM (*Taormina*), a town on the eastern coast of Sicily.

l. 16. *vignobles*, vineyards; (L. *viniopulens*, contracted into *viniop'lens*). *Vignoble* is also an adjective.

l. 22. *un peuple rare*, a thin population, *Syn. clair-semé. Rare* can be placed either before or after the substantive with which it agrees, but the sound must decide; *rare homme, rare livre, rare peuple*, would not do.

P. 2, l. 3. PÉTRARQUE. *Francesco Petrarcha*, a celebrated Italian poet, born at Arezzo in 1304, died in 1374. His principal works are sonnets and canzonets, distinguished by a melancholy sweetness which has never been surpassed. Many of his compositions were inspired by his love for the celebrated Laura de Noves.

l. 7. BOCCACE. *Giovanni Boccaccio* [1313—1375], a well-known Italian author, the friend of Petrarch. His principal work is a collection of tales entitled *il Decamerone* (the ten days), which has placed him at the head of Italian prose-writers.

POGGE. *Poggio Bracciolini* [1380—1459] was apostolic secretary to Boniface IX. and the seven following popes. He was a learned and vigorous writer, and an accomplished scholar. The *fictions frivoles* here alluded to are the *Facetiæ*.

l. 16. MAHOMET II. [1429—1481], sultan in 1451. He took Constantinople in 1453.

l. 19. *peuple schismatique*...The schism began in 858 under the patriarch Photius, and was finally accomplished in 1053 by the patriarch Cerularius. The last council of Florence took place in 1439.

l. 23. *L'annonce*, the news. *Annonce* means also an advertisement, thus:

"Jupiter eut un jour une ferme à donner;
Mercure en fit *l'annonce*, et gens se présentèrent." (*La Fontaine.*)

l. 29. *l'on ne s'y était avisé*...they had had no idea.

l. 36. CATANE (L. *Catana* or *Catina*), a town on the eastern coast of Sicily, has often been destroyed by earthquakes and by eruptions of Mount Etna (1669, 1693, 1783, 1818).

P. 3, l. 1. *voile Latine*, a lateen (triangular) sail.

l. 7. *tillac*, the deck (from the Scandinavian *thilia*, a floor). Most French naval terms are of German origin.

l. 11. *un voile*, a veil (L. *velum*), the L. plural *vela* gives us the s. f. *voile*, a sail.

l. 13. *à la beauté*...by the beauty...*taille*, figure, from *tailler*, to cut (L.L. *taleare*).

l. 18. *l'empereur* ... CONSTANTINE DRACOSÈS [1403—1453], emperor in 1448. Died heroically on the breach.

le temple de Sainte-Sophie, this church, the finest building in Constantinople, was inaugurated in 537. It is now a mosque.

l. 30. *d'en laisser franchir le seuil à*...to allow the threshold to be crossed by...*à* is here put instead of *par*. Thus again: "Et ne vous laissez point *séduire à vos bontés* (*Molière*).—*Franchir* from *franc*, had, till the fifteenth century, the meaning of *affranchir*, to set at liberty.

"C'est lui qui nous ama tant
Qu'il se fit sers pour nous *franchir*." (*Eustache Deschamps.*)

"*Franchir une rente* s'est dit pour s'en délivrer en la rachetant; de là *franchir un fossé* pour s'en débarrasser en le sautant." (Littré.) *seuil*, threshold, from the L. *soleum*, secondary form of *solea*, in Festus.

P. 4, l. 5. *faubourgs*, suburbs, (O. F. *forbourg*, *forsbourg*) from the

L. L. *forisburgus*. Hence the adject. *faubourien*, a person who lives in the suburbs.

l. 13. *appareil*, assemblage, display.

"*L'appareil* inouï pour ces mortels nouveaux
De nos vaisseaux ailés qui volaient sur les eaux." (*Voltaire.*)

l. 25. *Mahomet, dans une seule nuit*. See Gibbon's *Roman Empire*, Chap. LXVIII. "The real importance of this operation was magnified by the consternation and confidence which it inspired; but the notorious, unquestionable fact was displayed before the eyes, and is recorded by the pens of the two nations."

l. 28. *l'aube du jour*...the dawn of day. *Aube* (L. *alba*) was formerly spelt *albe*.

"En mer se mettent quand *l'albe* est esclarie." (*Roncevaux.*)

l. 40. *proférer*, utter, "prononcer à haute voix."

P. 5, l. 3. LASCARIS (*Constantine*). One of the learned Greeks who contributed most to the revival of classical literature in Europe. He came to Italy from Constantinople after the fall of the Eastern empire, taught Greek at Milan and at Rome, and died at Messina in 1493.

l. 22. *sur la foi*...on the authority.

l. 33. *des Comnènes*. This celebrated family of the Lower-Empire has given six emperors to Constantinople, one to Heraclea, and ten to Trebizond.

P. 6, l. 12. *comme Énée*...

"...... feror exul in altum
cum sociis, natoque, Penatibus et magnis Dis." (*Virgil.*)

l. 20. *d'une égale pitié*, for *avec* une, etc. Thus again: "Il lui parlait tant qu'il pouvait, et la lorgnait *d'une grande assiduité*." (*Hamilton.*)

l. 27. *toute chrétienne*.. altogether Christian. *Toute* is here feminine for the sake of euphony. The rules of the order of Saint Benedict are still considered a model of wisdom. The founder of the Benedictine community was born in 480, and died in 543.

P. 7, l. 12. BARLAAM [1300—1348], a learned monk of the order of Saint Basil, was one of the first to revive in Italy the study of the Greek language and philosophy.

l. 20. *ce commerce de lumières*, that intellectual intercourse.

l. 22. *qu'on serait toujours à temps*, that people would always be in time...

l. 24. *le foyer*, the focus. (L. L. *focarium.*)

l. 25. *sans retour*, for ever.

le jeune MÉDICIS (*Pietro* 1st), born 1414, succeeded his father in the government of Florence (1464). He was a patron of literature and art, but shewed no ability as a politician.

l. 37. BEMBO (*Pietro*) [1470—1547], secretary to Pope Leo X., at whose death he retired to Venice, where he became curator of the library of Saint Mark. Paul III. created him a cardinal. His works comprise poems in Italian and Latin, a history of Venice, and numerous letters.

P. 8, l. 3. *Il ne put se défendre*, he could not help.

l. 20. *Si nous devons périr, au moins que l'Europe*...If we are to perish, let Europe at least...

l. 22. *englouti*, swallowed up. (L. L. *inglutire.*)

P. 9, l. 11. *peuple déchu*, a people shorn of its greatness. *Déchoir*, to fall, from *de* and *choir*, O. F. *chéoir;* origin. *chaer* and *cader*, from the L. *cadere.*

l. 24. *ces brillants signaux dont parle notre Eschyle:* cf. *Agamemnon*, v. 275 and foll.

μέγαν δὲ πανὸν ἐκ νήσου τρίτον
ἄθωον αἶπος Ζηνὸς ἐξεδέξατο, κ.τ.λ.

l. 34. ALBERTI [1404—1475], a Florentine artist, equally celebrated as a painter, an architect, and a sculptor.

CALDERINO (*Domizio*) [? 1447—1478], distinguished as a scholar; was apostolic secretary to Pope Sixtus IV.

P. 10, l. 1. *de se plaire*, to take pleasure.

l. 17. GÉMISTE PLÉTHO [1355—1452]. At the council of Florence Gemistus Pletho made himself remarkable by his eloquence; some years afterwards he settled in that town, and obtained the friendship of Cosmo de Medici. He declared himself the champion of Plato against Aristotle, and published several works on metaphysics.

Jadis, formerly, (*jà* = L. *jam*; *dis* from L. *dies*).

l. 27. *ces persécutions religieuses.* On the quarrel between Gemistus Pletho and Gennadius, see the *notice préliminaire* of M. Alexandre to the treatise ΠΕΡΙ ΝΟΜΩΝ, composed by Pletho, and published for the first time with a French translation in Paris, 1 vol. 8°, 1858.

l. 33. JULIEN. *Julian the apostate* (*Flavius Claudius Julianus*) [331—363], emperor in 361.

l. 36. *auquel il croyait presque.* "There is also," says Mr Hallam, some ground for ascribing a rejection of Christianity to Pletho." (*Liter. of Europe.*) See also M. Alexandre's notice, alluded to above.

P. 11, l. 6. PLOTIN. The philosopher Plotinus [205—270] is considered as the chief of the Neo-Platonist school. His *Enneads* form a collection of 54 treatises, divided into six sections of nine books each. They were arranged and edited by his pupil Porphyry [233—304], who has likewise left a number of original works.

l. 11. BESSARION (Joannes) [1395—1472], originally a monk of the order of Saint Basil. Pope Eugenius IV. made him a cardinal as a reward for his zeal in promoting the union of the Greek and Latin Churches at the Council of Ferrara (1438). Bessarion settled at Rome, where his house became the meeting-place for all those who cultivated letters. His works hold a distinguished place amongst those which contributed to the revival of literature in Italy.

l. 15. *les finesses*, the subtleties.

l. 16. EUGÈNE IV., pope from 1431 to 1447, was a Venetian by birth, and a nephew of pope Gregory XII. The council of Basle deposed him.

l. 30. *l'ébranlement*, the agitation, the convulsion, from *branler* (etym.?).

l. 32. *des égards*, for the kindness; *égards* = *déférence pleine d'attentions.* It is the substantive of the obsolete verb *esgarder*, to watch over, to provide.

P. 12, l. 19. *apostasié les souvenirs.* The verb *apostasier* is generally used intransitively, thus: "Il leur a fallu *apostasier de la foi* de ceux qui

les avaient consacrés." (*Bossuet.*) The now obsolete verb *apostater* (from *apostat*) was formerly used in the same sense: "*apostater* de la foi et religion Chrétienne." (*Statuts synodaux de l'évêque de St Malo,* 1618.)

l. 31. *plusieurs Grecs illustres.* All these *savants* played a more or less conspicuous part in the Renaissance movement. ARGYROPOULO (*Joannes*) taught Greek to the sons and nephews of Cosmo de Medici. GEORGE OF TREBIZOND (1396—1486), the adversary of Gemistus Pletho.

l. 35. LORENZO DE MEDICI, surnamed *the Magnificent* (1448—1492), succeeded his father Peter in 1469. Famous for his eloquence, his learning, and his generosity. Was the patron and protector of all the artists and *littérateurs* of his day.

l. 36. THÉODORE GAZA (1400—1478), founded an academy at Ferrara, was called to Rome in 1455 by Pope Nicholas V., and attached himself to Cardinal Bessarion. ANDRONICUS CALLISTUS, died 1478. Taught Greek in Paris. MICHAEL APOSTOLIUS. His works have never been published.

P. 13, l. 3. STAMBOUL, the Turkish name of Constantinople, is merely the corruption of the phrase εἰς τὴν πόλιν.

l. 6. *la crosse pontificale*, the pontifical crosier (O. F. *croce*), from the mediæval L. *crucia*, which meant originally a cross-shaped crutch.

l. 13. *l'Alcoran*, better *le Koran*, *al* being the Arabic article. *Koran* means literally "the reading" (*par excellence*).

l. 22. *Veillez et soyez purs.* On the connection between purity and wisdom, see Plato's *Euthyphron*, and also the *Enneads* of Plotinus, III. 6; particularly the notes in M. Bouillet's French transl. vol. II. 543 and foll.

l. 29. EMPEDOCLES, a philosopher who flourished B.C. 444. It is said that, willing to hide his death, and to pass for a god, he threw himself into the crater of Etna, but he probably fell a victim to his passion for science, whilst watching an eruption.

l. 38. POMPONIUS LÆTUS (*Julius*) (1425—1497), concealed his real name, being the natural son of one of the members of the San Severino family, was accused of conspiring against Pope Paul II., and cast into prison. He however gained the favour of the two following Pontiffs, and was appointed to one of the chairs in the Roman college. Composed several works on the history and antiquities of Rome. On this distinguished but singular writer see the article in the *Biographie Universelle.*

P. 14, l. 15. *une admirable idée de notre maître Platon*..." Au fond, les dieux de Platon sont des causes intermédiaires entre Dieu et le monde." (Janet.)

l. 23. *Quand Platon alla visiter*..."Of any effect produced on his (Plato's) system by the pretended Egyptian wisdom, as is assumed by Plessing and others, no traces are to be found." (Professor Brandis, in Smith's Dictionary of Greek and Roman Biography, s.v. *Plato.*)

P. 16, l. 14. *qui connaissait Dante.* DANTE ALIGHIERI (1265—1321), the greatest of all Italian poets. His fame chiefly rests on the *Divina Commedia,* which is one of the sublimest works the genius of man ever produced.

l. 25. *le flambeau sacré:* "et quasi cursores vitaï lampada tradunt."

(*Lucretius*, II. 78.) A simile borrowed from the game called λαμπαδηφορία (torch-bearing), in which a lighted torch was carried from one point to another by a chain of runners, each of whom formed a successive link.

l. 37. *fouiller*, to dig, from the L. *fodiculare*, frequent. of *fodicare*. Der. *fouille* (verbal substantive).

l. 38. COSMO DE MEDICI (1839—1464) succeeded his father in 1464, and exercised an absolute power in Florence till his death. He improved the commerce of the republic over which he presided, protected arts and letters, and founded an academy.

l. 39. *à grands frais*, at a great cost. *Frais* (O. F. singular *frait*) is from the L. L. *fredum*, a fine paid for having broken the public peace. (Dan. *frede*, Germ. *friede*.) Der. *défrayer*.

P. 17, l. 8. *Il ne s'agit pas pour vous*, the question is not for you.

l. 27. *le cortége*, the procession, from the Ital. *corteggio*.

l. 36. *ces amusements grossiers*. Allusion to the mysteries or miracle-plays so frequently performed throughout Europe during the middle ages.

P. 18, l. 6. *comme Eschyle;* in the *Persæ*, a tragedy composed by the poet Æschylus (B. C. 525—456).

l. 20. *elle use la force*...it wears out brute force. In the old French the verb *user* was often employed transitively in the sense of *to make use of*, when we should now say *user de;* thus:

"......Mille autres caresses
Qu'usent à leurs amants les plus douces maitresses." (*Régnier*.)

l. 22. *désormais*, henceforth (O. F. *dès ore mais*). *Ore*, is from the L. *hora ; mais* from the L. *magis*. *Dès ore mais* means properly *from this hour forward*.

l. 35. NICOLAS V. (*Thomas Parentucelli*), pope from 1447 to 1455, considerably augmented the Vatican library.

P. 19, l. 21. *bulle* (L. *bulla*), name given to the Papal letters patent, from the little ball of metal appended to them.

l. 22. *roi de Chypre*. John III., of the Lusignan family.

P. 20, l. 1. MAYENCE (L. *Moguntiacum*), a city in Germany (Hesse-Darmstadt), the birth-place of Guttenberg.

brefs, papal briefs. The L. *breve* is used by Jerome and Justinian for an act or document.

l. 18. *Bien que*, although, governs the verb in the subjunctive.

l. 30. BASSORA, on the Euphrates, founded by Omar in 636.

P. 21, l. 15. LES ALBIZZI, a powerful Florentine family, who during the 14th and 15th centuries led the aristocratic party, and fought against the Medicis and Albertis.

P. 22, l. 9. *azymites* (Gr. ἄζυμος, from ἀ privat. and ζύμη, leaven), liter. those who eat unleavened bread.

l. 14. MARC THÉODORE. On the part played by the bishop of Ephesus at the council of Florence, see Milman's *Hist. of Latin Christianity*, vol. VI. pp. 288—9. He denounced Bessarion as an apostate.

l. 27. *relevée en lui*, heightened in him.

l. 33. *parvis*, threshold, properly the space immediately before a church-porch (formerly *paraïs*, *pareïs*, *paravis*), from the L. *paradisus*. Anastasius the librarian (9th century) thus explains the ecclesiastical

meaning of the word: "Hic atrium beati Petri, quod *paradisus* dicitur, estque ante ecclesiam, magnis marmoribus struxit."

P. 24, l. 6. SAINTE AGATHE. A virgin and martyr, native of Palermo (3rd century). The Sicilians still preserve great veneration for her, and celebrate her festival on the 5th of February.

P. 25, l. 6. *Puissé-je.* Note the euphonic accent on the *e* of the verb.

l. 23. *la chaire*, the pulpit (O. F. *chaïre*, from the L. *cathedra*). Before the sixteenth century the word *chaise* did not exist, and *chaire*, like *cathedra*, had the two meanings of *chair* and *pulpit.* In like manner the more modern substantive *chaire* long preserved the double signification. Thus, whilst Montaigne says, "s'élançant d'une *chaire* (chaise) où elle estoit assise," Molière has, "Les savants ne sont bons que pour prêcher en *chaise* (chaire)."

l. 39. *Ce peuple*...the Russians. Ivan III. (1441—1505) married Sophia, daughter of Thomas Palæologus.

P. 26, l. 13. *le symbole*...the Athanasian Creed.

l. 14. *le terme unique et sacramentel*—the clause on the procession of the Holy Ghost in the creed.

l. 19. *basané*, swarthy, from *basane*, sheep-leather. Etym.?

l. 38. *beffroi*, the alarm-bell. *Beffroi* means originally a *belfry* (O. F. *berfroi*, from the L. L. *berfredus*, which is itself derived from the M. H. G. *bervrit*, a watch-tower.

P. 27, l. 25. ALPHONSE D'ARAGON. This king of Aragon and Castile succeeded to his father in 1416. Loved learning, and received generously the fugitive Greeks after the taking of Constantinople. Died in 1458.

P. 28, l. 38. ANTOINE DE PALERME. The city of Palermo (L. *Panormus*) was founded by a Phœnician colony. It has often been destroyed by earthquakes. ANTONIO BECCADELLI, better known as ANTONIO PANORMITA (1394—1471), one of the most distinguished *littérateurs* of the 15th century, was likewise a clever diplomatist, and rendered important services in that capacity to Alphonso king of Aragon.

P. 29, l. 35. *la* PANAGIA, the Holy Virgin. (Gr. παναγία, from πᾶς and ἅγιος).

P. 30, l. 8. *la parjure union de Florence.* Allusion to the council held at Florence in 1439 (18th œcumen.) for the union of the Latin and Greek churches.

P. 32, l. 11. *saumâtre*, briny (from L. L. *salmastrum*, derived from *sal*, salt).

l. 15. SYRACUSE (L. *Syracusæ*, It. *Siragosa*), equally celebrated for its geographical position, the fertility of its soil, and the part it has played in the political history of the world. The siege particularly referred to in the text is the one which took place 414—413 B.C., and which ended by the defeat of the Athenians.

l. 17. *ce Proscenium*...the stage, in the old theatres.

P. 33, l. 14. LES MORES DE GRENADE ET DE XÉRÈS. Granada was taken in 1492, and Xeres de la Frontera (L. *asta Regia*) in 1255, from the Moors.

l. 27. *landes*, waste lands.

P. 34, l. 10. *fûts*, shafts (from the L. *fustis*): *fût* means also a cask, and its original signification is *wood.*

l. 26. *le pronaos* (πρόναος or πρόδρομος) the vestibule of the temple.

P. 35, l. 22. NICÉPHORE D'HÉRACLÉE. On the share taken by him in the council of Florence, see Milman's *Lat. Christ.* III. 293. He subscribed the union, but professed, finally, his bitter remorse of conscience for having done so.

P. 36, l. 22. *le couvent célèbre du mont Liban.* This convent, erected during the 12th century, and destroyed in 1821 by the Turks, was rebuilt in 1828.

P. 37, l. 7. JEANNE DE NAPLES. This unfortunate queen had succeeded in 1414 to the throne of Naples. She died in 1435.

l. 31. *cassette*, a casket, from the O. F. *casse* (now *caisse*) a box. L. *capsa*. *Châsse*, a relic-case, is a word of the same origin; hence *enchâsser*.

l. 34. *lame*, a thin plate of metal (L. *lamina*).

l. 35. *agrafe* (O. F. *agrape*), a lock or clasp. L. L. *agrappa*.

P. 38, l. 2. MARSEILLE (L. *Massilia*), one of the most important towns in the south of France.

l. 6. The island of ISCHIA (L. *Œnaria*, or *Pithecusa*) is situated at the entrance of the bay of Naples.

l. 20. ÆNEAS SYLVIUS PICCOLOMINI (1405—1464) was elected to the Papacy in 1458. His works have been collected in one folio volume.

l. 26. *spirituel*, here *animated*.

l. 32. *écharpe*, a scarf (O. F. *escharpe, escherpe*), is derived from the O. H. G. *scherbe*. It meant originally a purse or bag hung round a pilgrim's neck, then the belt or band from which the purse hung.

l. 33. *inconstantes amours. Amour* is now generally used in the masculine, except when plural; then it may be either masculine or feminine; "*amour* au féminin," says M. Littré, "est un archaïsme."

P. 39, l. 17. *comme je les ai vaincus dans Tunis.* Tunis (L. *Tunes*), a city built near the spot where Carthage formerly stood. Alphonso completely defeated the king of Tunis in 1427.

l. 26. TITUS LIVIUS (B. C. 59—A. D. 19), a celebrated Latin historian.

P. 40, l. 5. *fléau*, scourge (O. F. *flael*), from the L. *flagellum*. It means also a flail.

l. 14. *janissaires*, from the Turkish *jenitcheri*, new militia.

l. 36. *traité d'alliance avec les Turcs;* in 1479.

P. 41, l. 19. *égards*, marks of respect, of consideration.

l. 38. DONATELLO (1383—1466) one of the most distinguished sculptors of his day.

P. 42, l. 14. FÉSOLLES (L. *Fæsulæ*, It. *Fiesole*), a small town near Florence. CAREGGI, a village in the same neighbourhood.

l. 24. MARSILE FICIN (1433—1499), an ardent admirer of Plato, and of the Greek language, which he studied from his earliest years. Became rector of two churches in Florence, and canon of the cathedral; was loaded with honours by the Medici. We owe to Ficino the first Latin translation of Plato.

l. 33. *dessinés*, laid out.

P. 43, l. 29. *du puissant duc de Bourgogne.* On the subject of the intended crusade, see *Biographie universelle*, s. v. *Philippe le Bon.*

The Duke's subjects granted him fresh subsidies, on condition that they should be employed on his *véage d'outre mer.* The order of the Golden Fleece was founded by Philip the Good in 1430, on the occasion of his marriage with the daughter of king John of Portugal. On the banquet here alluded to see M. Kirk's *History of Charles the Bold*, vol. I. pp. 87—89. The pheasant, the heron, the peacock and the swan, were held in high estimation during the middle ages, and styled "viande des preux."

l. 36. *les preux*, the gallant knights. (O. F. *preus.* L. *probus.*) Deriv. *prouesse*, formerly *proesse.*

P. 45, l. 3. LOUIS XI. (1428—1483), son of Charles VII. "On prétend même que Louis XI. humilia Bessarion en pleine audience par de dures plaisanteries. Il était irrité de ce que Bessarion avait vu le Duc de Bourgogne avant de le voir lui-même."

l. 35. TUSCULUM, now *Frascati*, a village near Rome. OSTIE (L. *Ostia*), a seaport town at the mouth of the Tiber.

P. 47, l. 12. BELGRADE (the white city, in L. *Singidunum? Taurunum? Alba Græca*), a city in Servia, was besieged in 1456 by the Turks under Mahomet II., and defended with heroism by Huniad.

l. 18. MANTOUE. The council was summoned in 1459 by Pius II., at MANTUA (It. *Mantova*), a town in Venetia. Virgil was born at Andes, in the neighbourhood. The Duke of Burgundy was then PHILIP III. (*the Good*) (1396—1467); the Duke of Brittany was Francis II. (1435—1488). FRANCESCO SFORZA, Duke of Milan (1401—1466). MONEMBASIA, also called *Napoli di Malvasia.*

l. 27. ANCÔNE (*Ancona*), a town in the N. E. of Italy.

l. 34. *les guerres sanglantes*—the wars of the Roses.

P. 49, l. 16. AZAMOGLANS—"enfants chargés dans le sérail des fonctions les plus basses et les plus pénibles." (*Littré.*)

P. 50, l. 16. *les saints monastères.* For a description of these convents, and of the district in which they are situated, see Col. Leake's *Travels in Northern Greece*, vol. IV. pp. 268 and foll.

P. 53, l. 15. BAJAZET II. succeeded to Mahomet in 1481, and died in 1512, poisoned by Selim, his second son.

l. 24. L'ÎLE ATLANTIDE. See Plato's *Phædo*, 72 E, and also the *Critias.* Comp. Grote's Plato, vol. III. 299, 300.

un pilote Génois. CHRISTOPHER COLUMBUS (1436—1506). The discovery of America took place in 1492.

P. 54, l. 25. *Notre maître Platon a dit que les âmes arrivées à la vie.*—See Plato's *Timæus.*

P. 56, l. 13. COMMINES (*Philippe de*), born 1445, died 1509. His memoirs on the reign of Louis XI. are well known. "Il a cette admirable lucidité du bon sens qui sait en tout reconnaître et garder la ligne moyenne entre les extrêmes." (Geruzez.)

l. 20. EMMANUEL CHRYSOLORAS (1372—1415), distinguished as a grammarian. DEMETRIUS CHALCONDYLAS (1424—1512?) taught Greek at Florence and at Milan, edited Homer, Isocrates and Suidas.

l. 22. *à sauveté=pour leur sureté—quant et quant eux=avec eux.*

l. 35. BIBLIOTHÈQUE DE L'ESCURIAL. The palace of the Escurial, near Madrid, was built by Philip II. king of Spain, in memory of the victory he obtained in 1557 at Saint Quentin over the French.

P. 57, l. 9. HERODOTUS (B.C. 484—406)—THUCYDIDES (?B.C. 471—402?)—EURIPIDES (B.C. 480—302)—SOPHOCLES (?B.C. 495—380)—PLATO (B.C. 429—347). All these authors are so well known that we need only mention the dates of their birth and death.

l. 36. JOHN LASCARIS, surnamed *Rhyndacenus*, because he was born near Rhyndacus in Phrygia (?1445—1535), was received at Florence by Lorenzo de Medici (1448—1492), and then summoned to France by king Charles VIII. (1470—1498); he enjoyed the friendship of Louis XII. (1462—1515), and Francis I. (1494—1547), who sent him as ambassador to Venice. Pope Leo X. (*John de Medici*, 1475—1521) was also his patron.

P. 58, l. 27. FRANCESCO PHILELPHO (1398—1481), a writer and diplomatist, taught literature and philosophy in various towns of Italy.

ANDRÉ DE CHÉNIER.

L'Aveugle.

P. 60, l. 1. *Dieu, dont l'arc est d'argent.* Cf. Homer, *Iliad* I. 37. κλῦθί μευ, Ἀργυρότοξ'. Homeric Hymn I. 40, καὶ κλάρος αἰγλήεσσα. Homer, *Iliad* I. 39, Σμινθεῦ.—CLAROS, a town in Ionia, between Colophon and Lebedos. Apollo is said to have been honoured by the Phrygians with the epithet *Smintheus* for having delivered their country from a plague of rats.

l. 8. *Molosses.* Gr. μολοσσός, a kind of wolf-dog.

l. 13. *Serait-ce*, might it be.

P. 61, l. 11. *injures*, harm.

l. 12. *Les destins*...Cf. Cicero, *de Nat. Deor.*: "sejungi non potest fortuna ab inconstantia."

l. 23. *Si vous en savez un*, if you know one; *savoir* here for *connaître.* There is a slight difference between the meaning of *malheureux* and that of *misérable;* the former, as the etymology shews (O. F. *heur*, from the L. *augurium*), signifies *unlucky;* the latter means *worthy of compassion.*

l. 25. THAMYRIS, a poet of Thrace, supposed to have been struck with blindness by the Muses whom he had challenged in a musical contest.

l. 27. ŒDIPE. On the circumstance that Œdipus put out his own eyes, see Sophocles, *Œdip. Tyr.* 447, 713, 731.

l. 29. *déclin*, the last years of my life.

l. 34. *Ils versent à l'envi...*, they vie with one another in pouring..

l. 36. *Le fromage* (O. F. *formage*), properly something made in a form, shape or mould. L. *formaticum.* "Ova manducant et *formaticum*, id est caseum" (passage quoted by Ducange). The transposition of the *r* in *fromage* is like that of the same letter in *âpreté*=*âperté*, from the L. *asperitatem.*

amande, almond (L. *amygdalum*); not to be confounded with *amende*, a fine, compensation (liter. amends), from the L. *emendare.*

l. 37. *gissant*, lying (L. *jacere*), more usually spelt *gisant.* "...la difficulté ne *gissait* pas de plaire à cette belle." (*La Fontaine.*)

l. 38. *hors d'haleine*, out of breath. *Hors* from the L. *foris*. O. F. *fors*. "Tout est perdu, *fors* l'honneur." The permutation of *h* for *f* is likewise exemplified in the substantive *hardes* (clothes) = O. F. *fardes*. "De poures *fardes* se vesti." (*Roman de Rou.*)

P. 62, l. 9. *Qu'aimable est la vertu*, how amiable virtue is...

l. 10. LATONE, the mother of Apollo and Diana, persecuted by Juno, found refuge in the island of Delos which Neptune brought forth from the bottom of the Grecian archipelago on purpose to receive her.

l. 17. *Le plus âgé de vous aura vu*, idiomatic for *a vu.*

l. 24. CYME or CUME, a town of Asia Minor, on the gulf of the same name (now gulf of Sendarli), is one of the localities which claim the honour of having given birth to Homer.

l. 25. CARIE (CARIA), a province of Asia Minor. As early as Homer's time the Greeks considered the inhabitants of that district as barbarians and slaves.

l. 33. *du rossignol* (O. F. *lossignol*), from the L. L. *lusciniolus*. The changing of *l* into *r* occurs in several other words; thus *palefroi* from L. *parafredus*.

P. 63, l. 16. *D'un chanteur comme toi.* Orpheus is meant here.

l. 25. MNÉMOSYNE, the goddess of memory, mother of the Muses.

l. 31. *te place*, idiomatic for *te placera.*

PIERRE ANTOINE LEBRUN.

La Grèce moderne.

M. de Châteaubriand has given in the *Itinéraire de Paris à Jérusalem* a picturesque description of his visit to Misitra, the modern Sparta;—"Nous aperçûmes," he says, "un pont léger et d'une seule arche, élégamment jeté sur un petit fleuve, et réunissant deux hautes collines. Arrivés au bord du fleuve, nous passâmes à gué ses eaux limpides, au travers de grands roseaux, de lauriers-rose en pleine fleur. Ce fleuve que je passais ainsi sans le connaître, c'était l'Eurotas."

P. 64, l. 4. *Va sous des lauriers-rose; rose* is in the singular because the meaning of the compound substantive is *lauriers couleur de rose.*

l. 7. *un indigent fuseau = un fuseau, marque de l'indigence. Fuseau*, a spindle, from the L. *fusus*, (O. F. *fusel*).

l. 8. *d'une quenouille*...from a distaff, (L. L. *conucula* for *colucula*, dimin. of *colus*), O. F. *conoille.*

"Jà comperrez, se Dex me saut,
Se ma *conoille* ne me faut." (*Roman de Renart.*)

"You shall certainly pay me, so save me God, if my distaff does not fail me."

Tout l'esprit de cette famille est tombé en quenouille, is a figurative expression, meaning "in this family the girls are cleverer than the boys."

l. 10. AMYCLEE, (L. *Amyclæ*, now *Sclavo Chori*), a village in Laconia.

l. 11. *Du bâton...de la courte tunique*...for *par le bâton...par la...*

l. 15. *des fêtes d'Hyacinthe.* The story of the young Lacedæmonian prince changed by Apollo into a flower is well known.

l. 16. GLATINIER, or rather GATTILLIER, the plant known to botanists by the name of *vitex agnus castus.*

P. 65, l. 5. *Cependant qu'un aga*...for *pendant qu'un aga.* This expression is only used in poetry :

"*Cependant que* mon front au Caucase pareil
Brave l'effort de la tempête." (*La Fontaine.*)

LE CIEL D'ATHÈNES.

l. 14. *Athènes* is the usual form ; but as the necessity of the metre requires *Athène* in line 19 (second time), the author adopts this latter spelling for the sake of uniformity.

l. 23. *Jusques au fond,* instead of *jusqu'au fond,* on account of the metre (O. F. *dusque, desque,* from the L. *de usque*) : *encor* instead of *encore* for the same reason.

l. 25. *moiré,* waved, variegated. *Moire* is derived from the E. *mohair.*

P. 66, l. 6. ATTIQUE. This province of Greece has been often described by modern French travellers. M. de Châteaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*) and M. de Pouqueville (*Voyage en Morée et à Constantinople*) amongst others, have made it the subject of excellent works.

l. 15. CORINTHE, the capital of Achaïa, situated on the isthmus which separates the Morea from Attica.

l. 16. *au* PIRÉE. The Piræus, one of the three harbours of Athens. M. de Châteaubriand describes Athens (1806) as "un joli petit village qui mêlait les arbres verts de ses jardins aux colonnes du Parthénon."

l. 18. *l'insensible nuit,* the imperceptible night.

l. 26. *Du* PENTÉLIQUE, a mountain of Attica celebrated for its quarries of white marble.

l. 31. *l'iman,* or rather *imâm,* an Arabic word which means *chief.* The Arabic *minaret* is formed from the substantive *nar*=a tower (properly a beacon-tower).

P. 67, l. 7. MARATHON, celebrated for the victory gained in 490 B.C. by Miltiades over the Persians.

KELIDONOU, COLONE, villages of Attica. *Colonos,* now called the church of Saint Euphemia, was celebrated in ancient times for a wood sacred to the Eumenides.

l. 8. *O penchant de l'Hymette. Penchant,* slope. Mount Hymettus was renowned for its honey.

l. 22. *Du* PNYX. The place where the Athenians met to deliberate.

l. 23. *Du* COUVENT DE DAPHNÉ. "Le monastère de Daphné, bâti sur les débris du temple d'Apollon, et dont l'église est une des plus anciennes de l'Attique." (*Châteaubriand.*)

l. 24. CÉPHISE, the Cephisus, a river in Attica. "Je mis pied à terre pour saluer le fleuve et boire de son eau." (*Châteaubriand.*)

l. 26. *cette hirondelle,* etc. *Hirondelle,* a swallow. (L. *hirundo.*)

M. Fauvel was French consul at Athens when M. de Châteaubriand visited Greece : see the *Itinéraire*, part 1.

l. 27. *Que, dans Athène, etc.* This phrase is rather involved. It means : "which our entertained looks watched, in its continual flight, as if intoxicated with the sky and with the beautiful temple of Theseus." The temple of Theseus is on the north side of Athens.

l. 32. *du nid causeur*, literally "the garrulous nest." *Causeur*, from *causer*, to chat. (L. *causari*, to defend a cause, then to discuss, then to talk.)

l. 33. *gazouillement*, twitter, from *gazouiller*, (O. F. *gaziller*, dimin. of *gaser=jaser*, to chat).

P. 68, l. 7. MEMPHIS, a city in Egypt. *à tire-d'aile*, very rapidly. This expression is also used figuratively: "Le duc de Marlborough marche *à tire d'aile* au Rhin, et le passa à Coblentz." (*Saint Simon.*)

CASIMIR DELAVIGNE.

Aux Ruines de la Grèce Paienne.

P. 69, l. 16. *l'écorce*, the bark (from the L. *corticem*).

l. 20. EURYDICE, the wife of Orpheus.

P. 70, l. 2. *au cercueil*, in her coffin (O. F. *sarcueil*, *sarcueu*, from the L. *sarcophagus*). In the arrondissement of Lisieux is a place called *Cercueux*, which in mediæval documents is called *ecclesia de sarcophagis*.

bruyères, heather (O. F. *bruière*, from the L. *brugaria*).

l. 13. *décombres*, ruins, rubbish, from an obsolete substantive *combre*, a heap (L. cumulus, cum'lus, L. L. *cumbrus*).

l. 17. *Mânes des trois cents* (*Spartiates*).

l. 27. TAYGÈTE, a chain of mountains in Peloponnesus. Its highest summit is south of Sparta. "Le Taygète ... justement comparé aux Alpes par Polybe, mais aux Alpes sous un plus beau ciel." (*Châteaubriand.*)

rives du PÉNÉE. The Peneus (now *Salembria*) is a river in Thessaly.

l. 28. *sombre* TEMPÉ, the well-known valley in Thessaly so often sung by the poets.

l. 35. *du* PARTHÉNON. The temple of Athene. Destroyed by the Persians, it was rebuilt by Pericles with great additional splendour.

l. 36. SUNIUM, the cape of that name forms the southern extremity of Attica. Mount Citheron (now *Elatea*) was in Bœotia.

P. 71, l. 5. *la tribune*, the rostrum.

l. 9. DEMOSTHENES (B. C. 381—322). His speeches are a monument of that patriotism which enabled the Greeks in later times to shake off the Turkish yoke.

l. 10. *Nochers*, sailors, pilots, (from the It. *nocchiere*).

l. 11. THÉMISTOCLE (B. C. 532—470), CIMON, died (B. C. 449),

MILTIADE, all immortalized by their successful defence of their native land against the Persians.

l. 14. SALAMIS (now *Coulouri*) is in the Saronic gulf. MARATHON is now a small village near Athens.

VICTOR HUGO.

Navarin.

P. 72, l. 1. CANARIS (*Constantine*) (1792—1860) took a prominent part in the war for the independence of Greece.

l. 5. *comme Crillon. Louis des Balbes de Berton de Crillon* (1541—1615), one of the greatest French generals of the sixteenth century. Henry IV. wrote to him from the field of battle at Arques, where he had not been able to take a part: "Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas."

l. 11. *aigrette*, liter. a small heron, from *aigre* (O. H. G. *heigro*).

l. 13. *la lame*, the wave; also blade of a sword, knife, etc.

turban, It. *turbante*.

P. 73, l. 1. *Pelisse* (O. F. *pelice*), from the L. *pellicia;* liter. a garment made of skin:

"Il fu bien afublez d'une *pelice* vaire."
(*Chanson des Saxons.*)

vizir (Arab. *ouazir*) means properly *a carrier*.

sayon, an over-coat, from *saie* (L. *sagura*).

l. 4. ÉGINE (*Ægina*), an island of the Ægæan sea, between Attica and Argolis.

IOLCHOS, a town of Thessaly (Magnesia), at the bottom of the Pagasetic gulf.

l. 14. *brûlot*, a fire-ship, from *brûler*.

P. 74, l. 4. *lambeau*, a tatter, a fragment. Etym. ?

l. 5. MÉNADES, a name given to the Bacchantes, from the Gr. μαίνεσθαι, to be mad.

l. 18. *de* L'ISTHME, the Isthmus of Corinth. BELVÉDÈRE, a town in Calabria.

l. 19. *aire*, an eyry, comes indirectly from the German *aren*, to make one's nest; not to be confounded with *aire*, a barn-floor, from the L. *area*.

l. 23. *dégouttante*, dripping, from *de*, and *goutte*, a drop.

l. 25. NAVARIN (*Neo Castron*), is situated on the coast of Morea. The naval battle in which the Turks were defeated by the combined fleets of England, France and Russia, took place on the 20th of October, 1827.

P. 75, l. 4. *vivaces forbans. Vivace = difficile à détruire. Forban*, a pirate, liter. a person under ban, from the O. F. verb *forbannir* (*for* = *hors*, L. *foris*, and *bannir*).

DUQUESNE (*Abraham*) (1610—1688), a celebrated French admiral; having been ordered to clear the Mediterranean of the pirates who infested it, he defeated the fleet of Tripoli at Chio (1681), bombarded

Algiers twice (1682—1683), and compelled the Dey to restore all the Christian slaves.

l. 21. *chacal*, a jackal. Pers. and Turk. *schakal.*

l. 22. *éléphant.* The O. F. is *olifant*, which subsisted till the sixteenth century. *Olifant* was formerly used in the sense of ivory:

"Un faldestoed (fauteuil) i od d'un *olifant.*"

(*Chanson de Roland.*)

and of a horn,

"Compainz Roland, *l'olifant* car sonnez."—*Ibid.*

l. 23. *un navire à trois ponts*, a three-decker.

l. 26. *haubans*, the shrouds, formerly *hoben*, of German origin, as are most nautical terms.

P. 77, l. 4. *brick* from the Eng. *brig. Prame*, from the Dutch *prahm.* Littré thus gives the definition of a *prame:* "Vaisseau à un seul pont, qui tire peu d'eau, et qui va à voiles et à rames." *désemparées*, from the O. F. *emparer*, to prepare, to fortify. "Donnons licence de fortifier et *emparer* ledit bourg." (*Ducange.*)

l. 25. PROPYLÉES. The Propylæa, of white marble, formed a magnificent entrance to the Parthenon at Athens.

l. 31. *fanfare*, a flourish of trumpets (etym. ?). Hence *fanfaron*, a blustering fellow; fanfaronnade.

P. 78, l. 18. TAMERLAN, or rather *Timour-leng* (1336—1405), a celebrated Tartar chieftain.

l. 26. *Autriche abâtardie.* The Austrians refused to join in the coalition against the Turks.

LAMARTINE.

Discours de Childe Harold.

P. 79, l. 2. PHYLÉ, near Athens, was taken by Thrasybulus, before the expulsion of the thirty tyrants.

l. 13. ALBANAIS. "L'Albanie comprend une partie de la Macédoine, l'Illyrie et l'Épire. Ce pays, qu'on peut apercevoir des côtes d'Italie, est un des plus beaux de la Grèce." (*Lamartine.*)

l. 15. *Les dauphins de Parga*..."les Grecs appellent les Parganiotes *les dauphins des mers.*" (*Lamartine.*) Parga, built on a rock, is in Albania.

P. 80, l. 4. *bénits*, consecrated by the church. *Bénis* would mean merely blessed in a general sense.

l. 28. *trépas*, death, from *trépasser*, liter. to pass through (L. *transpassare*). It is almost the exact rendering of the popular phrase *faire le saut*, English—to *hop the twig.* In the same manner we have *tressaillir*, *tressauter*, and O. F. *tressuer*, to perspire thoroughly (*très, suer*).

l. 29. *De Leuctre à Marathon.* "Bataille de Leuctres, gagnée par Épaminondas, général des Thébains, 371, av. J. C. où Cléombrote, roi de Sparte, perdit la vie. Bataille de Marathon, gagnée par Miltiade, le 6 *boédromion*, 15 Septembre, 490, av. J. C. L'année suivante, Miltiade, accusé par un peuple ingrat, mourut en prison." (*Lamartine.*)

Cambridge:
PRINTED BY C. J. CLAY, M.A. AND SONS,
AT THE UNIVERSITY PRESS.

THE PITT PRESS SERIES.

NEW VOLUMES AND NEW EDITIONS.

CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS.

THE PITT PRESS SERIES.

I. MATHEMATICS.

Euclid, The Elements of Geometry after. Books I. and II. By H. M. TAYLOR, M.A., Fellow and late Tutor of Trinity College, Cambridge. [*Nearly ready.*

II. GREEK.

Aristophanes. Aves—Plutus—Ranæ. By W. C. GREEN, M.A., late Assistant Master at Rugby School. 3*s.* 6*d.* each.

Aristotle. Outlines of the Philosophy of. Compiled by EDWIN WALLACE, M.A., LL.D. Third Edition, Enlarged. 4*s.* 6*d.*

Euripides. Heracleidae. With Introduction and Explanatory Notes. By E. A. BECK, M.A., Fellow of Trinity Hall. 3*s.* 6*d.*

——— **Hercules Furens.** With Introduction, Notes and Analysis. By A. GRAY, M.A., and J. T. HUTCHINSON, M.A. New Ed. 2*s.*

——— **Hippolytus.** With Introduction and Notes. By W. S. HADLEY, M.A., Fellow of Pembroke College. 2*s.*

——— **Iphigeneia in Aulis.** By C. E. S. HEADLAM, B.A. [*In the Press.*

Herodotus, Book VI. Edited with Notes and Introduction by E. S. SHUCKBURGH, M.A. 4*s.*

——— **Book VIII., Chaps. 1—90.** By the same Editor. 3*s.* 6*d.*

——— **Book IX., Chaps. 1—89.** By the same Editor. 3*s.* 6*d.*

Homer. Odyssey, Books IX., X. With Introduction, Notes and Appendices by G. M. EDWARDS, M.A. 2*s.* 6*d.* each.

Luciani Somnium Charon Piscator et De Luctu. By W. E. HEITLAND, M.A., Fellow of St John's College, Cambridge. 3*s.* 6*d.*

Platonis Apologia Socratis. With Introduction, Notes and Appendices. By J. ADAM, M.A. 3*s.* 6*d.*

——— **Crito.** By the same Editor. 2*s.* 6*d.*

——— **Euthyphro.** By the same Editor. [*In the Press.*

Plutarch. Lives of the Gracchi. With Introduction, Notes and Lexicon by Rev. H. A. HOLDEN, M.A., LL.D. 6*s.*

——— **Life of Nicias.** By the same Editor. 5*s.*

——— **Life of Sulla.** By the same Editor. 6*s.*

——— **Life of Timoleon.** By the same Editor. [*Nearly ready.*

Sophocles. Oedipus Tyrannus. School Edition, with Introduction and Commentary by R. C. JEBB, Litt.D., LL.D. 4*s.* 6*d.*

Thucydides, Book VII. With Notes and Introduction. By H. R. TOTTENHAM, M.A. [*Nearly ready.*

Xenophon. Agesilaus. By H. HAILSTONE, M.A. 2*s.* 6*d.*

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

10/9/89

Xenophon. Anabasis. With Introduction, Map and English Notes, by A. PRETOR, M.A. Two vols. 7s. 6d.

——— **Books I. III. IV. and V.** By the same. 2s. each.

——— **Books II. VI. and VII.** By the same. 2s. 6d. each.

Xenophon. Cyropaedeia. Books I. II. With Introduction and Notes by Rev. H. A. HOLDEN, M.A., LL.D. 2 vols. 6s.

——— ——— **Books III. IV. and V.** By the same Editor. 5s.

III. LATIN.

Beda's Ecclesiastical History, Books III., IV. Edited with a life, Notes, Glossary, Onomasticon and Index, by J. E. B. MAYOR, M.A., and J. R. LUMBY, D.D. Revised Edition. 7s. 6d.

——— **Books I. II.** By the same Editors. [*In the Press.*

Caesar. De Bello Gallico, Comment. I. With Maps and Notes by A. G. PESKETT, M.A., Fellow of Magdalene College, Cambridge. 1s. 6d. COMMENT. II. III. 2s. COMMENT. I. II. III. 3s. COMMENT. IV. V., and COMMENT. VII. 2s. each. COMMENT. VI. and COMMENT. VIII. 1s. 6d. each.

Cicero. De Amicitia.—De Senectute. Edited by J. S. REID, Litt.D., Fellow of Gonville and Caius College. 3s. 6d. each.

——— **In Gaium Verrem Actio Prima.** With Notes, by H. COWIE, M.A. 1s. 6d.

——— **In Q. Caecilium Divinatio et in C. Verrem Actio.** With Notes by W. E. HEITLAND, M.A., and H. COWIE, M.A. 3s.

——— **Philippica Secunda.** By A. G. PESKETT, M.A. 3s. 6d.

——— **Oratio pro Archia Poeta.** By J. S. REID, Litt.D. 2s.

——— **Pro L. Cornelio Balbo Oratio.** By the same. 1s. 6d.

——— **Oratio pro Tito Annio Milone,** with English Notes, &c., by JOHN SMYTH PURTON, B.D. 2s. 6d.

——— **Oratio pro L. Murena,** with English Introduction and Notes. By W. E. HEITLAND, M.A. 3s.

——— **Pro Cn. Plancio Oratio,** by H. A. HOLDEN, LL.D. 4s. 6d.

——— **Pro P. Cornelio Sulla Oratio.** By J. S. REID, Litt.D. 3s. 6d.

——— **Somnium Scipionis.** With Introduction and Notes. Edited by W. D. PEARMAN, M.A. 2s.

Horace. Epistles, Book I. With Notes and Introduction by E. S. SHUCKBURGH, M.A., late Fellow of Emmanuel College. 2s. 6d.

Livy. Book IV. With Introduction and Notes. By H. M. STEPHENSON, M.A. [*Nearly ready.*

——— **Books XXI., XXII.** With Notes, Introduction and Maps. By M. S. DIMSDALE, M.A., Fellow of King's College. 2s. 6d. each.

Lucan. Pharsaliae Liber Primus, with English Introduction and Notes by W. E. HEITLAND, M.A., and C. E. HASKINS, M.A. 1s. 6d.

Lucretius, Book V. With Notes and Introduction by J. D. DUFF, M.A., Fellow of Trinity College. 2s.

Ovidii Nasonis Fastorum Liber VI. With Notes by A. SIDGWICK, M.A., Tutor of Corpus Christi College, Oxford. 1s. 6d.

Quintus Curtius. A Portion of the History (Alexander in India). By W. E. Heitland, M.A., and T. E. Raven, B.A. With Two Maps. 3*s.* 6*d.*

Vergili Maronis Aeneidos Libri I.—XII. Edited with Notes by A. Sidgwick, M.A. 1*s.* 6*d.* each.

——— **Bucolica.** By the same Editor. 1*s.* 6*d.*

——— **Georgicon Libri I. II.** By the same Editor. 2*s.*

——— ——— **Libri III. IV.** By the same Editor. 2*s.*

——— **The Complete Works.** By the same Editor. Two vols. Vol. I. containing the Text. Vol. II. The Notes. [*Nearly ready.*

IV. FRENCH.

Corneille. La Suite du Menteur. A Comedy in Five Acts. With Notes Philological and Historical, by the late G. Masson, B.A. 2*s.*

De Bonnechose. Lazare Hoche. With four Maps, Introduction and Commentary, by C. Colbeck, M.A. Revised Edition. 2*s.*

D'Harleville. Le Vieux Célibataire. A Comedy, Grammatical and Historical Notes, by G. Masson, B.A. 2*s.*

De Lamartine. Jeanne D'Arc. Edited with a Map and Notes Historical and Philological, and a Vocabulary, by Rev. A. C. Clapin, M.A., St John's College, Cambridge. 2*s.*

De Vigny. La Canne de Jonc. Edited with Notes by Rev. H. A. Bull, M.A., late Master at Wellington College. 2*s.*

Erckmann-Chatrian. La Guerre. With Map, Introduction and Commentary by Rev. A. C. Clapin, M.A. 3*s.*

La Baronne de Staël-Holstein. Le Directoire. (Considérations sur la Révolution Française. Troisième et quatrième parties.) Revised and enlarged. With Notes by G. Masson, B.A. and G. W. Prothero, M.A. 2*s.*

——— ——— **Dix Années d'Exil. Livre II. Chapitres 1—8.** By the same Editors. New Edition, enlarged. 2*s.*

Lemercier. Fredegonde et Brunehaut. A Tragedy in Five Acts. By Gustave Masson, B.A. 2*s.*

Molière. Le Bourgeois Gentilhomme, Comédie-Ballet en Cinq Actes. (1670.) By Rev. A. C. Clapin, M.A. Revised Edition. 1*s.* 6*d.*

——— **L'École des Femmes.** With Introduction and Notes by G. Saintsbury, M.A. 2*s.* 6*d.*

——— **Les Précieuses Ridicules.** With Introduction and Notes, by E. G. W. Braunholtz, M.A., Ph.D. [*Nearly ready.*

Piron. La Métromanie. A Comedy, with Notes, by G. Masson, B.A. 2*s.*

Racine. Les Plaideurs. With Introduction and Notes, by E. G. W. Braunholtz, M.A., Ph.D. [*Nearly ready.*

Sainte-Beuve. M. Daru (Causeries du Lundi, Vol. IX.). By G. Masson, B.A. 2*s.*

Saintine. Picciola. With Introduction, Notes and Map. By Rev. A. C. Clapin, M.A. 2*s.*

Scribe and **Legouvé. Bataille de Dames.** Edited by Rev. H. A. Bull, M.A. 2*s.*

Scribe. Le Verre d'Eau. A Comedy; with Memoir, Grammatical and Historical Notes. Edited by C. COLBECK, M.A. 2*s.*

Sédaine. Le Philosophe sans le savoir. Edited with Notes by Rev. H. A. BULL, M.A., late Master at Wellington College. 2*s.*

Thierry. Lettres sur l'histoire de France (XIII.—XXIV). By G. MASSON, B.A. and G. W. PROTHERO, M.A. 2*s.* 6*d.*

——— **Récits des Temps Mérovingiens I—III.** Edited by GUSTAVE MASSON, B.A. Univ. Gallic., and A. R. ROPES, M.A. With Map. 3*s.*

Villemain. Lascaris ou Les Grecs du XVe Siècle, Nouvelle Historique. By G. MASSON, B.A. 2*s.*

Voltaire. Histoire du Siècle de Louis XIV. Chaps. I.— XIII. Edited by G. MASSON, B.A. and G. W. PROTHERO, M.A. 2*s.* 6*d.* PART II. CHAPS. XIV.—XXIV. By the same Editors. With Three Maps. 2*s.* 6*d.* PART III. CHAPS. XXV. to end. By the same Editors. 2*s.* 6*d.*

Xavier de Maistre. La Jeune Sibérienne. Le Lépreux de la Cité D'Aoste. By G. MASSON, B.A. 2*s.*

V. GERMAN.

Ballads on German History. Arranged and annotated by WILHELM WAGNER, Ph.D. 2*s.*

Benedix. Doctor Wespe. Lustspiel in fünf Aufzügen. Edited with Notes by KARL HERMANN BREUL, M.A. 3*s.*

Freytag. Der Staat Friedrichs des Grossen. With Notes. By WILHELM WAGNER, Ph.D. 2*s.*

German Dactylic Poetry. Arranged and annotated by WILHELM WAGNER, Ph.D. 3*s.*

Goethe's Knabenjahre. (1749—1759.) Arranged and annotated by WILHELM WAGNER, Ph.D. 2*s.*

——— **Hermann und Dorothea.** By WILHELM WAGNER, Ph.D. Revised edition by J. W. CARTMELL, M.A. 3*s.* 6*d.*

Gutzkow. Zopf und Schwert. Lustspiel in fünf Aufzügen. By H. J. WOLSTENHOLME, B.A. (Lond.). 3*s.* 6*d.*

Hauff. Das Bild des Kaisers. By KARL HERMANN BREUL, M.A., Ph.D., University Lecturer in German. 3*s.*

——— **Das Wirthshaus im Spessart.** By A. SCHLOTTMANN, Ph.D. 3*s.* 6*d.*

——— **Die Karavane.** Edited with Notes by A. SCHLOTTMANN, Ph.D. 3*s.* 6*d.*

Immermann. Der Oberhof. A Tale of Westphalian Life, by WILHELM WAGNER, Ph.D. 3*s.*

Kohlrausch. Das Jahr 1813. With English Notes by WILHELM WAGNER, Ph.D. 2*s.*

Lessing and **Gellert. Selected Fables.** Edited with Notes by KARL HERMANN BREUL, M.A. 3*s.*

Mendelssohn's Letters. Selections from. Edited by JAMES SIME, M.A. 3*s.*

Raumer. Der erste Kreuzzug (1095—1099). By WILHELM WAGNER, Ph.D. 2*s.*

Riehl. Culturgeschichtliche Novellen. Edited by H. J. WOLSTENHOLME, B.A. (Lond.). 4*s.* 6*d.*

Schiller. Wilhelm Tell. Edited with Introduction and Notes, by KARL HERMANN BREUL, M.A. [*Nearly ready.*

Uhland. Ernst, Herzog von Schwaben. With Introduction and Notes. By H. J. WOLSTENHOLME, B.A. 3*s.* 6*d.*

VI. ENGLISH.

Ancient Philosophy from Thales to Cicero, A Sketch of. By JOSEPH B. MAYOR, M.A. 3*s.* 6*d.*

Bacon's History of the Reign of King Henry VII. With Notes by the Rev. Professor LUMBY, D.D. 3*s.*

British India, a Short History of. By E. S. CARLOS, M.A., late Head Master of Exeter Grammar School. [*Nearly ready.*

Cowley's Essays. With Introduction and Notes, by the Rev. Professor LUMBY, D.D. 4*s.*

Geography, Elementary Commercial. A Sketch of the Commodities and the Countries of the World. By H. R. MILL, D.Sc., F.R.S.E. 1*s.*

Geography, an Atlas of Commercial. (A Companion to the above.) By J. G. BARTHOLOMEW, F.R.G.S. With an Introduction by HUGH ROBERT MILL, D.Sc. [*Preparing.*

More's History of King Richard III. Edited with Notes, Glossary, Index of Names. By J. RAWSON LUMBY, D.D. 3*s.* 6*d.*

More's Utopia. With Notes, by Rev. Prof. LUMBY, D.D. 3*s.* 6*d.*

The Two Noble Kinsmen, edited with Introduction and Notes, by the Rev. Professor SKEAT, Litt.D. 3*s.* 6*d.*

VII. EDUCATIONAL SCIENCE.

Comenius, John Amos, Bishop of the Moravians. His Life and Educational Works, by S. S. LAURIE, A.M., F.R.S.E. 3*s.* 6*d.*

Education, Three Lectures on the Practice of. I. On Marking, by H. W. EVE, M.A. II. On Stimulus, by A. SIDGWICK, M.A. III. On the Teaching of Latin Verse Composition, by E. A. ABBOTT, D.D. 2*s.*

Stimulus. A Lecture delivered for the Teachers' Training Syndicate, May, 1882, by A. SIDGWICK, M.A. 1*s.*

Locke on Education. With Introduction and Notes by the Rev. R. H. QUICK, M.A. 3*s.* 6*d.*

Milton's Tractate on Education. A facsimile reprint from the Edition of 1673. Edited with Notes, by O. BROWNING, M.A. 2*s.*

Modern Languages, Lectures on the Teaching of. By C. COLBECK, M.A. 2*s.*

Teacher, General Aims of the, and Form Management. Two Lectures delivered in the University of Cambridge in the Lent Term, 1883, by F. W. FARRAR, D.D. and R. B. POOLE, B.D. 1*s.* 6*d.*

Teaching, Theory and Practice of. By the Rev. E. THRING, M.A., late Head Master of Uppingham School. New Edition. 4*s.* 6*d.*

Other Volumes are in preparation.

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

Epistle to the Ephesians. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A. *2s. 6d.*
Epistle to the Philippians. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A. *2s. 6d.*
Epistle to the Hebrews. By Arch. FARRAR, D.D. *3s. 6d.*
General Epistle of St James. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. *1s. 6d.*
Epistles of St Peter and St Jude. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. *2s. 6d.*
Epistles of St John. By Rev. A. PLUMMER, M.A., D.D. *3s. 6d.*

Preparing.

Book of Genesis. By Very Rev. the Dean of Peterborough.
Books of Exodus, Numbers and Deuteronomy. By Rev. C. D. GINSBURG, LL.D.
Books of Ezra and Nehemiah. By Rev. Prof. RYLE, M.A.
Book of Psalms. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, B.D.
Book of Isaiah. By Prof. W. ROBERTSON SMITH, M.A.
Book of Ezekiel. By Rev. A. B. DAVIDSON, D.D.
Book of Malachi. By Archdeacon PEROWNE.
Epistle to the Galatians. By Rev. E. H. PEROWNE, D.D.
Epistles to the Colossians and Philemon. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A.
Epistles to Timothy & Titus. By Rev. A. E. HUMPHREYS, M.A.

The Smaller Cambridge Bible for Schools.

The Smaller Cambridge Bible for Schools *will form an entirely new series of commentaries on some selected books of the Bible. It is expected that they will be prepared for the most part by the Editors of the larger series (The Cambridge Bible for Schools and Colleges). The volumes will be issued at a low price, and will be suitable to the requirements of preparatory and elementary schools. The first volumes of the series will be ready for publication before the end of the present year.*

In the Press.

First and Second Books of Samuel. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, B.D.
Gospel according to St Matthew. By Rev. A. CARR, M.A.
Gospel according to St Mark. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D.

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

The Cambridge Greek Testament for Schools and Colleges,

with a Revised Text, based on the most recent critical authorities, and English Notes, prepared under the direction of the General Editor,

J. J. S. PEROWNE, D.D., DEAN OF PETERBOROUGH.

Gospel according to St Matthew. By Rev. A. CARR, M.A. With 4 Maps. 4*s.* 6*d.*

Gospel according to St Mark. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D. With 3 Maps. 4*s.* 6*d.*

Gospel according to St Luke. By Archdeacon FARRAR. With 4 Maps. 6*s.*

Gospel according to St John. By Rev. A. PLUMMER, D.D. With 4 Maps. 6*s.*

Acts of the Apostles. By Rev. Professor LUMBY, D.D. With 4 Maps. 6*s.*

First Epistle to the Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. 3*s.*

Second Epistle to the Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. [*In the Press.*

Epistle to the Hebrews. By Archdeacon FARRAR, D.D. 3*s.* 6*d.*

Epistle of St James. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. [*Preparing.*

Epistles of St John. By Rev. A. PLUMMER, M.A., D.D. 4*s.*

London: C. J. CLAY AND SONS,
CAMBRIDGE WAREHOUSE, AVE MARIA LANE.
Glasgow: 263, ARGYLE STREET.
Cambridge: DEIGHTON, BELL AND CO.
Leipzig: F. A. BROCKHAUS.

CAMBRIDGE: PRINTED BY C. J. CLAY, M.A. AND SONS, AT THE UNIVERSITY PRESS.

